

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com
SUPPLEMENT

A LA

BIBLIOTHEQUE

DE

CAMPAGNE.

TOME PREMIER.

www.libtool.com.cn

LIBRARY OF THE

U. S. ARMY

HEADQUARTERS

WASHINGTON

DAVIDSON

ANNEX

SUPPLEMENT
A LA
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Utile dulci

TOME PREMIER.



A GENEVE.

MDCCLXI

www.libtool.com.cn



REVISED

1955



www.libtool.com.cn

HISTOIRE

DES AMOURS

DE VALERIE,

Et du Noble Venitien

BARBARIGO.

LIVRE PREMIER.



E faisois à vingt ans les délices de ma Famille. Né avec tous les avantages qui peuvent faire remarquer un jeune homme de condition, j'étois l'objet de l'admiration & de l'amour du Peuple; & les Nobles fendoient sur moi de grandes espérances.

Suppl. Tom. I.

A

Ce

Ce début paroîtra bien étrange & bien orgueilleux. Helas ! il n'y en a point qui soit plus humiliant pour moi. Quoique la pente naturelle au vice ne fauve point du crime un homme, qui porte en naissant un esprit pervers & un cœur corrompu, il est cependant plus digne de compassion que de mépris. Le dirai-je ? Si nous ne devons plutôt adorer, que chercher à pénétrer les secrets de la Providence, ce malheureux ne seroit-il pas presque en droit d'en murmurer ? Mais, si celui que le Ciel a enrichi de ses dons les plus précieux, tel que je l'étois au Printems de mon âge, se laisse entraîner par une passion qui le fait manquer aux devoirs du sang & de la Patrie, il ne mérite que trop le courroux du Ciel, l'aversion des hommes, & la honte dont il est couvert.

Ce n'est point que l'objet qui a été la cause de mes égaremens, ne fût digne de mes vœux. Il auroit mérité ceux du plus grand Monarque. Mais il y a des préjugés qu'il faut respecter ; tel est celui de la naissance. Un Gentilhomme se doit à ses Ancêtres, se doit

à ses Neveux , & il est obligé de satisfaire à l'orgueil du sang. Un Souverain peut faire , sans se deshonorer , ce qui devient un crime pour un simple Gentilhomme. Comblé de tous les Présens du Ciel , j'ai pu m'égarer ; quel exemple pour la Jeunesse !

Vénise , comme tout le monde fait , est une Ville de liberté. L'Impudence y est portée jusques au point , qu'on se fait un mérite de la débauche. On n'y connoit pas l'Amour délicat , ni les tendres unions qui se forment entre des Cœurs vertueux , que l'estime a commencées , que le mérite entretient & que la Vertu dirige.

Mon Père lui-même pensoit cavalièrement sur l'Amour. Il le traitoit comme une passion , qu'on doit fuir , à la vérité , autant que l'on peut , mais qu'on ne doit jamais regarder que comme un simple amusement , lors qu'on y est entraîné par la violence du temperament. Il étoit resté veuf dans un âge encore fait pour les plaisirs ; mais , comme il m'aimoit beaucoup , il n'avoit jamais voulu former d'autres engagements. Il avoit apparemment un de ces

UNS 105 2. 18

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com/en
SUPPLEMENT

A L A

BIBLIOTHEQUE

D E

CAMPAGNE.

TOME PREMIER.

5

8 AMOURS DE VALERIE

le de l'Amour. On disserta sur cette Passion suivant le goût du País. Les railleries ni les bons mots ne furent point épargnés contre ceux qui la regardent quelquefois comme un Arrêt du Ciel, qu'on ne sauroit éviter ; & les coups de sympathie furent entièrement détruits.

Un jeune Noble nommé *Migniati*, le plus audacieux petit Maître qu'il y eût à Venise, étourdi, vain, & présomptueux, soutint avec beaucoup d'effronterie, qu'une liaison de tendresse ne pouvoit guères longtems se maintenir pure entre deux Personnes de différent Sexe. Toutes ses raisons étoient fondées sur ce que nos sens sont trop attachés à l'ame, pour que celle-ci puisse être enflammée, sans que les autres ne se ressentent du même feu, & que les Cœurs une fois d'intelligence, le moment fatal à la Vertu ne sauroit tarder d'arriver. Ce jeune Homme parloit avec des termes si peu ménagés, que souvent les Dames qui l'écoutoient, rougissoient, & se couvroient de leurs éventails. J'aurois cependant voulu qu'elles lui eussent imposé silence. Tout est permis au Sexe, & un seul mot auroit suffi. Que juger de la rougeur
qui

qui couvroit leur visage ? Elle ne paroif-
 foit jamais , fans qu'un fouris ne l'accom-
 pagnât, fans que l'œil n'éclatât d'une viva-
 cité plus féduifante. Quelle étrange Pu-
 deur ? Ce nouveau coloris les rendoit
 plus belles ; mais je ne m'apperçus point
 qu'elles en paruffent plus modestes.

Auffi *Migniati* ne fut-il point effrayé
 de cette Pudeur. Il fembla même qu'elle
 l'autorifât à débiter de nouvelles imper-
 tinences. Et comme il vit que je ne riois
 point lors que tout le monde éclatoit,
 il me dit avec un fouris moqueur , qu'à
 l'air fêvère dont j'écoutois fa Morale, il
 me jugeoit un zélé feftateur de *Platon*.
 J'avoue , continua-t-il , que les Idées
 creufes de ce Philofophe romanesque font
 trop sublimes pour un efprit auffi bor-
 né que le mien. Mais vous, Monsieur,
 pourfuivit-il en m'adreffant toujours la
 parole , qui par votre génie & votre con-
 tenance vous êtes acquis l'opinion d'un
 efprit pénétrant , vous devriez nous dé-
 voiler les miftères d'une Métaphyfique
 auffi abstraite , & nous faire voir comme
 deux Perfonnes de différent Sexe peu-
 vent s'aimer auffi purement que deux
 Amis. Je crois même avoir lu dans un

Auteur, aussi radoteur que *Platon*, que cette espèce de liaison vive & pure fait une classe à part, qu'elle n'est précisément ni amour ni amitié, mais quelque chose de moins emporté que l'un & de plus piquant que l'autre. Vous nous rendriez, Monsieur, un grand service de nous expliquer ce nouveau Phénomène en Morale.

Monsieur, lui répondis-je, surpris de l'air & du ton dont il m'avoit parlé, je ne serois pas étonné qu'une liaison sage & uniquement fondée sur l'estime, fût quelque chose d'incompréhensible pour un homme grossier & sans mœurs. Il faut dans un tel commerce des sentimens trop délicats, des manières trop polies, un esprit trop solide, un caractère trop franc; & tant de belles qualités font un composé incroyable pour un homme stupide & sans éducation. Mais vous, Monsieur, qui brillez par votre esprit, & qui avez eu une éducation digne de votre naissance, seroit-il possible que vous crussiez qu'une pareille liaison ne pût exister, & que ce ne fût qu'une chimère? Il y a des âmes vertueuses dans l'un & l'autre sexe. Lors
que

que la simparchie les unit, comme leur tendresse est pure, elles goûtent une volupté bien plus douce & plus sensible, que celle que la débauche des sens inspire aux cœurs corrompus. www.libtool.com.cn

N'êtes-vous pas, me repartit-il, quelqu'heureux nourrisson de *Stratonice*, de *Praximène*, ou de la belle *Afrée* traduite du François? Je n'ai rien à répondre, lui dis-je, à une aussi mauvaise plaisanterie. Ah! ah! s'écria-t-il, votre colère est tout-à-fait divertissante. Voilà, Mesdames, ajouta-t-il, un parfait *Dom Quichotte*, & le vrai défenseur des belles passions.

Une pareille impertinence ne méritoit aucune réponse de bouche. Je le regardai fièrement, & il comprit ce que je voulus lui dire. Mais l'assemblée qui s'aperçut de notre dessein, ne voulut point nous laisser sortir. Deux amis de *Migniati* le menèrent avec eux. Pour moi, bien résolu de me venger de cet étourdi, lorsqu'on me donna la liberté de me retirer au logis, je lui écrivis ce billet.

Je vous prie, Monsieur, de vous trouver demain au matin à l'embouchure du

12 AMOURS DE VALERIE

Canal de Padoue , suivi d'un seul Domestique. Nous trouverons par-là quelque'endroit écarté. Je vous laisse le choix des armes.

J'ordonnai à un domestique d'attendre Migniani à la porte de son hôtel , & de lui donner ce billet. Ce détail de billets est dans le fond quelque chose de puéril. Cependant on ne sera pas fâché de voir à quel excès de fierté se laissa emporter ce jeune étourdi. Il avoit eu plusieurs affaires; il en étoit sorti victorieux , & il se croyoit invincible. Voici sa réponse.

Je me trouverai demain , Monsieur , à l'embouchure du Tartare , si vous voulez. Comme vous êtes encore bien jeune , & en état d'apprendre , munissez vous d'arme à feu & d'arme blanche , au défaut de l'une vous vous exercerez à l'autre. Je vous plains & vous admire. Ce n'est pas peu à votre âge d'avoir le courage de m'attaquer. Je suis fâché dans le fond d'envoyer à l'autre monde une ame aussi Platonicienne que la votre. Elles deviennent tous les jours plus rares. Vous devriez avoir ouï dire , que j'ai le coup sûr au pistolet , & que mon épée est

est mortelle. Au reste, si demain à la pointe du jour je n'ai chez moi de vos nouvelles, j'irai à l'endroit marqué.

A peine le lendemain au matin me trouvai-je à l'embouchure du Canal, que *Migniati* arriva suivi d'un domestique. Vous voulez donc, me dit-il, que je vous apprenne à vous battre. La première leçon vous coûtera cher. Trêve, lui dis-je, de redomontades. Descendons dans cette rue écartée. Il y a au bout une prairie, où nous trouverons mon domestique, & deux chevaux.

Lors que nous y fûmes arrivés, je dis à *Migniati* de choisir des deux chevaux celui qu'il souhaiteroit. Il visita les pistolets; il monta un cheval, & je montai l'autre. Vous n'avez qu'à tirer le premier, me dit-il. Non, Monsieur, lui répondis-je, c'est à vous. Vous agissez déjà comme un écolier, me répartit-il; en pareille occasion la générosité est une folie; & vous allez l'apprendre. Je voulus commencer à caracolier. Non, non, me dit-il. Cela est bon pour ceux qui ne cherchent qu'à s'épargner. Eloignons nous seulement à la
portée

portée d'un coup de pistolet. J'y consens, lui repartis-je; & nous nous éloignames, comme il le souhaita.

Migniati tira le premier coup. La balle me frisa le bras droit. N'avez-vous pas assez de cette leçon? me cria-t-il. Non, lui répondis-je. Quoi! petit mutin, repartit-il, ce n'est donc qu'en vous tuant qu'on peut vous apprendre à vivre; hé bien, soit. Il tira le second coup, qui porta encore plus à faux.

Je ne souhaitois que d'abaisser l'orgueil de *Migniati*, & je n'en voulois point à sa vie. Je tirai mon premier coup de pistolet en l'air. Vous êtes encore bien plaissant, s'écria-t-il; tirez comme il faut. Vous voudriez que je dusse à votre générosité, ce que je ne veux devoir qu'à votre peu d'adresse. *Migniati*, lui dis-je, regardez ce coup. Je jettai mon chapeau en l'air de son côté, & je tirai au chapeau le coup de pistolet. Il tomba aux pieds de *Migniati*, & il s'aperçut que la balle l'avoit percé en outre.

Ce trait qui auroit dû piquer sa générosité, excita sa colère. Furieux, désespéré, il descendit de cheval, mit l'épée

pée à la main, & me cria de mettre pied à terre. Je descendis précipitamment; & sur le point de me mettre en garde, *Migniati* me porta un coup d'épée, dont je fus blessé. Jeune orgueilleux, s'écria-t-il, tu ne te vanteras point d'avoir bravé *Migniati*. Je frémis lors que je vis couler mon sang: Ah! malheureux, dis-je à *Migniati*, ta lâcheté va te coûter la vie. Au même instant je fonds si impétueusement sur lui, qu'il en est déconcerté. Je m'en apperçois, je le presse avec plus de vigueur, il pâlit, sa main chancelle, il tremble. Le voyant découragé, j'avance si heureusement sur lui, que je me saisis de son bras, je lui arrache l'épée, je la brise contre terre; & maître de sa vie, je sens ma colère qui s'éteint. *Migniati*, lui dis-je, vous m'avez lâchement blessé; je pourrois avec justice vous plonger mon épée dans le cœur; vous avez voulu être mon assassin, & moi je vous donne la vie.

Je regagnai aussi-tôt la gondole qui m'attendoit à l'embouchure du Canal, & je retournai au logis. Ma blessure étoit légère. Je n'eus pas besoin de garder le lit, & je fus guéri en peu de jours.

Les

Les domestiques qui nous avoient accompagnés , ne manquèrent point de publier tout ce qui étoit arrivé , quoique je leur eusse recommandé le secret. Toute la Ville en fut bientôt informée. Mon père me combla de louanges ; je reçus des complimens de toute part : & *Migniati* lui-même voulut être de mes amis. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient guère , nous nous perdimes bientôt de vûe. Toujours rempli d'orgueil & plongé dans la débauche , *Migniati* trouva quelques années après un Officier Allemand , qui ne l'épargna point , & qui à un rendez-vous d'honneur , lui brula la cervelle du premier coup de pistolet.

Il y avoit deux années que la Flotte Ottomane étoit tombée sur Candie , qu'elle s'étoit emparée d'abord du Fort St. Théodore , & ensuite de la Canée après un siège de deux mois. L'année suivante les Turcs avoient pris Retimo , & le Sénat pour faire quelque diversion , avoit ordonné que notre Armée se jetât sur la Dalmatie. On donna cet ordre peu de jours après que j'avois eu l'affaire dont j'ai parlé avec *Migniati*. Je
priaï

priai mon père de m'accorder la liberté d'aller à l'Armée comme Volontaire. J'ai déjà dit qu'il n'avoit que moi d'enfant. Il eut de la peine à me laisser partir ; & ce ne fut qu'à condition que je ne ferois qu'une seule campagne.

Lors que j'arrivai à l'Armée, on faisoit le siège du Fort de Clissa. Les Turcs se défendirent courageusement ; mais après une vigoureuse résistance, on les chassa du Fort.

Dans le tems du siège je fis connoissance avec le Comte *Salviati*, Capitaine dans un Régiment de Dragons. Ce jeune Gentilhomme étoit aussi aimable par son esprit que par sa figure. Il avoit le corps robuste & bien proportionné dans ses parties, le visage agréable & majestueux, la démarche aisée, mais trop fière. Son esprit étoit vif, son cœur tendre & généreux, son ame grande & élevée ; fidèle ami, intrépide dans les dangers, trop sensible à l'offense, & trop prompt à s'en venger ; mais un moment après ce premier feu de vivacité, incapable de conserver le moindre lèvain de rancune ; ce qui fait parmi nous un mérite extrêmement rare.

La

La simplicité étoit si parfaite entre ce jeune Gentilhomme & moi, nous nous ressemblions si fort par l'esprit, le goût, l'humeur & les manières, qu'il auroit été extraordinaire que nous n'eussions pas été Amis. Aussi le fûmes-nous en peu de tems, & un événement singulier, qui arriva quatre mois après la prise du Fort de Clissa, nous unit d'une amitié si intime, que rien au monde n'auroit jamais dû l'ébranler.

Quelques Déserteurs de l'Armée des Turcs & de la nôtre s'étoient réfugiés dans un Bois éloigné de quatre lieues du Fort, du côté de terre ferme. Ils avoient pratiqué dans ce Bois des Logemens souterrains avec tant d'art, que plusieurs Compagnies de Soldats, qu'on avoit envoyées pour prendre ces Misérables, n'avoient jamais pu les trouver. Ils sortoient de tems en tems de leurs Tannières pour voler & massacrer les Passans ; mais ils ne laissoient aucune trace. Le nombre de ces Bandits devint si considérable, qu'il formoit un Corps de Troupes réglées. Ils avoient choisi entr'eux des Chefs, qui les gouvernoient ; la discipline Militaire y étoit exactement observée.

Les

Les Païsans n'avoient d'autre ressource que de se venir refugier dans le Fort. Lors qu'on l'avoit pris, on y avoit trouvé une grosse quantité de Munition de bouche ; & pour la consommer on y avoit mis une Garnison nombreuse. Cependant l'arrivée de tant de Païsans, à qui la charité obligeoit de donner un azye, ne laissoit point que de nous incommoder ; & les vivres diminuoient à vue d'œil.

Enfin le Gouverneur résolut d'exterminer ces Bandits, qui, suivant le rapport des Païsans, montoient à près de mille hommes. Ils composoient, pour ainsi dire, une petite Armée de Voleurs. Ils campoient alors hardiment dans le Bois, quelquefois même aux environs, & il n'y avoit que le mauvais tems qui les chassât dans leur demeure sous terre. La meilleure partie de leur troupe avoit des Chevaux. Le Gouverneur commanda plusieurs Compagnies de Dragons, qui formoient un Escadron de sept cens Chevaux & cinq cens Hommes d'Infanterie, pour aller tailler en pièces cette troupe d'Assassins, & en prendre le plus qu'on pourroit.

Le

Le Gouverneur honora le Comte *Salviati* du Commandement de ce petit Corps d'Armée. On peut aisément penser que je ne quittai point mon Ami dans cette occasion, charmé d'ailleurs de voir peut-être une action ; car les Païsans nous dirent qu'il faloit nous attendre à beaucoup de courage & de fermeté. On partit le soir du même jour que le Gouverneur avoit donné l'ordre. Nous étions suivis d'un bon nombre de Païsans, & de Manœuvres, qui étoient destinés à mettre le feu au bois, & à en abbatre les arbres pour faire fortir les Voleurs. Nous marchâmes la nuit fort lentement & sans bruit. Nous fîmes halte deux heures avant le jour au bas d'une Colline.

Nous montâmes la Colline à la pointe du jour. Mais quelle surprise, lors que nous vîmes la troupe de ces bandits, qui étoient rangés en bataille dans une Prairie au devant de leur bois ! Ils faisoient retentir leurs instrumens de Guerre, & par des cris épouvantables ils sembloient nous défier au combat. Ils étoient bien montés, & munis d'Armes autant que nous le pouvions être. On voyoit un mélange de Chapeaux & de Turbans, qui faisoit un effet singulier. La

La Colline étoit praticable du côté où nous étions montés ; mais du côté de la Prairie il n'y avoit qu'un chemin étroit pour descendre. Le reste n'étoit que des Roches escarpées ; & de la façon dont nous étions attendus par ces bandits , ce défilé devenoit dangereux.

Salviati envoya faire savoir au Gouverneur l'embarras où nous nous trouvions , & lui demander s'il falloit hazarder un passage si périlleux.

L'ordre du Gouverneur fut qu'on campât tout le jour sur la Colline à la vuë de l'ennemi [si j'ose me servir de ce terme] & que la nuit on allât par un chemin détourné mettre le feu au bois. Il envoya un Habitant de la Campagne pour nous montrer le chemin qu'il falloit prendre , & un renfort de cent Hommes d'Infanterie & de cent cinquante Dragons.

On campa tout le jour à la vue de l'ennemi. La nuit *Salviati* laissa au camp cent cinquante Hommes d'Infanterie , cinquante Chevaux , & plusieurs Païsans , avec ordre de faire grand bruit & beaucoup de feu pour tromper les Voleurs.

Il ordonna à l'Officier Commandant des deux cens Hommes qu'il laissoit, de descendre avec son Détachement, lors qu'il nous verroit aux prises avec ces brigands, & par conséquent de les prendre en queue. De la façon dont ils étoient campés dans la Prairie, ils avoient le bois derrière eux, en face la Colline où étoit nôtre Camp, à droite un Marais profond & impratiquable, & à gauche des Rochers d'une hauteur prodigieuse.

Nous partimes à minuit. Le guide, que le Gouverneur nous avoit envoyé, nous mena par ce même Marais, qui étoit à la gauche de la troupe des Voleurs; mais une lieuë éloignée d'eux, où le Marais étoit un peu praticable; lors qu'on savoit plusieurs détours, que le guide nous fit faire.

Nous arrivâmes au bois à deux heures après minuit. On y mit aussi-tôt le feu en tant d'endroits, que les flammes dans une heure gagnèrent bien avant. Les manœuvres, à mesure que le feu avançoit, abbatoient entièrement les Arbres, & nous faisoient un chemin large & commode. Un furieux torrent qui prenoit sa source d'une Roche extrêmement

ment haute se précipitoit dans le bois. Le feu étoit si ardent & montoit si haut, que la Roche en étoit enflammée; & les eaux de ce torrent bouillonnaient avec un bruit épouvantable. Les Campagnes retentissoient d'un mugissement qui faisoit horreur.

Lors que nous fûmes bien avant dans le bois, nous entendîmes des cris & des hurlemens effroyables, qui venoient de dessous terre. Nous nous arrê tâmes. Les manoeuvres creusèrent la terre. On trouva des Habitations construites avec une industrie admirable. Les hurlemens que nous entendions, venoient de plusieurs Vaches & d'autres Animaux qui étoient tourmentés dans leurs écuries par la chaleur qui les pénétroit. A plus forte raison nous n'aurions pû avancer ni dans le Bois ni dans les Souterrains, si on n'avoit jetté de l'eau de tout côté.

Les flammes avoient gagné plus de la moitié du bois. On jettoit à chaque instant des matiéres combustibles, qui animoient le feu. Une fumée noire & épaisse nous couvroit entièrement. Nous appercûmes à peine le jour, qui commença à paroître.

Nous

24 AMOURS DE VALERIE

Nous n'avions plus qu'un tiers du bois à bruler pour entrer dans la Prairie, lors que nous entendimes plusieurs décharges, qu'on faisoit dans la Prairie même. Nous nous doutâmes, comme il étoit naturel à penser, que les Voleurs vouloient monter la Colline, & que nôtre Détachement leur en défendoit l'entrée. On fit donc tous les efforts possibles, pour hâter l'incendie total du bois.

Salviati rangea sa petite Armée dans l'ordre de bataille, dont il vouloit attaquer l'ennemi. Il se mit au centre avec deux cens Dragons à cheval, qui étoient soutenus des deux côtés par les quatre cens Hommes d'Infanterie, qui nous étoient restés. Il plaça aux deux ailes les six cens autres Dragons à cheval, quatre cens du côté du marais, & deux cens du côté des roches. Il me donna le Commandement de l'aîle droite, c'est-à-dire, de quatre cens Dragons du côté du marais.

Nous attendions avec impatience de pouvoir passer dans la prairie, lors que les quatre cens Dragons à cheval que je commandois, furent attaqués en queue si subitement par un Détachement de
Cava.

Cavalerie des Voleurs , qu'il y eut plusieurs Dragons tués avant qu'on pût faire volte-face. Ces malheureux avoient trouvé au bord du bois un sentier qui étoit entre le bois & le marais , à la faveur duquel ils avoient sourdement défilé. Le feu ne gaignoit que difficilement de ce côté-là , à cause de l'humidité de la terre ; ce qui causoit une fumée épaisse , qui avoit encore favorisé la manœuvre de ces Brigands.

Je partageai aussi-tôt ma troupe en deux Escadrons , l'un pour boucher le passage aux Voleurs , l'autre pour tenir tête à ceux qui nous avoient déjà surpris. On ne fit que deux décharges , & on en vint à l'arme blanche. Le premier choc fut si rude de la part de ces Bandits , que j'eus le chagrin de voir que ma troupe commençoit à plier. Elle auroit même reculé entièrement , sans la crainte de s'aller jeter dans l'embrasement du bois , qui étoit pour lors derrière nous.

Je n'étois plus soutenu que par la Compagnie de Dragons , devant laquelle je m'étois placé , qui donnoit des preuves d'une valeur surprenante. Mais nous

étions accablés par le nombre.

Salviati, qui fut informé du danger où j'étois, se détacha du centre avec un Escadron de Dragons pour venir à mon secours. Les Voleurs combattoient en désespérés ; mais ils se tenoient toujours en bon ordre. La confusion s'étoit mise de notre côté, & nous ne pouvions *Salviati* & moi contenir le foldat.

Fatigué de voir tant d'indolence & de lâcheté de la part des Soldats que je commandois, secondé par *Salviati*, par sa Compagnie de Dragons, & par le reste de la mienne, je fondis si impétueusement sur l'ennemi, qu'il en fut ébranlé. Encouragé par ce succès, & suivi de quelques Dragons, je perçai au milieu de l'Escadron ennemi ; mais je me vis aussi-tôt envelopé. *Salviati* se jeta au plus fort de la mêlée. Nous combattions en furieux. La Compagnie de *Salviati* se fit jour avec une bravoure incroyable pour nous délivrer du danger où nous étions. Les forces commençoient à me manquer.

Deux Turcs, qui sembloient n'en vouloir qu'à ma vie, poussèrent leurs chevaux

vaux

vaux contre le mien , & déchargèrent sur moi deux coups de sabre , dont l'un ne blessa que mon cheval , & je parai l'autre de mon épée qui en fut brisée. Ils relevèrent leurs bras avec plus de fureur pour redoubler leurs coups. Ma mort dans ce moment étoit inévitable , sans le prompt secours du Comte *Salviati* , qui poussa à toute force son cheval au milieu des deux Turcs & de moi ; tua d'un coup de pistolet un de ces malheureux ; & comme il vit que le coup de sabre de l'autre alloit tomber sur ma tête , n'ayant pas le sien à la main , ni le tems de le tirer , cet incomparable ami , sans que je pusse l'en empêcher , se releva sur son cheval , me couvrit de son corps , & reçut lui-même le coup de sabre , qui lui fit une profonde blessure. Le sang de sa blessure rejaillit sur moi , & le mien de frayeur & de compassion se glaça dans mes veines. *Salviati* fut vengé à l'instant par un Dragon de sa Compagnie , qui coupa la tête au malheureux qui avoit blessé mon ami.

Je ne songeois plus à rien qu'à tenir *Salviati* dans mes bras. Cependant il

vint encore de l'aile gauche un Escadron de Dragons , qui à son tour prit en queue le Détachement des Voleurs. Lors qu'ils furent envelopés, ils se défendirent encore avec courage ; mais enfin ils furent taillés en pièces.

Je tenois toujours *Salviati* , & je pouffois des soupirs , qui en partant du plus profond de mon cœur , sembloient me l'arracher. Cher ami , me dit-il , on a besoin ici de votre valeur , & non d'un désespoir indigne d'un homme de courage. Je suis trop heureux de vous avoir sauvé la vie. Mettez vous à la tête de cette troupe pour la commander à ma place ; mais modérez un-peu votre ardeur. C'est en habile Officier , & non en Soldat furieux , qu'il faut que vous combattiez.

Il se fit porter dans les souterrains , que nous avions découverts. Il me défendit de le suivre , & m'ordonna d'aller à l'ennemi , aussi-tôt qu'on auroit ouvert un chemin parmi les flammes. Je ne parlerai point de la consternation où j'étois. Il ne faudroit pas être homme pour en douter.

Le Chirurgien me vint dire , que je n'avois

n'avois rien à craindre pour la vie de *Salviati*. Le vrai moyen, Monsieur, me dit-il, de lui donner des preuves de votre amitié, c'est de passer promptement dans la prairie & de forcer ces Brigands. On le transportera d'abord au Fort pour lui donner tous les secours nécessaires; car de prendre l'autre chemin long & incommode, ce seroit trop l'exposer.

On entendoit de tous les côtés un tumulte affreux. Les décharges avoient recommencé dans la prairie; & les échos en répétoient le bruit parmi les rochers d'une façon horrible. Le feu murmuroit d'une force épouvantable. Des gémissemens que pouffoient plusieurs blessés, qui étoient sur le carreau, faisoient frémir l'ame la plus courageuse. Le Soldat irrité, & au désespoir d'avoir vû *Salviati* dangereusement blessé, jettoit dans les flammes tous les corps des Voleurs qui respiroient encore; & je ne fus point le maître d'empêcher une cruauté si horrible. L'air étoit enflammé, & on se sentoît étouffer par une chaleur insupportable. Mais enfin nous nous vîmes tout à coup un chemin ouvert pour entrer

dans la prairie. Les Voleurs étoient du côté de la Colline, qui agissoient avec chaleur pour forcer nôtre Détachement, qui se défendoit avec courage.

Lors qu'ils virent que nous avancions, ils se tournèrent de notre côté, & ne laissèrent qu'un petit Détachement pour défendre au nôtre l'entrée dans la prairie. J'avois rangé en bataille notre troupe dans le même ordre que *Salviati*.

Les Voleurs marchèrent a nous comme des Soldats braves & expérimentés, sans aucune marque de frayeur. A peine eut-on fait une seule décharge qu'on en vint à l'arme blanche. On se battit de part & d'autre avec une rage des plus furieuses. Notre Détachement força celui des Bandits, le tailla en pièces, & vint à notre secours. Cet heureux succès ranima notre courage. Celui des ennemis paroissoit augmenter à mesure qu'ils se voyoient plus près de succomber. Ce ne fut plus un combat, mais un carnage affreux. Ces Brigands se défendirent jusques à la dernière extrémité, & aimèrent mieux se laisser massacrer, que d'être pris. Il n'en resta pas un seul. Le rapport de leur nombre que les Paysans nous

nous

nous avoient fait , n'étoit pas juste. On trouva douze cens corps morts des Voleurs sur le Champ de Bataille , & six cens à l'endroit où ils nous avoient surpris ; sans compter ceux à demi morts , que le Soldat avoit jettés au feu. Nous eumes trois cens cinquante-six Dragons , & cent quarante hommes d'Infanterie de tués ; & de blessés , six cens trente-deux. On peut juger de - là , si on s'étoit battu avec fureur.

Après tout ce massacre , je courus aussi - tôt voir *Salviati* , que je trouvai dans un abattement , qui me fit craindre pour sa vie. Ce que le Chirurgien m'avoit dit , n'avoit été que par ordre de *Salviati* ; & cet ami tendre & généreux auroit voulu m'épargner une douleur si juste. On trouva moyen de le porter commodément au Fort. En le transportant on passa au milieu des Soldats. Il n'y en eut pas un seul , qui n'eût les yeux mouillés de larmes. Ses manières obligeantes le faisoient aimer de tout le monde. De quelle douleur devois-je être saisi , moi qui l'aimois si tendrement , moi qui étois la cause de l'état où il se trouvoit , moi qui le ferois peut-être de sa mort!

On mena au Fort tout le butin qu'on avoit trouvé dans les souterrains, & celui qu'on avoit fait à la dépouille des corps morts. Lors que nous fûmes arrivés, je rendis compte au Gouverneur de tout ce qui s'étoit passé dans les deux actions. Nous allames trouver *Salviati* dans la chambre où on l'avoit porté. Le Gouverneur qui l'aimoit, fut affligé de le voir blessé si dangereusement.

Je ne quittai plus mon ami. Je voulus être sa garde continuelle, malgré tout ce qu'il pût me dire de tendre & d'obligant, pour m'engager à prendre au moins quelque repos. Je veillois les nuits entières à côté de son lit; & lorsqu'il dormoit, je panchois ma tête à côté de la sienne, que j'arrofois souvent de mes larmes: quoiqu'on eût déjà levé plusieurs appareils, les Chirurgiens n'espéroient point favorablement de sa blessure. J'étois devenu maigre, pâle, & mes forces s'affoiblissoient. Si dans un pareil cas l'on peut éprouver quelque consolation, je dirai que j'en avois une d'être sûr que je ne survivrois point à la mort de mon ami.

Dans cette situation, je reçus une
lettre

lettre de mon père. Il m'ordonnoit de retourner promptement à Venise, ne me donnant d'autre raison que son amour pour moi, qui lui faisoit supporter impatiemment mon absence. On ne pouvoit m'y engager plus obligamment; mais cette raison n'étoit pas assez forte pour que je dusse quitter *Salviati* dans l'état où il étoit. J'écrivis à mon père ce qui m'obligeoit à ne point me rendre si tôt à ses ordres. Le désordre qui étoit dans ma lettre, lui fit comprendre sans doute, que j'étois plongé dans la tristesse la plus profonde.

Enfin, après quinze jours de l'incertitude la plus cruelle, les Chirurgiens m'assurèrent qu'il n'y avoit plus de danger pour la vie de mon ami. Je commençai à respirer. Cette nouvelle ranima mes forces, que je repris entièrement, lorsque *Salviati* au bout de cinq semaines fut absolument hors de danger. Il quitta le lit, mais il lui restoit beaucoup de foiblesse. Les Médecins me dirent qu'il reprendroit en peu de tems la vigueur naturelle, & que je ne devois avoir aucune inquiétude.

Je me déterminai alors à obéir aux

ordres de mon Père : *Salviati* m'y sollicitoit tous les jours, d'autant plus que mon Père me recommançoit par de nouvelles lettres de partir le plutôt qu'il seroit possible.

Le jour de mon départ fut résolu ; & ce jour arrivé, nous ne pouvions cesser *Salviati* & moi de nous tenir ferrés dans nos bras. Ce moment ne pouvoit être que bien douloureux pour des Amis tels que nous. La simplicité nous avoit unis. Deux motifs encore bien puissans avoient resserré les nœuds de notre amitié ; la reconnoissance qui devoit être de mon côté, & qui étoit réellement sans bornes ; & ce sentiment d'un attachement plus fort pour ce qui nous coûte cher, que *Salviati* devoit ressentir à mon égard. Le regret avec lequel nous nous quittions, étoit peint si naïvement sur nos visages, que le Gouverneur, homme naturellement dur, en fut attendri. Enfin nous nous séparâmes. Je partis la vûe fixée sur le Fort de Cliffa, jusques à ce qu'il disparut à mes yeux, ou que je fus persuadé qu'il l'étoit. Peut-être l'étoit-il avant que je pusse m'en convaincre. De pareilles illusions sont naturelles

les

les à l'Amour & à l'Amitié.

On peut croire que je donnai souvent de mes nouvelles à *Salviati*. Privé du plaisir de nous voir, nous jouissions au moins de celui de nous écrire.

Mon retour à Venise causa une joie inexprimable à mon Père, & je fus accablé, suivant l'usage, d'un grand nombre de visites.

On croira peut-être que je me suis écarté du titre que j'ai donné à ce Manuscrit, & de ce que j'ai annoncé en commençant. L'affaire que j'eus avec *Migniati*, & l'action généreuse du Comte *Salviati*, sont des Faits qui semblent n'avoir aucune liaison avec l'Histoire de mes Amours, ni avec le récit des fautes que j'ai faites au printems de mon âge. Hélas! ils n'y en ont que trop. La suite le fera assez connoître. Cependant, c'est ici où je vais entrer précisément dans le détail des égaremens de ma jeunesse.



B 6

LIVRE

LIVRE DEUXIEME.

TROIS mois s'écoulèrent, que je passai dans mon Cabinet. Je cherchois à m'étourdir sur ce penchant à l'amour dont j'ai parlé, qui étoit né avec moi, & que toute la force de la raison ne pouvoit étouffer. Le bruit des Armes avoit suspendu quelque peu cette importune inclination. Mais à mon retour à Venise, je l'avois sentie renaître avec plus de violence. Quoique, par l'expérience que j'en avois faite avant mon départ, j'eusse reconnu que la lecture ne pouvoit détruire ce que la nature gravoit dans le cœur; je crus qu'une application sérieuse aux Sciences abstraites, donneroit, pour ainsi dire, une nouvelle trempe à ce cœur tendre. Mais trois mois d'un attachement continuel à l'étude, ne servirent qu'à me jeter dans une douce mélancolie, qui en flattant mon esprit par des idées séduisantes, remplissoient mon cœur d'un trouble toujours dangereux, quoiqu'innocent. Enfin, pour tout dire en peu de mots, j'étois plus tendre

dre que jamais ; je pensois toujours à me faire une passion qui fût de mon goût , & à m'attacher à un objet tel que je l'aurois souhaité.

L'arrivée du Printems inspira à mon père le goût de la Campagne. Il me proposa d'y aller passer quelques mois. J'y consentis , dans l'espérance que les agrémens de cette belle Saison dissiperoient peut-être les inquiétudes de mon cœur. *Clarice* vint avec nous. A mesure que l'amour de mon père augmentoit pour cette fille , elle devenoit plus impérieuse. Mon père l'aimoit si éperduément , qu'il prenoit pour un attachement aux intérêts de la maison ; l'arrogance dont elle parloit aux domestiques. Mais à mon égard elle avoit beaucoup diminué de son air pétulant. Je ne m'étois aperçu de ce changement que depuis mon retour du Fort de Clisa. J'étois charmé de voir qu'elle me traitoit avec ménagement ; & pour l'entretenir dans une si bonne disposition , je lui faisois beaucoup de politesses. Je m'attirois par-là de plus en plus l'amitié de mon père ; & plus je témoignois de considération pour *Clarice* , plus je voyois augmenter les revenus de mes menus plaisirs. Nous

Nous allâmes à notre maison de Plaisance, qui est près du Canal de Padouë.
 * Cette maison étoit la favorite de mon père ; il l'avoit embellie , & l'ouvrage qu'on a fait est toujours préféré à celui des autres. Nous arrivâmes de nuit.

Le lendemain au matin en regardant par la fenêtre , je me mis à contempler les agréables scènes de la Nature. Je me sentis saisi d'un secret plaisir qui s'éleva d'une manière sensible dans mon cœur , & qui parut dissiper le trouble intérieur dont j'étois agité. L'émail des Prairies , les Jardins parsemés de fleurs , les Campagnes couvertes de verdure , les arbres couronnés de bouquets ; tout ce charmant spectacle excitoit dans mon ame des épanchemens d'une joie ravissante. En promenant mes regards dans l'éten-
 duë

* La promenade de ce Canal est charmante. Il est bordé des deux côtés de Maisons de Plaisance qui appartiennent aux Nobles. Il y en a plusieurs qui sont du dessein de *Paladio*, de *Scamozzi* , & d'autres habiles Architectes. On y voit des Jardins délicieux ; & les Nobles, à l'envi les uns des autres, étalent dans ces Palais une Magnificence Royale.

duë de ce beau Paysage , je vis un bois planté par les mains de la Nature sur le panchant d'une Colline , & arrosé au bas d'une petite Rivière. J'y fixai longtems mes yeux ; & poussant un de ces soupirs qui échapent naturellement sans en pouvoir démêler la cause , je quittai le logis en prenant le chemin du bois.

Lorsque j'y fus arrivé , je m'assis au pied d'un arbre sur les bords de cette petite Rivière. L'eau en étoit si claire , que ma vue pénétrait au fond. Le bruit de ces eaux cristallines , le chant des Oiseaux , & un vent léger qui bourdonnoit parmi les feuilles & les fleurs , formoient un murmure si doux , si agréable , que je m'en sentis ému. Cette émotion pénétra bientôt dans mon cœur. Elle y réveilla ce qu'une joie trompeuse avoit assoupi , ce mouvement de tendresse qui ne m'étoit que trop naturel.

Oui , dis-je en moi-même , c'est un plaisir bien doux de respirer un air fe-rein , d'entendre la mélodie des Oiseaux , & de voir une infinité de fleurs de mille couleurs différentes , briller parmi l'éclat de cette riante verdure. Mais quel charme n'éprouverois-je point , si une jeune
beauté

beauté simple dans ses manières , non par un excès de naïveté , mais par justesse d'esprit ; dont les graces seroient aussi naturelles , que l'innocence de son cœur seroit véritable ; vertueuse par le seul plaisir qu'on a de l'être ; modeste avec noblesse ; tendre par sentiment ; gaie sans étourderie ; & polie sans grimaces : quel charme , si une jeune beauté , telle que je me la représente , étoit assise à mon côté sur ce gazon , qu'elle partageât avec moi les doux transports qu'inspire ce beau spectacle de la Nature ; qu'ignorant l'art d'irriter une passion par des rigueurs feintes , & des caprices étudiés , elle me dit, Je vous aime, sans aucun artifice, & par un simple effet du sentiment ! C'est pour lors que je jouirois du doux saisissement d'une volupté parfaite. Je goûte à présent un plaisir agréable , à la vérité ; cependant au milieu de tous les agrémens qui m'environnent , je m'aperçois qu'il me manque celui qui est le plus essentiel pour ma félicité. Mais Venise où le plaisir des sens fait le seul attrait de l'Amour , Venise le séjour d'une mollesse effrénée , pourra-t-elle m'offrir une beauté telle que je la désire ? Non, je ne l'y trouverai jamais. Voilà

Voilà comme les délices de la Campagne ; que j'avois crû favorables pour ma tranquillité, m'étoient encore plus dangereux que les agaceries des Femmes que je trouvois dans les assemblées où j'allois. Ami du vrai & des sentimens, je méprisois les faux airs & les minauderies de ces habiles Coquettes. Mais comment écarter des pensées, qui naissoient naturellement de ce qui s'offroit à mes yeux dans la solitude où je me trouvois ?

Je passai ainsi plusieurs jours en renouvelant mes visites au bois, qui étoit le seul Confident du trouble qui m'agitoit.

Quelques affaires appellèrent mon Père à la Ville. Tous les Domestiques le suivirent, & *Clarice* partit aussi avec lui. Je restai au logis avec deux Domestiques, qui ne dépendoient que de moi. Nous avions eu compagnie pendant plusieurs jours de suite ; ce qui m'avoit empêché d'entrer un seul moment dans mon cabinet d'Etude.

Le jour du départ de mon Père, la première pensée qui me vint, fut de m'y retirer. En y entrant, je fus surpris de voir sur ma table d'Etude un Bouquet

42 AMOURS DE VALERIE

quet de fleurs ; & de trouver au deffous du Bouquet un paquet de lettres, qui étoit cacheté, & à mon adresse. Tout cela m'étonna beaucoup ; car j'étois bien sûr de n'avoir donné la clef de mon Cabinet à personne depuis que je n'y étois entré. J'ouvris ce paquet, qui ne renfermoit qu'une feule lettre, qui n'étoit point signée. Je l'ai confervée jusqu'à aujourd'hui ; ainsi je ne fais que la transcrire.

» Il y a deux ans que je vous aime,
» Monsieur. Ce terme est assez long. Il
» doit donc me servir d'excuse auprès
» de vous, si je romps les bornes de
» cette bienséance, que l'usage & nul-
» lement la raison a attachée à mon sexe.
» Je n'ai pas honte même de vous dire,
» que je sens un plaisir extrême, en
» vous faisant cet aveu. Il m'étoit aussi
» nécessaire que l'air que je respire ; trop
» heureuse si ma lettre vous donne la
» curiosité de savoir qui je suis ! Atta-
» chée depuis longtems aux mouvemens
» de vos yeux, je devinerai aisément
» ceux de votre cœur. Si je les trouve
» conformes à mes désirs, je ne me
» tiendrai plus cachée. Lorsque vous
verrez

„ verrez une personne parée d'un Bou-
 „ quet pareil à celui que vous avez
 „ trouvé au dessous de ma lettre, ce
 „ sera moi-même. L'amour m'a suggéré
 „ cet innocent stratagème. Ah ! quel
 „ bonheur pour moi, si dans les en-
 „ droits, où vous me verrez sans que
 „ vous me connoissiez, je vous vois ému
 „ à la vûe du premier Bouquet qui é-
 „ clatera à vos yeux ! Mais prenez garde
 „ au moins ; souvenez - vous qu'il faut
 „ que le Bouquet que vous verrez, soit
 „ noué de même que celui que vous
 „ avez, d'un ruban couleur de feu, &
 „ qu'il y ait un Oeillet, trois Jasmins
 „ & deux Rosés. Voici une circonstance
 „ remarquable, à ce que je crois. Ce
 „ Bouquet sera placé au milieu de mon
 „ sein.

„ Vous croirez peut-être, que je me
 „ fers du langage ordinaire aux person-
 „ nes qui cherchent à excuser leurs foi-
 „ bleffes, en vous disant que j'ai fait
 „ tous les efforts possibles pour combat-
 „ tre mon amour. Non, Monsieur, je
 „ hais trop le fard, & encore plus dans
 „ le cœur que sur le visage. Il est réel-
 „ lement vrai, que j'ai appelé mille fois

„ la

„ la raison à mon secours, & que mille
 „ fois elle ne m'a servi de rien. J'ai fait
 „ plus. J'ai crû qu'en vous trouvant
 „ quelques défauts, je cesserois peut-être
 „ de vous aimer : Et sur cette espéran-
 „ ce, je vous examinóis avec toute l'hu-
 „ meur critique & chaḡrine, dont nous
 „ nous examinons nous autres Femmes
 „ par intérêt de beauté ou de parure.
 „ Lorsque je faisois la moindre décou-
 „ verte, j'étois d'une-joie inexprimable.
 „ Mais bientôt cette joie cessoit. Je m'ap-
 „ percevois, ou que je m'étois trompée,
 „ ou qu'il n'étoit question que d'une
 „ petite bagatelle, qui ne méritoit au-
 „ cune attention. Pour conclusion de
 „ ma mauvaise humeur, je ne sentoís
 „ que trop que toute découverte auroit
 „ été inutile ; & que même avec des dé-
 „ fauts, je n'aurois point cessé de vous
 „ aimer. C'est ainsi, Monsieur, que j'ai
 „ passé une année entière.

„ Vous partîtes pour l'Armée. Le croi-
 „ rez-vous ? votre départ me fit plaisir. Je
 „ suis vive. Je crus de bonne foi que
 „ ma passion suivroit mon caractère,
 „ & que l'objet éloigné, je n'y pense-
 „ rois plus. Mais j'eus tout lieu de m'ap-
 „ per-

„ percevoir que tout plie sous le jong
 „ d'une passion, & qu'on devient de
 „ l'humeur & du caractère qu'elle juge
 „ à propos de nous donner. C'est par
 „ cette raison que ne vous voyant point,
 „ je devins triste & rêveuse ; que je m'en-
 „ nuyois, mais d'un ennui mortel, au
 „ milieu de tous les plaisirs de nôtre
 „ bonne Ville. Vous aviez même la mal-
 „ honnêteté de me suivre en tout lieu.
 „ C'étoit vôtre image, comme vous fen-
 „ tez bien, qui étoit si impolie ; ce qui
 „ me chagrinoit furieusement : car
 „ je suis d'une humeur à abandonner
 „ cent images pour un seul Original.
 „ Cependant la vôtre, quoiqu'elle ne
 „ fit que troubler mon repos, m'étoit
 „ plus chère que tout ce qui se présen-
 „ toit de réel à mes yeux. Je lui te-
 „ nois les propos les plus tendres, que
 „ j'accompagnois toujours de soupirs &
 „ de larmes. Indignée souvent de la voir
 „ si peu sensible, je m'efforçois de l'é-
 „ carter bien loin de mon esprit. Elle
 „ dispa-roissoit, Mais n'avoit-elle pas
 „ la malice de me venir trouver la nuit
 „ dans mon lit & de se jeter dans mes
 „ bras ! C'étoit fort bien pendant que
 „ je

„ je dormois ; je la prenois pour vous
 „ même. Mais éveillée., j'étois furieuse
 „ contr'elle. Je voulois absolument la chaf-
 „ ser. Efforts inutiles ! elle s'obstinoit
 „ à ne point me quitter , & je vivois
 „ dans une langueur continuelle.

„ Vous êtes enfin revenu de l'Armée.
 „ Quelle joye n'ai-je point éprouvée
 „ en vous revoyant ! Que l'Amour vous
 „ l'exprime ; pour moi je m'y perds.

„ Je pense sur vôte compte d'une
 „ manière différente, en partie, de ce que
 „ les autres en jugent. On fait que vous
 „ n'êtes encore que dans vôte première
 „ jeunesse. Cependant pour la solidité
 „ de l'esprit & pour l'insensibilité du cœur,
 „ on vous croit un *Caton* déjà formé.
 „ A l'égard de l'esprit, je suis du senti-
 „ ment de tout le monde ; mais pour
 „ le cœur , je vous crois hypocrite. Vous
 „ avez un air grave dans vôte maintien,
 „ dans vos gestes, dans vos discours ;
 „ j'en conviens. Vôte politesse est féri-
 „ euse. Ce n'est que respectueusement ,
 „ & jamais galamment , que vous parlez
 „ aux Dames. Cela est encore vrai. Si
 „ la conversation devient un peu libre,
 „ vous fronchez le sourcil, vous rougis-
 „ sez ;

5, fez ; j'en conviens encore : & tout ce-
 6, la est merveilleux pour ceux qui ne
 7, s'attachent qu'à l'écorce. Mais moi ,
 8, qui par l'intérêt de ma passion , ai pé-
 9, nétré plus loin , je vous ai surpris dans
 10, des momens où vous ne songiez point
 11, à vous observer ; & j'ai vû briller
 12, dans vos yeux la tendresse , quelque-
 13, fois même l'enjouement. Votre phy-
 14, sionomie n'est austère que par con-
 15, trainte. Elle est naturellement douce.
 16, Vous aspirez à une haute gloire. Pour
 17, y parvenir , vous cherchez à vous
 18, donner de bonne heure la réputa-
 19, tion d'un homme sans foiblesse ; con-
 20, vaincu que vous êtes , & peut-être
 21, trop légèrement , que l'amour en est
 22, une. J'applaudis à ce dessein. Il est
 23, beau , il est grand , il est digne de
 24, vous. Mais lutter toujours contre son
 25, cœur , c'est une terrible affaire. Vou-
 26, loir paroître insensible , lors qu'on est
 27, né tendre , c'est un personnage qu'on
 28, ne sauroit soutenir. Il ne faut qu'un
 29, moment pour démasquer le Philosophe.
 30, Mais on peut fort bien avoir un
 31, cœur tendre , le satisfaire , & paroître
 32, à vingt ans un barbon de soixante. Voi-
 33, là

„ là le raffinement de l'art. Voilà, je crois,
 „ la vraie Philosophie. Faites vous
 „ un amusement caché & tranquille.
 „ Croyez moi, en sortant d'entre les
 „ bras d'une Maîtresse tendre & discret-
 „ te, vous pourrez vous montrer avec
 „ assurance dans les Assemblées les plus
 „ galantes. Votre intrépidité aux dan-
 „ gers de l'amour ne sera plus guindée.
 „ Il n'y aura plus de momens, où l'on
 „ puisse vous surprendre. Vous passe-
 „ rez ceux que vous savez qui font cri-
 „ tiques pour vous, dans le sein de la
 „ volupté, & d'une volupté mystérieu-
 „ se. Qu'il est doux d'être ainsi Phi-
 „ losophe !-

„ Je vous offre ce plaisir secret &
 „ commode, qui vous est nécessaire
 „ pour accorder le repos de votre cœur
 „ avec tout le brillant de la gloire que
 „ vous cherchez. Je ne suis pas vaine.
 „ Je n'ignore cependant pas, qu'il fe-
 „ roit glorieux pour moi dans le mon-
 „ de, qu'on sût que j'aurois captivé un
 „ Amant de votre mérite. Mais cette
 „ vanité me coûteroit trop cher. Lors
 „ qu'on vous sauroit un cœur sensible,
 „ trop de femmes se disputeroient votre
 con-

„ conquête. Elles étaleroient à vos
 „ yeux ce que la coquetterie a de plus
 „ séduisant, & je vivrois dans de cruel-
 „ les allarmes. Au lieu qu'en tenant
 „ caché l'éclat du triomphe, j'en goû-
 „ terai plus tranquillement la solidité.
 „ Votre cœur fera à moi toute seule,
 „ & voilà mon ambition. Le mystère af-
 „ faisonnera nos plaisirs. Vous devez être
 „ sans doute surpris d'avoir trouvé cette
 „ lettre avec un Bouquet sur votre table.
 „ Vous pouvez juger par cet échantillon,
 „ que je ne m'entendrai pas mal à enve-
 „ loper nos plaisirs d'un nuage impé-
 „ nétrable.

„ Le caprice des Hommes est infini.
 „ Cependant, ce qui peut & qui doit
 „ faire plaisir dans une Maîtresse, c'est,
 „ à ce que je crois, la jeunesse, c'est
 „ la beauté, c'est l'esprit. Pour l'âge,
 „ ôtez une année, & je suis du vôtre. Cela
 „ fera, ce que cela a fait en tout tems,
 „ un fort bon effet. Pour l'esprit, voici
 „ une affaire délicate. On ne sauroit,
 „ dit-on, en parler avec trop de mo-
 „ destie. Réfléchissez cependant, que j'ai
 „ combattu une passion pendant deux
 „ années, que je suis d'un sexe & d'un
 „ *Suppl. Tom. I.* C „ âge.

„ âge, où les préjugés dominant, &
 „ que je n'en ai point. Ce sera assez,
 „ si je ne me trompe, pour flatter le
 „ cœur d'un homme raisonnable. Pour
 „ la beauté, je ne fai si mon Miroir,
 „ ou le desir de vous plaire me trompe.
 „ Mais je ne ferai point de façons de
 „ dire, que je m'en crois assez pourvue,
 „ pour contenter les desirs d'un honnête
 „ homme. Il y a des Beautés, qui é-
 „ blouissent par la régularité des traits:
 „ mais lors qu'elles sont au pouvoir
 „ d'un Epoux ou d'un Amant, on leur
 „ souhaite bien souvent moins d'éclat
 „ extérieur & plus de secrets appas. Je
 „ ne fai si je me fais entendre.

„ Voici une lettre bien longue; car
 „ je m'apperçois que j'ai rempli plu-
 „ sieurs feuilles. Mais elle est bien courte,
 „ puisqu'elle est l'effor d'un amour tenu
 „ caché pendant deux ans. Ce seroit
 „ plutôt un volume que vous auriez
 „ trouvé sur vôtre table, si je vous a-
 „ vois écrit en détail ce que mon amour
 „ m'a fait souffrir de peines, & ce que
 „ j'en souffre dans l'incertitude où je
 „ suis de vos sentimens. Ah! si vous
 „ saviez quel plaisir je vous prépare,

„ si

„ si vous saviez combien l'Amour me
 „ donnera de graces & d'esprit, vous
 „ me chercheriez avec bien de l'empres-
 „ sement, pour **peu d'inclination** que
 „ vous ayez à vous rendre heureux.

De l'humeur & du goût dont j'étois, on peut juger quelle impression cette longue & impudente lettre fit sur mon esprit. J'étois d'un étonnement dont je ne pouvois revenir, & de l'avoir trouvée sur ma table, & de ce qu'il pouvoit y avoir dans le monde une personne du Sexe capable d'écrire avec si peu de retenue. J'aurois été charmé de la connoître, pour savoir de quels moyens elle s'étoit servie pour faire trouver sa lettre sur ma table, & pour lui marquer ensuite tout le mépris qu'elle méritoit.

J'appellai mes Domestiques. Je ne pus rien tirer d'eux par mes questions. Je m'apperçus même par l'ingénuité de leurs réponses, qu'ils n'avoient point trempé dans cette affaire. Je me fis enfin une raison, & je me déterminai à attendre du tems l'occasion de contenter ma curiosité.

Mon Père revint peu de jours après

à la Campagne. Je ne voulus faire aucune question à *Clarice* sur cette lettre. Il n'étoit pas naturel qu'elle sût le dénouement de cette affaire, car elle n'entroit jamais dans mon Cabinet d'étude. D'ailleurs je n'ignorois pas comment elle étoit dans les bonnes graces de mon Père ; & qu'en lui parlant de cette aventure, il en feroit lui-même aussi-tôt informé ; qu'il me demanderoit cette lettre à lire, & qu'il en feroit un badinage ; ce qui n'étoit point de mon goût.

Mon Père en arrivant me dit que le Duc de Mantouë étoit à Venise ; qu'il avoit eu l'honneur de lui faire la révérence ; que ce Prince s'étoit proposé de donner en Campagne une Fête à toute la Noblesse ; & qu'il avoit loué à cet effet une maison de plaifance éloignée d'un mille de la notre. Il m'invita à gouter des plaisirs qu'on préparoit , & à me défaire de l'air sérieux , qui, suivant lui, ne convenoit point à mon âge.

Le Duc de Mantouë † vint à la Maison de plaifance qu'il avoit louée, quelques jours après le retour de mon Père , qui me présenta à ce Prince. J'en fus reçu avec cette aimable politesse qui lui

† Charles III.

étoit

étoit si naturelle ; & il m'invita avec beaucoup d'empressement à la Fête qu'il vouloit donner. Il me témoigna du regret de ne m'avoir pas vu plutôt , pour m'inviter à être d'une mascarade , qui devoit se changer à plusieurs reprises , & dont le nombre étoit complet.

Le jour que le Duc avoit choisi pour donner sa Fête , & faire éclater toute sa magnificence , arriva. L'aurore la plus brillante seconda les desirs de ce Prince , & annonça une de ces belles journées du mois de Mai , où la Campagne est dans tout son éclat. Les plaisirs de ce jour devoient commencer par une Chasse de Renards d'une invention extraordinaire. Comme les Dames y avoient été invitées , on avoit fixé le rendez-vous à deux heures après le Soleil levé.

Je prévins l'Aurore. J'étois levé lors qu'elle parut. Ce n'est point que l'impatience de me trouver au milieu des plaisirs m'inquiétoit si fort. Mais je m'étois fait une règle , depuis que j'étois à la Campagne , de quitter le lit à la première pointe du jour. Je voulois jouir de l'agréable coup d'œil , qui fait couler la joie dans le cœur , lorsqu'on voit

le haut des Coteaux doré des premiers rayons du Soleil , & qu'on entend un nombre infini d'oiseaux , qui par leurs gazouillemens rendent hommage à la nouvelle Aurore.

Le Soleil répandoit à peine toute sa clarté , que j'avois fini ma toilette , qui fut ce jour là un peu plus longue qu'à l'ordinaire. Il est ridicule d'être tous les jours surchargé de broderie , & de ne briller jamais que par un éclat extérieur. Mais il ne le seroit pas moins aux personnes d'un certain rang d'affecter une fausse modestie en habits , dans des jours de pompe & de réjouissance. †

Comme j'étois prévenu sur la Fête que le Duc de Mantouë s'étoit proposé de donner , je m'y étois préparé. Vêtu superbement , j'avois afforti le goût à la magni-

† Les Nobles Vénitiens ne portent dans la Ville que leur Robe de Sénateur , & les Dames sont habillées de noir. C'est une Loi qu'ils se sont imposée , & qu'ils n'oseroient violer. Mais lorsqu'ils sont à la Campagne, ils étalent tout leur fasté en habits, avec une pompe & une affectation , qui ne convient point au séjour du repos & de la simplicité.

magnificence. Ce qui relevoit encore la bonne mine & l'air distingué que j'avois naturellement. En attendant l'heure marquée, j'allai faire un tour de promenade dans mon bois favori.

J'y entrai par un chemin que je n'avois pas encore pris, à dessein de revenir par celui de la Rivière. En me promenant je pensois au plaisir que j'aurois bien-tôt à la vuë de tout ce que l'art feroit éclater de beau & de délicieux, & à celui que je goûtois en examinant les simples beautés de la nature. Je doutois que l'un me fût aussi sensible que l'autre me l'étoit. Un arbrisseau, une fleur faisoit un sujet de réflexions pour moi. Ces pensées me menèrent ensuite à d'autres, qui se présentoient en foule avec plus d'opiniâtreté, lorsque je cherchois le plus à les écarter. On n'ignore point de quelles pensées je veux parler.

J'étois prêt à sortir du Bois, pour arriver sur les bords de la Rivière, lorsque j'entendis des voix de Femmes dont le son n'étoit point rustique; ce qui me fit soupçonner que c'étoient peut-être des personnes de la Ville. Dans la crainte d'en rencontrer quelqu'une de con-

noissance, ce qui m'auroit interrompu dans mes rêveries, je me glissai dans des brouffailles. J'allai au devant des voix que j'entendois, pour pouvoir, suivant la découverte que je ferois, suivre mon chemin où retourner sur mes pas. Je n'entendis tout-à-coup plus de voix. Cependant je m'avançai encore, & je vis deux femmes assises sur les bords du bois, & le visage tourné du côté de la Rivière. Je me courbai à l'instant parmi les brouffailles pour n'être point vû.

L'une de ces femmes étoit mise avec magnificence & peu de goût, l'autre avec beaucoup de goût & fort simplement. Celle qui étoit richement vêtue, étoit négligemment panchée sur le gazon. Elle avoit beaucoup d'enbonpoint, & par son seul maintien je jugeai qu'elle devoit être d'un âge avancé. L'autre, qui se tenoit avec plus de décence, avoit une taille si bien prise, si fine, si déliée, que quoique j'eusse résolu au premier instant de m'en aller, je m'arrêtai pour l'admirer. Je ne pouvois en détourner mes yeux, qui fatigués enfin de fixer trop longtems le même objet, se relevèrent sur un cou d'une blancheur éblouissante,

fante, & d'un enbonpoint raisonnable, & sur des cheveux d'un beau noir qui n'avoit rien de rude. Je me sentis naître la curiosité de savoir, si le visage que je ne voyois point, répondoit aux beautés qui m'avoient frappé. Je ne me rappellois point d'avoir vû dans aucune Assemblée où j'avois été, un teint si blanc avec des cheveux si noirs.

Je voulus m'avancer; mais un profond soupir, que poussa la Dame qui m'avoit moins attaché, m'arrêta dans le dessein de savoir ce qui la faisoit soupirer si fort. Elle se tut encore pendant quelques instans, & du ton de voix d'une personne qui vient de réfléchir sur ce qu'on lui a dit; Ah! ma chère Enfant, dit-elle à sa Compagne, que je serois heureuse à présent, si à dix-huit ans comme vous j'avois pensé avec autant de solidité d'esprit qu'il en paroît dans vos sentimens.

Conservez toujours cette innocence de mœurs, continua-t-elle. C'est elle qui vous rendra plus belle que la régularité de traits qu'on voit sur vôtre visage. N'abandonnez jamais les grâces naïves, que la nature vous a données,

pour des graces guindées , que l'art pourroit vous inspirer. La pudeur & l'innocence font le vrai charme de la beauté. Vous voici dans l'âge où vous ferez bientôt entourée d'une foule d'Adorateurs. Il y en aura que votre vertu fera déserter; méprifez-les : Voyez-les fans dépit s'engager, sous d'autres fers. Il y en aura d'autres, qui ne seront pas d'abord effrayés de votre Vertu ; mais fatigués enfin de se contenir toujours dans les bornes du respect, ils désertent aussi-bien que les premiers. Le dépit les animera contre vous. Ils chercheront peut-être à noircir votre réputation. Ne faites aucun cas de leurs calomnies. La vraie vertu est tranquille. Ce n'est que la pruderie qui éclate, & qui s'effarouche. On a beau vouloir obscurcir la vérité, elle est connue tôt ou tard.

Enfin, poursuivit-elle, parmi ce grand nombre d'Amans, il s'en trouvera un dont les sentimens simpatiseront avec les vôtres, qui ne vous demandera qu'une union de cœur & d'esprit. Ma fille, c'est ici le pas glissant ; c'est ici l'écueil dangereux. L'Amour trouve souvent le se-
cret

cret d'immoler la vertu dans le sein de la vertu même. Cette maxime paroît outrée & fautive. Rien n'est plus juste, ni plus vrai. C'est dans un épanchement de sentimens les plus nobles & les plus délicats, que je perdis mon innocence. Nous nous aimions mon perfide Amant & moi d'une tendresse aussi vertueuse qu'ingénue. Nous ne pouvions trouver d'expressions assez fortes pour nous témoigner toute la délicatesse de nos sentimens: Dans cette émotion, qui nous parut si innocente, la nature se fit sentir; & lors qu'elle parle, la raison se tait. Egarés par des desirs d'autant plus puissants, qu'ils nous étoient inconnus, nous nous trouvâmes transportés hors de nous-mêmes. L'Amour dans un instant nous charma si fort par ses illusions, que le crime même nous parut une Vertu. Je trouvai dans ce moment fatal non seulement la perte de ma gloire, mais celle encore de mon Amant. Son triomphe le rendit bientôt perfide, & j'eus la juste punition de mon crime. Ah! ma fille, si vous vous sentez jamais touchée de sympathie, frémissez; défiez vous de tout engagement. Que les protestations de res-

pect & de candeur ne vous éblouissent point ; que la fermeté que vous sentirez en vous-même ne vous rassure jamais. Tremblez ; fuyez. C'est le vrai moyen de conserver toujours son innocence, puis qu'il ne faut qu'un seul moment pour la perdre.

Ce sentiment, Madame, répondit la jeune Personne, est né avec moi. Je frémis au seul abord d'un homme, qui me paroît frappé du peu de charmes que la nature m'a donnés. Mais lors que je rencontre de ces hommes, il semble qu'ils soient toujours d'accord avec moi, pour se rendre eux-mêmes méprisables à mes yeux. Car enfin que signifient des regards, qu'ils me lancent avec des yeux si ouverts & remplis de tant d'effronterie ? je vous avoué ingénument, que je ne comprends pas ce qu'ils veulent me dire avec leurs yeux enflammés. Je m'en sens même choquée. Le feu me monte au visage de colère, sans savoir pourquoi. J'en rougis, sans doute, & je baisse les yeux sans pouvoir concevoir ce qui me les fait baisser. Dites moi, Madame, je vous en prie, pourquoi les hommes ne me regardent-ils comme je les regarde ? Ah !

Ah! ma Fille, répondit la Dame, ne cherchez jamais à pénétrer ce pernicieux langage. Ignorez-le toute votre vie, & vous serez toujours heureuse. C'est par les yeux que le poison de l'Amour se glisse dans notre cœur. C'est par eux, que la pudeur perd sa fleur la plus délicate.

Comment, Madame, s'écria la jeune Personne; il ne faut qu'un de ces regards pour ternir notre innocence? Je comprends à présent ce qui me donne un si grand dépit contr'eux. C'est mon cœur qui m'avertit par-là du danger qui le menace. Que je vous ai d'obligation, Madame! Les Hommes ne m'empoisonneront jamais par leurs yeux; car je tiendrai les miens toujours si baissés, si baissés. . . . Oui, ma chère Enfant, interrompit la Dame; vous ferez fort bien. Ne regardez jamais ces Hommes. Ce sont tous, ajouta-t-elle d'une voix émue, des traitres & des perfides.

Mais qu'avez-vous, Madame? dit la jeune Personne, en s'apercevant qu'elle versoit des larmes; vous pleurez. Craignez-vous que quelque regard ait donné atteinte à ma pudeur? Je serois au désespoir, si je le croyois; mais cela ne
se

se peut pas. J'en sentirois quelques reproches en moi-même. Non, ma fille, répondit la Dame en sanglotant; vous n'avez rien perdu de votre innocence. C'est le souvenir de la perte de la mienne, qui me fait verser des larmes. Ne pleurez plus, Madame, repartit la jeune Personne, vous m'en donnez aussi envie.

En prononçant ces mots elle prit une main de cette Dame; & en la lui baissant, elle tourna la tête de son côté. Je vis alors le visage de cette jeune Beauté; & au premier coup d'œil, je m'aperçus qu'elle m'étoit inconnue. J'eus tout le loisir de la contempler, car elle ne pouvoit me voir, quoiqu'elle eût le visage tourné de mon côté. Caché de la façon que je l'étois dans les broussailles, mes yeux pénétoient aisément à travers les branches & les feuillages; mais ceux de la jeune inconnue, quoique noirs, vifs & bien fendus, n'en pouvoient faire de même. Le Soleil donnoit en plein sur les bords de la Rivière, & sur le gazon où elle étoit; & quelques rayons pénétoient à peine de mon côté; ce qui faisoit que j'étois, pour ainsi dire, dans l'obscurité. Ce

Ce que j'avois déjà vû des charmes de cette jeune Beauté, avant qu'elle eût tourné la tête du côté de la Dame, m'avoit donné une certaine émotion, qui étoit quelque chose de plus qu'une simple curiosité de favoir qui elle étoit. Lors que je l'avois entendue parler avec une simplicité si remplie d'esprit, je laisse à penser de quel étonnement j'avois été frappé.

Je crois qu'on n'aura pas beaucoup de peine à se persuader que je ne perdis pas un seul mot de cette conversation. Elle a été toujours si fortement gravée dans mon esprit, que je puis assurer que je l'ai rapportée mot à mot. Mais comment exprimer le trouble qui s'éleva dans mon Ame, lors que je vis en face cette jeune inconnue? lors que j'eus tout le tems de regarder le plus beau visage, que j'eusse jamais vû, & d'une régularité si noble, que je ne doutai point que ce ne fût une personne d'une haute Naissance?

Tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat, tout ce qu'on peut admirer dans une simétrie de traits la plus fine & la plus distinguée, brilloit

loit vivement sur le visage de cette belle Personne. Mais ce qui m'étonna si fort, que j'en étois hors de moi-même, ce fut de voir réunis dans ce charmant objet, tous les agrémens qui sont particuliers aux brunes, & ceux que la nature ne donne qu'aux blondes.

Les grands yeux, qui, comme j'ai dit, étoient noirs & vifs, agrément naturel à une brune, n'avoient pas moins une langueur modeste; charme séduisant qu'on n'admire que dans une blonde. Un front uni, & élevé à juste mesure; des sourcils d'un beau noir, posés sur un teint d'albâtre, & bien partagés; un nez taillé à proportion, & fait au pinceau; des joues, où l'on voyoit un vif incarnat briller parmi une blancheur éclatante; une bouche agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde; un menton ni trop long ni trop large, formé exprès pour donner bien des graces à cette belle bouche, composoient une harmonie de traits si achevée, si délicate, si noble, qu'il n'y avoit point de charmes qu'on n'y trouvât, qu'on n'y admirât.

Je ne crains pas d'avoir trop dit.
Cet-

Cette jeune Beauté a été si connue dans le monde, qu'il n'est pas naturel que d'autres n'en aient tracé le Portrait, soit en écrit, soit en peinture. Si je la nomme dans cet endroit de mon Histoire, ceux qui jetteront les yeux sur ce Manuscrit, conviendroient déjà que je n'ai point fait un Portrait romanesque. Ce n'est point qu'en taisant ici son nom, j'aye envie de ménager exprès une surprise au Lecteur. De pareilles vues ne peuvent convenir qu'à un Ecrivain de Romans. Mais comme cette jeune Beauté m'étoit réellement inconnue dans la conjoncture où je me trouvai alors, & que je décris, je ne me crois obligé de la faire connoître, que lors que je la connus moi-même. Je rapporterai aussi naïvement ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'Histoire des égaremens de ma Jeunesse, que ce qu'il y a de plus simple.

Qu'on se représente donc, de quelle émotion je devois être saisi, en examinant tous les appas de cette belle Personne; moi qui avois le cœur si tendre, moi qui aspirais avec tant d'avidité à la conquête d'une Beauté, qui fût comme cette jeune Personne, simple par innocen-

ce

ce de mœurs & non par petiteffe d'esprit, & qui eût cette aimable pudeur qui acompagnoit le moindre de ses gestes.

Elle tenoit toujours une main de la Dame qui pleuroit encore, ferrée entre les siennes. Mais ne pouvant plus soutenir que cette Personne, qu'elle appelloit souvent sa bonne Maman, s'affligeât si fort, elle se jetta à son cou, & la pria par toute sa tendresse de cesser enfin de pleurer. Comme cette Dame étoit panchée sur le gazon, le mouvement que la Demoiselle fit pour l'embrasser, me découvrit de nouveaux appas, qui ne cédoient point en beauté à ceux que j'avois admirés. La forte émotion, dont elle étoit saisie, fit sauter quelques épingles de sa Robe, qui s'ouvrit; & je vis en plein une gorge de l'enbonpoint le plus honnête, de la forme la plus admirable, & d'une blancheur la plus éblouissante. Je ne jouis que peu de momens de cette vue. La pudeur lui fit bientôt reparer le désordre où elle étoit. Charmante Pudeur, qui lui étoit bien naturelle, puis qu'elle ne croyoit avoir pour témoins que sa Maman & quelques buissons. Enfin,

voy-

voyant que ses prières ni ses caresses ne pouvoient consoler cette Dame, elle se mit aussi à pleurer, & on eût dit que ses beaux yeux s'embellissoient dans les larmes, Mon aimable Enfant, lui dit la Dame, ne vous affligez pas, je vais essuyer mes pleurs. Levons-nous, lui répondit cette jeune personne, & cherchons à nous dissiper par quelques tours de promenade.

Elle se leva la première. Cette taille fine & délicate, qui avoit d'abord attiré mes yeux & arrêté mes pas, n'étoit pas moins haute & majestueuse. Elle donna la main à la Dame pour l'aider à se relever. Dans le même tems un petit buisson s'accrocha au bas de la Robe & des Jupes de la jeune Demoiselle. Je vis par-là une jolie jambe faite au tour, & un petit pied des mieux tournés.

Comme j'étois gêné par la contenance où j'étois, & que la vue de tant d'appas, que je découvrois à chaque instant, me faisoit de plus en plus; je me tenois appuyé à un arbrisseau, qui au même instant que la Dame se leva, vint à se casser. Ce bruit lui fit tourner la tête. Je vis un gros visage de Femme, qui

qui m'étoit inconnu , qui n'étoit pas absolument laid , & où l'on remarquoit surtout un air de bonté & de noblesse , qui faisoit plaisir.

Elles furent épouvantées toutes deux du bruit qu'elles entendirent ; & la jeune Demoiselle en rougissant , songea au plutôt à rabaisser ce que le buisson malin avoit un peu trop relevé. Elle fixa ensuite les yeux du côté où l'on avoit entendu du bruit. Un rayon du Soleil vint donner à plomb, par un mouvement de tête que je fis, sur une agraffe & un bouton de pierreries que j'avois au Chapeau. Cet éclat fit crier cette jeune Personne, qui dit à sa Maman, qu'elle avoit vû quelque chose briller à travers les broussailles. Ah ! s'écria la Dame , (& j'ignore ce qui lui fit faire une conjecture si étrange ,) ce pourroit bien être quelque bête farouche. Elle recula en même tems quelques pas du côté de la Rivière. Elle appella du monde en criant ; & suivant les noms que j'entendis , je jugeai que c'étoient de ses Domestiques. Je ne voulus point me laisser surprendre dans la posture où j'étois , & je m'avançai aussi-tôt.

Je

Je laisse à penser de quel étonnement elles furent frappées, en voyant sortir de ces broussailles un jeune homme d'une mine avantageuse, & paré aussi magnifiquement que je l'étois. La Dame étoit immobile à me regarder. La Demoiselle n'osoit lever les yeux, & paroïtoit une statue : & j'étois le plus embarrassé de tous les hommes pour trouver un seul mot, par où entamer la conversation. Les Domestiques qui s'étoient avancés, se retirèrent par respect.

Je pris enfin courage, & abordant la Dame de l'air le plus assuré que je pus prendre ; Madame, lui dis-je, me pardonneriez-vous ma hardiesse ? que dois-je juger de votre surprise ? je ne suis cependant pas si à craindre qu'une bête farouche. Monsieur, me répondit-elle, paroissant moins déconcertée, un Cavalier fait comme vous, ne peut que surprendre ; & sur-tout en le voyant sortir d'un endroit, où les égards qu'on doit au Sexe, n'auroient jamais dû lui permettre de se tenir caché.

Ce n'étoit pas là des paroles pour me remettre de mon embarras. Je fus encore plus troublé. Je ne pus m'empêcher de

de rougir ; & tournant la tête du côté de la Demoiselle , j'eus encore un nouveau sujet de confusion. Une rougeur modeste peignit si vivement son visage , que je m'apperçus bien que le souvenir des épingles qui avoient sauté , & de la malice du buisson , l'inquiétoit furieusement.

Je ne sçavois plus quelle contenance je tiendrois , & encore moins ce que je dirois , lorsqu'on entendit des Cors de Chasse qui appelloient le monde au rendez-vous. Je n'eus garde de laisser échapper une occasion , qui me fournissoit un si beau prétexte pour parler. Je demandai à la Dame si elle seroit de la Fête qui alloit commencer ? Elle me répondit qu'elle n'avoit encore pris aucune résolution là-dessus. Je lui repartis que le tems pressoit d'en prendre. Je lui offris ma main aussi-bien qu'à la Demoiselle , pour les conduire hors du bois , & un équipage pour les mener au Palais du Duc. La Dame me remercia fort poliment , & me dit , que si elle se déterminoit d'aller à la Fête , ce ne seroit point pour y être vûe. Je compris qu'elle vouloit se servir de la permission que le
 Duc

Duc avoit donnée à ceux qui seroient masqués même de jour, de voir la Chasse & les autres plaisirs, qui étoient préparés pour le matin & l'après-midi; car pour le Bal, il étoit naturel qu'on y entrât masqué. Il avoit accordé cette liberté pour faciliter tous les plaisirs aux Nobles qui sont pauvres, & qui n'auroient pû paroître avec décence à cette Fête. Je dis à la Dame, que je n'avois pas l'honneur de les connoître ni l'une ni l'autre; que, quand même j'aurois cet honneur, je sçavois trop ce que l'on doit à la bienfaisance, pour les décèler ni elle ni sa Compagne, si elles avoient envie d'aller masquées à la Fête; que je la priois d'ordonner à un de ses Domestiques d'aller à mon logis, qui n'étoit guères éloigné du bois; que je ferois venir un Carosse & des habits de masque en assez bon nombre pour contenter différents goûts.

Elle me remercia une seconde fois de mes offres; Et pour ce qui est de votre discrétion, me dit-elle en souriant, je pourrois, Monsieur, sans vous choquer, en douter un peu; je vous avoue cependant que je m'y fierois; votre air & votre

votre maintien m'engagent à vous faire
 cet aveu. On peut être curieux sans être
 indiscret. Mais nous ne sommes pressées
 ni l'une ni l'autre de nous trouver dans
 cette Fête. Nous voulons jouir encore
 un peu des agrémens de cette solitude.
 Il n'est pas bien sûr , que nous en soyons
 dédommagées par des plaisirs préparés
 par l'art. J'ai même quelque chose à dire
 à Mademoiselle. Permettez, Monsieur ,
 que nous allions chercher quelque buis-
 son d'un autre côté du bois. Ils ne se-
 ront pas si dangereux que ceux de ce
 côté-ci. En tout cas nous les examine-
 rons bien , avant que de nous y fier.
 Elle appella ses Domestiques, & se mit
 en devoir d'aller d'un autre côté.

Eh ! quoi ? Madame , lui dis-je d'un
 air triste & empressé, voulez-vous que
 je sois puni jusques au point d'ignorer
 votre nom , & celui de votre aimable
 Compagne ? Cette punition sera bien lé-
 gère , me répondit-elle. Il est cependant
 juste que vous en receviez une. Peut-être
 vous fera-t-on grace plutôt que vous ne
 croyez. Mais, Monsieur , le seul moyen
 de la mériter , c'est de ne point nous sui-
 vre , d'espérer tout de notre bonté , &
 rien de vos démarches. Il

Il auroit fallu avoir une autre hardiesse que je n'avois, pour ofer repliquer à ces mots. Je regardai la Demoiselle. Comme ce que j'avois www.litotid.com donné une trop bonne leçon, & que j'étois d'ailleurs respectueux & timide, je la regardai avec des yeux remplis d'une langueur craintive & respectueuse. Elle baissa un peu les siens. Mais dans leurs mouvemens je crus m'appercevoir, qu'elle n'auroit pas été bien fâchée, qu'on eût accepté mes offres. Elles s'enfoncèrent aussi-tôt dans le bois, & ce fut la jeune inconnue que je perdis de vûe la dernière.

Je fixai mes yeux sur le gazon, où j'avois vû tant d'appas, & je ne vis plus qu'un peu d'herbe & quelques fleurs flétries. Je fus quelque tems sans sçavoir où j'étois, & entièrement plongé dans la rêverie. Revenu un peu à moi-même, mes yeux errèrent tristement de côté & d'autre ; & cette solitude que j'avois trouvée si agréable, me parut un désert affreux.

Je pris languissamment le chemin du logis. Lorsque j'y fus arrivé, je trouvai deux Valets de pied du Duc, qui m'attendoient avec trois chevaux, dont

il y en avoit un destiné pour moi.

Toute la Campagne retentissoit du son des Cors de Chasse. Ce bruit que j'aimois naturellement entendre, m'importunoit alors. J'aurois voulu trouver quelque défaut raisonnable pour m'exempter d'aller à cette Fête. Mais venant à songer que la Dame m'avoit dit qu'on m'accorderoit grace plutôt que je ne croyois, je me figurai que je la trouverois à la Fête avec son aimable Compagne, ou fille : car je ne sçavois que décider là-dessus. Je me proposai bien pour lors de mettre en œuvre tout ce que je pouvois avoir d'esprit & de finesse pour sçavoir qui elles étoient. Cette pensée me calma un peu, mais je n'en fus pas moins rêveur. Les Valets du Duc devoient être surpris sans doute, de voir un homme qui alloit à la Fête d'un air si sombre.

Lors que j'arrivai, je vis une quantité de beaux chevaux superbement harnachés. Sans la couleur verte, dont ils étoient presque tous équipés, on eût dit que c'étoit plutôt une cavalcade destinée pour quelque cérémonie pompeuse, qu'un appareil de Chasse.

Je montai dans une Salle, où je vis
le

le Duc entouré d'une foule de Dames, de Nobles, & de Gentilshommes de sa Cour. Il fut charmé de me voir; & d'un air le plus gracieux, il me témoigna de la joie de m'avoir à sa Fête.

Les Dames étoient habillées en Amazones, & plusieurs Cavaliers avoient des habits uniformes, Je compris par les habillemens & par tout l'appareil, que c'étoit *Apollon*, qui donnoit le plaisir de la Chasse à *Diane*. Personne n'ignore que la Fable nous fait *Diane* Sœur Jumele d'*Apollon*. Je trouvai cette imagination du Duc singulière, de vouloir qu'un Frère fût si galant pour sa Sœur.

Un Gentilhomme du Duc me dit qu'il y avoit quelques jours qu'on avoit tiré au sort la Dame qui représenteroit *Diane*; & que le sort avoit été si judicieux, qu'il étoit justement tombé sur la *Marenigo*. Cette Dame, qui étoit pour lors une beauté brillante, avoit allumé une grande passion dans le cœur du Duc, qui, sous les apparences de vouloir faire une politesse à la Noblesse de Venise, en lui donnant une Fête pompeuse, servoit réellement ses amours, en faisant une galanterie à sa Maîtresse. Aussi lui tint-

elle bon compte d'avoir sçu si bien imaginer.

On descendit de la Salle dans une grande cour, où les chevaux étoient rangés. Tout le monde monta à cheval. On sortit du Palais, & on marcha jusques à un mille dans cet ordre.

Un concert de Cors de Chasse, de Flûtes, de Haubois, de Clairons & d'instrumens champêtres, précédoit la marche. Les Musiciens représentoient une troupe de Dieux Silvains : Leurs habillemens étoient d'une étoffe verte & argent. Ils étoient montés sur des Chevaux gris pommelés, qui étoient harnachés de la même couleur & du même métal. Les Palefreniers qui étoient à la tête des Chevaux représentoient des Satires. Ils étoient habillés de vert, mais sans aucun agrément.

Neuf Dames, qui représentoient les neuf Muses, suivoient le Concert. Elles étoient vêtues en Amazones d'une étoffe bleue & argent. Des guirlandes de Palmiers & de Roses leur ceignoient la taille & les bras. Elles avoient des Chapeaux bleus à plumets blancs, avec des agraffes & des boutons de Perles. Elles étoient

mon-

montées sur des Chevaux blancs qui avoient des harnois bleus & embellis de pareils agrémens. Des Satires menaient aussi leurs Chevaux, & ils étoient habillés de bleu. www.libtool.com.cn

Cinq Dames venoient après, qui représentoient les Heures. Leurs habillemens, leurs Chapeaux, leurs Plumets, leurs Rubans, leurs Equipages de Chevaux, tout étoit de soie blanche & argent; ce qui faisoit un effet d'autant plus singulier, que les Chevaux étoient entièrement noirs. Ils avoient à leur tête des Satires vêtus de blanc.

Le Duc & la *Marenigo*, ou, si l'on veut, *Apollon* & *Diane*, marchaient après les Heures. Une Guirlande de lauriers entrelassés de fleurs & de perles, passée en baudrier d'où pendoit une lierre d'or, & soutenue en haut par un nœud de Pierreries, relevoit beaucoup la bonne mine d'*Apollon*, qui jetoit souvent des yeux remplis de langueur sur sa Sœur *Diane*.

Ils étoient tous les deux habillés d'une étoffe vert & or, attachée par des agraffes de Diamans, surchargée encore d'une Broderie, qui étoit semée de Pier-

rieres & de Perles. Leurs Chapeaux verts, couverts de Plumets blancs, & chargés de Bijoux, jettoient un éclat éblouissant. Des Cheveux d'un blond cendré pendoient sur les épaules de *Diane*. Sa taille, ses bras, & le contour de sa gorge, étoient entourés de guirlandes de lauriers, entrelassées, comme le baudrier d'*Apollon*, de fleurs & de perles. Leurs Chevaux qui sembloient tout fiers de porter les Maîtres de la Fête, avoient des houffes vert & or, chargées, comme le vêtement des deux Divinités, de broderies, de Perles, & de Pierreries. Tout ce qui sert pour assembler le harnois étoit de vermeil; & j'avouërai que je n'ai jamais rien vû de si superbe ni travaillé de meilleur goût. Deux Silvains couronnés de lauriers & vêtus de vert & or, menotent les Chevaux.

On voyoit après, trente Dames & trente Cavaliers, qui représentoient des Nymphes de la suite de *Diane*, & des demi-Dieux de celle d'*Apollon*. Ils étoient montés sur des Chevaux bais miroetés. Leurs habits & l'équipage des Chevaux étoient vert & argent. Des Satires habillés de vert leur servoient de Palefreniers.

Il venoit enfin une grande quantité de Dames & de Cavaliers à cheval, que le Duc avoit invités à la Fête, & qui n'avoient pû entrer dans le nombre fixé de la suite de *Diane & d'Apollon*. J'étois du nombre de ces Cavaliers. Il sembloit que le Duc eût voulu me distinguer; car on m'avoit donné un Cheval harnaché avec plus de goût & de magnificence que ceux des autres.

Le chemin par où nous passâmes étoit bordé des deux côtés de toute sorte de gens en voiture, à cheval, & à pied; qui n'avoient pas assez d'yeux pour regarder & admirer la pompe, le goût & l'éclat de cette belle Cavalcade. †

D 4

Je

† Cette Cavalcade devoit être un Spectacle agréable pour des Vénitiens, qui ne voyent jamais de Chevaux dans leur Ville. Je me souviendrai toujours, à ce propos, d'un trait de simplicité de la part d'une Chanteuse de Bologne. C'est l'usage en Italie que les Directeurs d'Opera donnent des Carosses aux Actrices. Le lendemain que cette Chanteuse fut arrivée à Venise, elle demandoit à chaque instant si son Carosse étoit arrivé, & s'écrioit contre la négligence des Directeurs. On eut toutes les peines du monde pour lui faire comprendre que les Carosses ne marchent point

Je me sentoïis ému à chaque masque que je voyois. Je m'arrétois souvent pour examiner ceux à qui je croyois trouver des airs de mon inconnuë. J'étois bientôt détrompé de mon espérance; & ce manège dura pour moi tout le tems de la marche.

Lors que nous eûmes marché, comme j'ai dit, un mille dans cet ordre, nous arrivâmes dans une grande Prairie, entourée d'une haïe de lauriers, mêlés de plusieurs Plantes de Jasmins & de Rosés. On descendit de cheval. La Prairie étoit émaillée de fleurs les plus rares, si bien ajustées parmi l'herbe, qu'on eût dit qu'elles y étoient nées naturellement. L'air répandoit une odeur délicieuse. J'aime beaucoup les Fleurs; j'étois fâché d'en voir de la plus belle espèce, foulées aux pieds des Chevaux. Dans

point sur l'eau, & qu'il falloit qu'elle se contentât d'une Gondole. Voilà sûrement un grand trait de simplicité. Il n'approche cependant pas de ce que j'ai entendu moi-même de la part d'un Gentilhomme Bolonois, qui voulant nommer les quatre Saisons de l'Année, les appella l'Europe, l'Asie, l'Afrique; & s'arrêta tout court; ne pouvant jamais trouver la quatrième.

Dans le même ordre qu'on étoit venu à cheval dans la Prairie, on passa à pied dans un bois d'Orangers & de Citronniers. Lors qu'*Apollon & Diane* entrèrent dans le bois, des Voix délicates, mêlées d'instrumens doux & attendrissans, chantaient, sous le nom de *Diane*, le pouvoir des beaux yeux de la *Marenigo*, son teint, ses graces, & tous ses appas enchanteurs.

Après qu'on eut traversé lentement le bois, l'endroit destiné à la Chasse des Renards parut enfin.

Qu'on se figure une grande étendue de terrain d'une forme quarrée, entourée d'une haute Palissade, faite avec un art admirable, de Palmiers, d'Orangers, & de Citronniers; & le tout arrangé si finement, qu'on eût dit que c'étoit l'ouvrage de la Nature. Qu'on se représente ensuite au milieu de cette vaste enceinte, un grand nombre de petites grottes, placées à une certaine distance vis-à-vis l'une de l'autre, & qui faisoient une allée spacieuse à perte de vue. Ces grottes étoient formées de coquillages les plus rares entrelassés de feuilles & de fleurs. Chaque grotte avoit sur le haut une in-

scription galante, & au dedans un siège de gazon commode pour deux personnes. Il y avoit aux deux extrémités de cette allée, deux grandes grottes; l'une, où étoit renfermée une quantité prodigieuse de Renards, l'autre où la simphonie & le Concert de Voix, qui représentoient une troupe de Driades & de Silvains, étoient placés. Chaque rang des petites grottes en avoit une au milieu un peu plus élevée, & ornée plus superbement que les autres. *Apollon* avec une Muse entra dans une de ces grottes; & *Diane* avec le Dieu *Pan* se mit dans l'autre. *Apollon* étoit vis-à-vis de *Diane*, & *Pan* vis-à-vis de la Muse. Plusieurs grottes furent remplies d'une Nimphe & d'un demi-Dieu, & les autres d'une Dame & d'un Cavalier, qui étoient tous placés vis-à-vis les uns des autres.

Le vuide qui se trouvoit au bout des deux allées entre les deux grandes grottes & les petites, fut rempli de Masques & de gens qui étoient venus voir la Chasse. Au devant de cette troupe il y avoit des Satires qui tenoient de longues flèches. Il y en avoit deux aussi à chaque côté de toutes les grottes.

Une

Une troupe de Satires qui sortirent de la grotte des Renards, qui tenoient à leur main des cordons vert & argent, & précédés de deux Silvains qui portoient des cordons vert & or, vint au milieu de l'allée. Les Silvains présentèrent à *Diane* & à *Apollon* les cordons vert & or. Des Satires en donnèrent à *Pan* & à la Muse, de ceux qui étoient vert & argent; & d'autres Satires en distribuèrent de même à tout le monde qui étoit dans les grottes. Ces cordons avoient au milieu un grand nœud, ou si l'on veut, un laqs ouvert, qui se ferroit, lors que la Dame & le Cavalier, qui étoient vis-à-vis l'un de l'autre, tiroient les bouts du cordon, & qui se rélargissoit, lors qu'on lâchoit les mêmes bouts.

Enfin au bruit de tous les instrumens on lâcha les Renards, qui, épouvantés par le fracas de cette Musique bruyante, effrayés par la vue de tant de monde, & des Satires surtout qui les chassoient de tout côté, se mirent à courir précipitamment d'un bout à l'autre de l'allée. En se rencontrant, ils se heurtoient, ils se battoient, ils se mordoient, & s'acharnoient les uns contre les autres. Ils

avoient tous des petits coliers dorés & gravés de devises galantes. Lors que ces Renards passioient au milieu des cordons qui étoient tendus à terre, ou qu'ils étoient pris dans les nœuds, ou qu'ils étoient forcés de s'élaner bien haut pour les éviter, souvent en se débarrassant d'un laqs, ils se jettoient dans un autre. Lors qu'une Dame & un Cavalier tenoient dans leurs cordons un de ces Renards, un Satire alloit aussi-tôt lui détacher le collier, le portoit à la Dame, qui l'attachoit à un de ses bras en signe de triomphe, & se divertissoit de la devise que le hazard lui avoit fait tomber; & le Renard étoit lâché à l'instant.

J'étois dans une grotte à un des bouts de l'allée. J'étois charmé d'avoir rencontré cette place, pour examiner au moins de ce côté-là les Masques qui regardoient la Chasse. Si je n'avois été connu de la Dame avec qui j'étois dans la grotte, sans doute qu'elle m'auroit pris pour un vrai stupide. Quoiqu'elle eût le soin d'étaler à mes yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux Femmes en mines & en façons, à peine lui dis-je quatre mots dans tout le tems de

de la Chasse. J'étois naturellement, comme on fait, ennemi des grimaces. Quel charme aurois-je pu trouver dans les agaceries d'une Coquette, moi qui avois été frappé ce jour-là de tous les attraits les plus séduisans de la simple nature ; moi, qui avois enfin trouvé une jeune Beauté, qui ne tenoit rien de l'art, après qui je soupirois depuis si longtems ; moi qui vivois dans la cruelle incertitude de favoir si je verrois encore ma belle inconnue, ou si je n'en aurois pour toute ma vie que le seul souvenir dans mon cœur ?

Heureusement pour moi que la Dame, avec qui je tenois les cordons, étoit une de ces précieuses nonchalantes, qui croient soutenir la dignité du rang & du Sexe, en affectant une froideur méprisante sur tout ce qui les environne. Ces cordons qu'un enfant le plus foible auroit soutenus en badinant, étoient un fardeau si rude pour les mains trop délicates de cette Beauté languoureuse, qu'elle souffroit beaucoup à les tenir. De la façon dont nous y allions, elle par sa nonchalance, & moi par mon air distrait, il seroit passé un furieux nombre de

de Renards, avant que nous en eussions attrapé un seul par une patte. Toute mon attention n'étoit que pour les Masques. Si je voyois parmi eux une grosse taille, j'ouvris bientôt de grands yeux, pour voir s'il n'y en avoit pas une fine & déliée qui fût auprès.

J'ai oublié de dire, qu'une toile ornée de festons & de fleurs, qui prenoit depuis la grotte des Renards jusques à celle des Musiciens, couvroit entièrement l'allée, & paroît tout le monde des ardeurs du Soleil.

Lorsqu'on eut pris le plaisir de cette Chasse, les mêmes Satires qui avoient donné les cordons, vinrent les reprendre: & d'autres firent entrer les Renards dans leur grotte. Il parut ensuite une troupe de Silvains & de Faunes, qui sortirent de la grotte des Musiciens, & couvrirent toute l'allée de tables, qu'ils entourèrent de sièges de gazon.

La table au milieu de l'allée, où *Apollon* & *Diane* se placèrent, étoit de soixante & seize couverts. Ils furent remplis par les Muses, par les Heures, & par les Divinités de la suite de *Diane* & d'*Apollon*. Cette table fut servie en vermeil bordé d'agrémens verts. Les

Les autres tables, qui étoient au moins au nombre de cent, furent servies en argent enjolivé aussi d'agrémens verts. Je ne parlerai point de la délicatesse ni de la profusion des mets. L'amoureux Duc avoit ouvert ses trésors pour que rien ne manquât à la somptuosité de ce Festin. Il prodigua plusieurs millions dans un seul jour, que l'injustice & la tyrannie avoient peut-être arrachés pendant plusieurs années d'un grand nombre de malheureux.

Plusieurs heures coulent aisément dans la bonne chère & les plaisirs. Le Soleil commençoit à tomber, & on ne voyoit plus qu'une clarté sombre dans l'allée. Cependant on n'avoit pas encore porté le dessert. On étoit surpris de voir qu'il n'y eût point de lustres attachés aux solives dorées, qui soutenoient la toile, ni de suspendus ailleurs; lors qu'on vit tout à coup un nombre prodigieux de lustres, qui soutenus par des festons de lauriers, se glissèrent tout seuls sur ces mêmes solives. Ce qui étonna tout le monde, & fit admirer le génie du Machiniste, qui avoit trouvé une invention si surprenante. Plusieurs grandoles pa-
ru-

rurent aussi sur toutes les grottes ; & l'éclat de plus de six mille bougies rendoit une lumière si vive dans toute l'allée, que le Soleil ne l'auroit pas éclairée davantage. Ces lustres & ces girandoles étoient de cristal vert & blanc ; ce qui étant mêlé à tout l'éclat des coquillages & des fleurs, faisoit un effet si singulier, si charmant, qu'on eût dit que cet endroit étoit un de ces lieux préparés par quelque Puissance surnaturelle, & qu'on trouve décrits dans des Contes de Fées.

La Musique recommença au dessert, mais une Musique tendre, & qui pénétrait au cœur. Des voix douces, mêlées d'instrumens délicats, célébroient l'Amour & l'Amour heureux. On sçait que les Belles gagnent à être vûes à la clarté des bougies. Qu'on juge du nouvel éclat, qui embellit celles qui étoient à cette Fête : on les eût prises réellement pour des Divinités.

Je ne pus résister à la vûe de tant d'Objets charmans, à la variété de vins exquis & fumeux, en un mot aux délices de ces lieux, où tout sembloit ne respirer que l'amour. Malgré la sévérité de mes sentimens, je me sentis ce mouvement

vement de tendresse, qui trouble les sens & les prépare à un plus grand désordre. Je suis trompé, si une émotion encore plus forte, que celle que j'éprouvois, ne troublait point le cœur des autres. Le feu de la volupté brilloit trop vivement dans les yeux de tout le monde.

On se leva enfin de table. Il ne fera pas hors de propos de remarquer, que par un nouvel art de l'habile Machiniste, toutes les embouchures des grottes s'étoient étrécies. Les girandoles ne les éclairaient plus qu'en dehors; & par cette raison, le dedans étoit si obscur, que les yeux ne servoient de rien. Se retira donc dans ces grottes qui voulut, & cela fort naturellement; car il falloit bien donner place aux Silvains pour ôter les tables. *Apollon* & *Diane* ne manquèrent point d'autoriser cette petite retraite par leur exemple. Ce ne fut plus vis-à-vis, mais dans une même grotte qu'ils entrèrent.

La critique qui veut toujours gloser sur les actions de tout le monde, se mêla encore de celle-ci. Elle trouva que *Diane* auroit pû se dispenser d'entrer dans cette grotte; qu'il y faisoit trop sombre pour une Déesse si réservée; que les Silvains,

vains, qui avoient dans un clin d'œil mis les tables, étoient d'une furieuse négligence à les ôter; que cette grotte étoit encore plus dangereuse que celle où entra l'infortunée *Didon*, & d'autres pareilles impertinences, qui font bien voir que la critique n'est jamais qu'une visionnaire.

Je rencontraï des yeux, & cela plusieurs fois, qui m'invitèrent à entrer dans quelque grotte. . . Je feignis de ne point les comprendre; mais dans ce moment le souvenir de ma belle inconnue vint m'occuper plus que jamais. Ah, que j'aurois bien entendu le langage de ses yeux, s'ils m'avoient parlé de cette façon! Le croiroit-on? J'avois le cœur si égaré, que si cette jeune Beauté se fût présentée à moi dans cet instant, je lui aurois souhaité un peu moins d'innocence. Je revins un moment après de mon égarement: Je fus irrité contre moi-même d'avoir formé un désir, qui auroit enlevé le plus beau trait des charmes de mon innocence, & celui qui me la rendoit si chère.

Lorsque les Silvains eurent dégarni, & emporté les tables bien à leur aise, les

les Cors de chasse, les Flutes, les Hautbois, & tous les instrumens qui avoient accompagné la marche, se firent entendre de nouveau.

Apollon & Diane sortirent de leurs grottes. Des yeux méchans, qui étoient à cette Fête, trouvèrent bien du dérangement dans les ajustemens de *Diane*. Les guirlandes qui lui ceignoient les bras, & celles surtout qui entouroient sa gorge, étoient au vrai un peu abbatués. Mais il n'y avoit rien là que de fort naturel. On heurte aisément de tout côté, lorsqu'on entre dans un endroit obscur & qu'on en sort.

Dans le même ordre qu'on étoit venu du Palais, on en prit le chemin pour y retourner. Le bois d'Orangers & de Citronniers étoit aussi illuminé; mais les feuilles des Arbres empêchoient l'éclat des bougies de s'échaper; ce qui faisoit le plus joli effet du monde. On entra dans la Prairie, qui étoit entourée de lustres suspendus à des bois dorés & ornés de festons, qu'on avoit plantés dans le tems de la Chasse, & du repas.

Tout le chemin étoit bordé des deux côtés d'une pareille illumination. Les
Sa-

Satires de la Cavalcade, tous ceux de la Chasse, & tous les Faunes & les Silvains, qui avoient servi au repas, portoient des torches; ce qui donnoit une lumière aussi éblouissante que celle du jour. Le coup d'œil de cette pompeuse Cavalcade, conduite par une illumination si brillante, faisoit un effet si surprenant, que je le crois au dessus de toute expression; au moins je ne saurois le décrire. Il sembloit que les Chevaux eux-mêmes marquassent par leurs hennissemens la surprise où ils étoient, de voir tant de faste, de pompe & d'éclat.

On arriva au Palais, qui étoit aussi illuminé en dehors & en dedans par tant de lustres, de girandoles, de flambeaux, que je ne sçaurois encore m'empêcher de dire, qu'on eût pris tout cela pour un enchantement, si on n'étoit pas bien persuadé qu'il n'y a jamais eu d'enchantement dans le monde.

Lorsqu'on fut descendu de cheval, la Musique bruyante cessa, & une douce & délicate simphonie recommença à attendrir les cœurs. On traversa plusieurs appartemens aussi ornés par le goût que par la magnificence. Il y avoit partout un

un grand nombre de tables préparées pour le jeu.

On entra enfin dans un vaste sallon , que le Duc avoit fait bâtir exprès , & qui pouvoit contenir quatre mille Personnes. Ce Sallon qui étoit orné en manière de décoration de Théâtre , représentoit le Palais du Soleil. C'étoit des perspectives de colonnades qu'on eût crues de porphyre & de marbre les plus précieux , qui formoient des points de vûe d'une étendue immense.

Le Bal commença. *Apollon* , *Diane* & toutes les Divinités de leur suite formèrent un ballet fort bien imaginé , & tout le monde eut ensuite la liberté de danser. Le Duc & *la Marenigo* disparurent tout-à-coup. Ils entrèrent de là à quelques instants , l'un habillé en *Mars* , & l'autre en *Venus*. Dans un clin d'œil le Sallon , qui , comme j'ai dit , représentoit le Palais du Soleil , se changea à leur arrivée en une place d'Armes , ornée d'Arcs de triomphe , dressés en l'honneur des deux Divinités. On y voyoit des Trophées d'Armes , mêlés des flambeaux de *Venus* , & entrelassés de Lauriers & de Mirthes. Ce changement

se fit fans le moindre dérangement, ni pour ceux qui dansoient, ni pour les Spectateurs. Tout le monde en fut si étonné, qu'on se regardoit de surprise les uns les autres. Des Dames qui représentoient les Graces, & plusieurs Nymphes, & des Cavaliers qui figuroient les Héros les plus galants de l'Antiquité, formoient la suite de *Venus* & de *Mars*. Cette Mascarade étoit superbe, & je scus bon gré au Duc de l'avoir imaginée; car je souffrois de voir un Frère & une Sœur qui se regardoient si tendrement. Mais que *Mars* jettât des regards passionnés sur *Venus*, & que *Venus* lorgnât *Mars* à la dérobée, cela étoit dans l'ordre.

A ce propos, le Comte *Barzellini* de Bologne; qui se trouva à cette Fête, dit quelque chose de plaisant à ce bon homme de *Marenigo*. Au même instant que *Mars* & *Venus* parurent avec leur suite pompeuse, le Comte apperçut *Marenigo* dans le Sallon. Comment, Monsieur, lui dit-il, vous n'êtes point masqué? Non, Monsieur, lui répondit *Marenigo*, avec cet air niais, qui marquoit si bien toute son innocence. C'est grand
dom.

dommage, lui repartit le Comte; car vous auriez figuré *Vulcain*, on ne peut pas mieux. Tous ceux qui entendirent le Comte, éclatèrent de rire; & *Marenigo* rit aussi sans sçavoir pourquoi. Il est à présumer que s'il l'avoit sçu, il n'auroit pas ri de si bon cœur.

Le Duc & la *Marenigo* disparurent une seconde fois: & après quelques momens, on vit arriver douze Pélerins, & douze Pélerines, qui alloient apparemment faire un voyage à Cythère. La Place d'Armes, & tous les Arcs de Triomphe se changèrent au même instant en des chemins, les uns rians & fleuris, les autres noirs & escarpés, qui aboutissoient tous à l'Île de Cithère, où l'on voyoit le fameux Temple de *Venus* & de *Cupidon*.

Le Duc & la *Marenigo* voulurent goûter du vrai plaisir de la Mascarade, qui est celui de n'être point connu. Tous les Pélerins & les Pélerines avoient le masque sur le visage, & il ne paroïssoit aucune distinction sur leurs habits.

Fin de la Première Partie.

HIS.



HISTOIRE

DES AMOURS

DE VALERIE,

Et du Noble Venitien

BARBARIGO.

DEUXIEME • PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

*L*ORSQUE cette mascarade parut, j'étois assis dans un coin du Sallon. J'avois la tristesse peinte sur le visage. Je venois d'examiner tous les Masques qui étoient

étoient dans le Sallon du Bal , & tous ceux que j'avois vus dans les Appartemens. Je n'en avois pas rencontré un seul qui eût le moindre air de mon inconnue. Je commençai alors à douter , que ce que la Dame m'avoit dit n'avoit été qu'une défaite gracieuse , ou plutôt maligne. On ne m'avoit flaté de quelque espérance , que pour me rendre mon chagrin plus sensible , lors que je la verrois évanouie. Tantôt je me voulois du mal de ma timidité. Car enfin , me disois-je , la vraie politesse est de n'en point avoir en pareille occasion ; & quand je me ferois obstiné à ne les point quitter , qu'elles ne m'eussent appris leurs noms , je n'aurois fait que le devoir d'un homme galant. Tantôt j'étois convaincu que je n'avois pu mieux faire ; & que de résister un seul moment à un ordre si précis , ç'auroit été pousser la hardiesse trop loin. Dans le tems que j'étois occupé à me condamner ou à m'approuver moi-même , une Pélerine vint m'inviter à danser.

Je fus d'abord déconcerté de voir qu'on vint me chercher jusques à un coin du Sallon , moi qui ne m'y étois

Suppl. Tom. I. E retiré,

retiré, que pour rêver tranquillement. Mais en regardant la personne qui m'invitoit à la danse, quelle surprise ! quelle révolution dans mon cœur, lorsque je vis une taille fine, haute, déliée, & au travers du masque de beaux yeux noirs, moins retenus, à la vérité, que ceux que j'avois vûs le matin, mais enfin noirs ! Le mouvement de la danse donne souvent de la hardiesse aux yeux les plus réservés.

Je donnai la main en tremblant à cette aimable Pélerine. Jamais menuet n'a été dansé plus irrégulièrement. Plus je fixois mes yeux sur elle, plus j'étois convaincu que c'étoit mon inconnue, & plus j'étois ému, troublé, ravi, enchanté. C'est elle, me disois - je ; voilà sa taille, ses yeux, ses graces ; & voilà mon cœur qui me le dit encore mieux.

Lorsque nous eumes achevé notre menuet, je l'invitai à vouloir être d'une contre-danse qu'on alloit commencer. Je suis fatiguée, me dit - elle d'une voix déguisée ; cherchons quelque endroit écarté pour nous reposer. Elle s'appuya sur mon bras d'un air si familier, il y avoit une expression si vive dans ses regards, que

que j'en fus étourdi. Cet air de Coquetterie ne s'accordoit guère à ce que j'avois vû & entendu le matin. Mon embarras parut sans doute sur mon visage. Qu'avez-vous ? me dit-elle en retirant la main. Je baissai les yeux, & je ne fus que répondre. Je ne veux point, reprit-elle, vous déranger dans vos plaisirs ; dansez, Monsieur, il n'est pas nécessaire que vous me suiviez. Ah ! beau Masque, lui dis-je, en lui reprenant la main, pourriez-vous attribuer à un sujet si frivole le saisissement où vous me voyez ? & la joie que j'ai de vous retrouver ici, ne me sera-t-elle comptée pour rien ? Quoi, me dit cette aimable Pélerine, vous me reconnoissez ? Le Masque, lui répondis-je, peut bien cacher vos traits, mais il ne sçauroit déguiser vos graces. Je n'aurai toujours, ajoutai-je en soupirant, qu'à consulter mon cœur ; il n'y a point de foule où il ne vous démêlat, point de déguisement qui pût vous cacher à lui ; vous ne lui échapperez jamais. Elle me jeta le regard le plus tendre pour réponse, & me serra la main à plusieurs reprises.

Cette action qui d'un Sexe à l'autre

entraîne avec elle bien des conséquences, fit une double impression sur moi. Je ne pus empêcher qu'il ne se glissât dans mes sens une certaine émotion, qui s'en empare naturellement, lorsqu'on se sent ferrer la main par une personne qu'on aime. Mais mon esprit travailla au même instant. Je ne comprenois point qu'on pût en si peu d'heures acquérir tant de lumières, & passer d'une innocence si ingénue à une coquetterie si marquée. Les preuves que j'en avois, me paroissoient les moins équivoques. Malgré ces réflexions, je ne connus que trop que ma passion, quoiqu'encore naissante, vaincroit mes scrupules; que le caprice décide de tout en amour; que peut-être ce n'avoit pas été toujours la sévérité de mes sentimens qui m'avoit fait mépriser les agaceries de plusieurs personnes qui avoient témoigné du goût pour moi; & que peut-être aussi, pour contenter la bizarrerie de mon cœur, il m'avoit falu une situation aussi singulière que celle où je m'étois trouvé le matin. Ce n'est point que je me sentisse disposé à pardonner à mon inconnue une coquetterie imprudente, cela répugnoit trop à
mon

mon caractère, au moins dans cet instant ; mais je me sentoiss tout prêt à ne point cesser de l'aimer, quoique je lui eusse trouvé **moins d'innocence, que je lui en avois crû d'abord.**

Nous traversâmes plusieurs chambres, où il y avoit une foule de monde, qui occupoit les sièges, & nous trouvâmes enfin le coin d'un Cabinet, qui nous offrit un Sopha, où nous nous plaçâmes. Les réflexions que je venois de faire m'avoient jetté dans une confusion de pensées, qui me rendoient rêveur. J'aurois sans doute gardé le silence longtems, si l'aimable Pélerine ne se fût chargée du soin de le rompre, & toujours d'une voix déguisée. Ah ! *Barbarigo*, me dit-elle, vous avez traité de frivole le plaisir de la Danse ; mais je ne m'aperçois que trop, que vous ne la quittez qu'avec peine. Votre contenance marque assez le regret que vous avez de m'avoir fait ce sacrifice.

Il n'y avoit rien de si naturel, que de penser qu'elle avoit pû apprendre mon nom dans la Salle du Bal. Je fus cependant, je ne sai pourquoi, tout étonné de le lui entendre prononcer ; cela aug-

menta mon embarras. Vous ne répondez point, reprit-elle. Et vous, beau Masque, lui répondis-je, ne cesserez-vous pas d'être injuste ? Ne m'accablez point de reproches, & cherchez plutôt dans mes yeux la source du trouble où je suis; vous l'y trouverez aisément, pour peu que votre cœur soit de concert avec le mien. A ces mots les beaux yeux de cette personne se baissèrent; & je reconnus dans ce mouvement un trait de cette modestie, que j'avois admirée dans mon inconnue.

Où est donc votre Maman ? lui dis-je. Je ne vous aurois jamais cru occupé de ce soin, me répondit-elle. Ah ! si je le suis, lui repartis-je, ce n'est que de crainte qu'elle vienne nous troubler. Que deviendrois-je, si je vous voyois aussi-tôt éclipée dans le bois ? Serois-je assez malheureux pour ignorer toujours... Non, *Barbarigo*, m'interrompit-elle, vous n'ignorerez plus rien, & je veux que vous pénétriez dans mon cœur mieux que moi-même. Le déguisement où vous me voyez n'en est point un pour ce cœur. Il a réellement besoin de consulter les Divinités qu'on adore à Cithère :
 J'aime

J'aime enfin , mais je crains d'aimer un ingrat ou un infidèle. On doit aisément , continua-t-elle , en tirant de sa poche une boîte d'or , avec un esprit comme le votre , découvrir le caractère des gens par leur physionomie. Vous verrez dans cette boîte le portrait de celui que j'aime. Examinez-le avec attention. Vous me direz avec franchise , si avec des traits encore plus nobles que réguliers , avec des yeux où l'esprit éclate , où la candeur est si bien peinte , on peut être un perfide ou un imposteur. Il faut , poursuivit-elle , que vous soyez seul pour examiner ce Portrait. Je ferai un tour dans les Appartemens , & je viendrai ensuite savoir votre avis. Qu'il soit sincère ; le bonheur de ma vie en dépend. Quand vous me diriez que je n'ai point de retour à espérer , que je n'aime qu'un ingrat , le masque empêchera que vous ne vous aperceviez de ma confusion. Que rien donc ne vous embarrasse , ajouta-t-elle en se levant , & voyant en effet l'excès de mon étonnement.

Ah ! Masque , lui dis-je d'une voix presque étouffée , vous faites trop d'honneur à ma pénétration ; elle est plus bor-

née que vous ne sauriez vous l'imaginer. Non, Monsieur, me répondit-elle, vos excuses sont inutiles. Je me fie entièrement à vos lumières. Soyez une fois complaisant avec le Sexe. Elle me glissa la boîte dans une poche, me quitta au même instant ; & moi, frappé d'un coup si imprévu, je demeurai comme anéanti.

Voilà donc, me dis-je, pénétré de rage, cette Beauté innocente, qui ne sauroit souffrir les regards des hommes. Quelle affreuse hypocrisie ! Peut-elle ignorer que je n'aye entendu ce qu'elle a dit à sa Mère ? car je ne saurois plus douter, que la Dame, qui étoit avec elle, ne le soit. Et après une telle assurance, comment peut-elle me choisir pour le confident de sa passion, moi qu'elle n'a vû qu'un instant, moi qui dans ce malheureux moment ne lui ai que trop appris, par mes yeux & mon embarras, que j'avois été frappé de ses charmes ; moi qui viens encore de lui en donner des marques trop sensibles, pour qu'elles puissent échapper à la finesse de son esprit ? Veut-elle se donner le plaisir de me tourmenter ? Mais croit-elle, que sa feinte
&

& ses fourberies découvertes , je n'étoufferais pas aussi-tôt l'amour que j'avois si facilement pris ? Et puisqu'elle me connoit , je ne sais comment , d'une humeur austère , me croit-elle si peu de sentimens pour ne m'attacher qu'à la seule beauté ? Non , elle ne jouira point du plaisir barbare qu'elle s'étoit proposé ; & si je me souviens encore d'elle , ce ne fera que pour la détester. Qui croiroit , hélas ! qu'on pût se donner par art ce maintien si modeste , que je lui ai vû ce matin , ces graces si naïves , ces yeux si réservés , cette pudeur si naturelle ? L'innocence elle-même auroit-elle un air plus ingénu ?

Mais voyons , continuai - je en frémissant , voyons l'heureux Rival qui fait toute son inquiétude. Que dis - je Rival ? Voyons l'infortuné qui a eu le malheur de charmer ce cœur corrompû. Je me sens une envie extrême , ajoutai-je en tirant brusquement la boëte de ma poche , de briser le Portrait. Non , non , repris-je aussi-tôt , elle me croiroit jaloux ; & ce n'est que du mépris & de l'indifférence que je veux lui marquer. Hélas ! qu'est-ce donc que l'agitation où

je suis? Le mépris & l'indifférence sont-ils si furieux?

• J'ouvris enfin cette boîte; & comme ce ne fut qu'en tremblant, il fallut que je n'y prisse plus d'une fois. Mais que devins-je, lorsque je m'aperçus que ce n'étoit qu'une boîte à miroir, & que je n'y voyois conséquemment que mon image? Mon étonnement redoubloit à mesure que je fixois mes yeux sur ces deux petites glaces; & je n'aurois jamais cru, qu'il pût m'arriver une occasion dans ma vie, où je regarderois ma figure avec tant de complaisance & de plaisir.

J'étois enchanté du tour ingénieux dont mon inconnue s'étoit servi, pour me témoigner ce que son cœur sentoit pour moi. Je ne pouvois assez admirer ce trait d'esprit, quoiqu'il fût bien aisé de voir qu'il s'accordoit fort peu avec toute l'innocence qu'elle avoit fait paroître le matin. Mais ingénieux moi-même à m'éblouir de faux raisonnemens, j'en trouvois qui me sembloient sans réplique, & qui ajustoient le mieux du monde un manège si bien concerté avec l'innocence & la pudeur.

Car

Car enfin, me disois-je, après d'autres raisons de la même force, il ne faut à l'amour qu'un seul moment, pour instruire la personne la plus neuve, lorsqu'il trouve surtout un fonds d'esprit naturel. Que mon inconnue m'ait cherché elle-même, que ses yeux m'aient d'abord parlé d'amour, qu'elle ait brûlé d'impatience de m'en éclaircir plus ouvertement, & de savoir l'état de mon cœur; ce desir pressé fait voir une jeune personne, qui encore toute ingénue dans ses manières, ignore l'art de mener l'amour. Qu'elle se soit servie d'une façon si jolie pour me découvrir son inclination, cela marque qu'on peut avoir un cœur innocent & naïf avec un esprit fin & délicat. Ne suis-je pas, continuai-je, le plus heureux des hommes? Esprit, beauté, jeunesse, simplicité, candeur, tout ce que je désirois trouver, tout est réuni dans mon inconnue. Quel plaisir de se voir aussi tendrement aimé qu'on aime! C'est un bonheur qu'on ne sauroit trouver que dans un cœur aussi neuf, aussi ingénu, que celui de cette Beauté innocente.

J'étois plongé dans ces pensées agréables,

bles , lorsque je m'aperçus que la personne qui me les inspiroit , étoit revenue dans le Cabinet , & qu'elle s'approchoit du Sopha. Elle s'affit sans oser lever les yeux sur moi & sans rien dire. Le trouble où j'étois , me faisoit garder le silence. Mais un soupir à demi étouffé , qui échapa à l'aimable Pélerine , m'avertit qu'il falloit enfin parler.

Beau Masque , lui dis-je d'une voix tremblante , j'ai examiné le portrait. L'adresse du Peintre , continuai-je , en lui présentant un côté de la boîte & tenant la vue fixée sur l'autre , est merveilleuse. Vous l'avouerez vous-même ; car si vous voyez d'un côté le portrait de celui qui a eu le bonheur de vous plaire , vous verrez aisément de l'autre les beaux yeux de l'aimable personne qui ont su le charmer. Jugez , continuai-je d'une voix plus assurée , si des yeux où le sentiment & l'esprit brillent avec tant de grace & de vivacité , peuvent conquérir à demi. Ils triompheroient de l'ame la plus farouche. Que ne feront-ils point sur un cœur , qui dès le premier moment de leur rencontre a été frappé de leur éclat , qui ne respire que pour eux ,
qui

qui toujours soumis , toujours empressé , ne cherchera jamais qu'à leur plaire ? Ah ! trop aimable Pélerine , poursuivis-je vivement , ne consultez que de si beaux yeux. Ce seront des oracles bien plus sûrs que ceux que vous pourriez trouver à Cithère. Reprenez cette boîte , ajoutai-je en la lui remettant ; & si quelque doute vous troubloit jamais , ouvrez-la ; & tout soupçon s'évanouira au premier coup d'œil que vous jetterez sur tant de charmes. Non , me dit-elle en me tendant la main , que je pris avec transport , je ne m'arrêterai jamais à de si foibles assurances. Il n'y aura , continua-t-elle en fixant tendrement mes yeux , que les interprètes du cœur qui fait toute mon inquiétude , qui pourront me calmer. En achevant ces mots elle soupira , détourna ses regards , me ferra la main , ce que je lui rendis aussitôt ; redoubla d'une façon plus expressive , ce que je continuai sur le même ton : & nos yeux dans ce joli manège sembloient se fuir en se recherchant.

Dans ce moment deux Masques plaisamment mis , dont on ne pouvoit distinguer ni air , ni port , ni taille , vinrent

rent me fraper sur l'épaule, & me don-
nèrent la main. Occupé de bien d'autres
soins, je leur marquai par ma froideur,
qu'ils m'importunoient; & après un court
badinage, ils eurent la complaisance de
me laisser.

Ce contre-tems nous avoit dérangés,
mais nous reprîmes bientôt le langage
de nos yeux, & nous y ajoutâmes mê-
me plus d'expression. J'allois rompre le
silence, pour prier l'aimable Pélerine de
me dire son nom, lorsqu'un nouveau
Masque qu'on connoissoit aisément pour
un homme, vint lui parler à l'oreille d'un
familier. Il se leva dans mon cœur
je ne sçai quel mouvement, qui me fit
rougir, & j'aurois voulu pour toute
chose au monde savoir à l'instant qui
étoit ce Masque. Il ne lui parla qu'un
moment, & se retira d'abord.

Elle s'aperçut sans doute de mon
trouble, & me regardant avec des yeux
qui faisoient comprendre que mon inquié-
tude la charmoit, mais qu'elle ne pou-
voit me la laisser long-tems: On vient
de m'avertir, me dit-elle, que le Duc
& la *Marenigo* se sont démasqués, &
que je puis ôter mon masque, s'il m'in-
commode.

commode. Mais l'oserois-je ? ajouta-t-elle en soupirant ; & après vous avoir marqué ma foiblesse , dois-je encore consentir , que la rougeur qui paroît sur mon visage , vous en donne de nouvelles preuves ? Suis-je bien sûre que vous méritiez tant de bontés de ma part ? Si tout le mérite en amour , lui répondis-je , ne dépend que de l'Amour même , que ne puis-je espérer ? Souffrez , continuai-je en lui baissant la main , que j'ôte ce masque importun , qui en me dérobant vos charmes , m'enlève le vrai plaisir de ma vie , le seul qui fera désormais mes soins. Et comme elle ne répondoit point , Le voulez-vous ? ajoutai-je en jeune homme sans expérience. Le silence , me dit-elle d'une voix douce , n'a jamais été un refus.

Rassuré par cette réponse , je me mis en devoir de défaire les rubans qui seroient le masque. Cependant , accablé de joie d'être parvenu à l'heureux moment où j'allois voir ces traits nobles & réguliers , cette fraîcheur & cet éclat de jeunesse , cette physionomie douce & modeste , qui m'avoient si vivement frappé ; trop empressé d'ailleurs & peu con-

noisseur

noisseur des ajustemens des femmes , je trouvai avec peine le nœud , & je le défis en tremblant. Mais quelle cruelle surprise , lorsqu'en croyant voir mon inconnue , j'aperçus la *Vizani* , qui ne manqua point de rougir , suivant qu'elle me l'avoit annoncé fort modestement ! Je restai immobile le masque à la main.

Cependant, malgré mon étourdissement & mon embarras, il me vint dans l'esprit ce qui avoit causé notre erreur, & ce qui l'avoit entretenue si malheureusement pour moi. Je me souvins, qu'avant mon départ pour le Fort de Cliffa ; j'avois été à la Chasse aux environs de Padoué dans un bois près du Château du vieux *Vizani* , qui pour lors trop jaloux de sa Femme, comme il devint ensuite trop complaisant, la tenoit à la Campagne. Je me rapellai que j'avois rencontré dans ce même bois cette Dame avec sa Mère, à qui seule le vieux jaloux la confioit ; que j'avois eu tout lieu de remarquer dans cette rencontre, par des regards fort expressifs, que ma figure n'avoit point déplu à la *Vizani* ; & que la Mère, qui le remarquoit sans doute encore plus que moi, l'avoit obligée de
se

se retirer plus tôt qu'elle n'auroit voulu. Je n'avois pas revu la *Vizani* depuis lors , & je me ferois sûrement bien passé de la voir jamais , surtout dans cette rencontre.

Suivant ce qu'on a pu remarquer , cette Dame n'étoit point une conquête désagréable pour tout homme , qui simplement attaché aux agrémens extérieurs , ne compte pour rien dans une Femme tous les travers de l'esprit. Il est sûr qu'elle ressembloit parfaitement à mon inconnue par la taille , les graces , les yeux , & le port. Mais elle avoit des traits fort irréguliers , un teint peu uni ; & ce qui pour des gens à sentimens déparoit surtout sa Beauté , c'étoit un petit nez un peu trop mutin , ou pour mieux dire un peu trop renversé , qui , à ce que les phisionomistes prétendent , n'a jamais été un grand préjugé de vertu. Mais enfin quelle Beauté que ce pût être , ce n'étoit pas mon inconnue. Et je parus confus , interdit , & hors de moi-même , en voyant la *Vizani* , qui surprise de mon étonnement , cessa de rougir de honte , & prit une vraie rougeur de confusion.

Elle

114 AMOURS DE VALERIE

Elle s'attendoit à des transports , & elle ne voyoit qu'un homme , qui les yeux baissés , sans parole , sans mouvement , se tenoit debout comme une statue , ce fatal masque à la main ; car je m'étois levé pour le lui ôter. Mais aussi vaine qu'étourdie , elle rangea enfin ses idées suivant son goût , & donna tout au pouvoir de ses charmes.

Asséyez vous , me dit-elle d'un ton de bonté & de compassion , tel qu'une Femme d'expérience le peut prendre avec un jeune homme timide & embarrassé. Rendez - moi ce masque , reprit-elle , lors que je fus assis. Il ne vous a pas si fort incommodé , continua-t-elle d'un air malin qui sembloit persuadé du contraire , pour que vous deviez le garder ; je m'aprétois presque à le lui rendre , ce qui commençoit à l'étonner sérieusement. Mais ce même homme masqué , qui m'avoit si fort inquiété , & que je reconnus pour *Vizani* , lors que je ne m'y intéressois plus , vint lui parler , & m'ôta d'un cruel embarras. J'entendis qu'il lui dit que le Duc & la *Marquise* alloient changer d'habillement , & qu'ils la prioient d'être encore de cette dernière mascarade. Elle

Elle s'en alla , après avoir repris son masque, & m'avoir jetté plusieurs regards, qui cherchoient à démêler ce qui se passoit réellement dans mon esprit. Je crus que son Mari la suiroyt. Mais comme il souhaitoit depuis longtems , à ce qu'il me dit , de lier une étroite connoissance avec moi , il m'accabla d'abord de complimens , ensuite de longs & impitoyables discours sur l'Etat & sur la Politique. Et moi, pour me défaire plus tôt de lui , je laissai parler tout seul ce vieux babillard ; jusques à ce que , manquant de voix & de paroles , il s'endormit de lassitude. A peine ferma-t-il les yeux , que je me dérobai du malheureux Sopha. Désespéré de la méprise que je venois de faire , rempli du souvenir de mon inconnue , & pénétré de douleur en songeant que je ne la verrois peut-être jamais , j'allai me jeter sur un siége dans une autre chambre.

Je n'y demurai guères sans qu'on vint m'interrompre. Je dis m'interrompre , car me distraire de ma douleur c'étoit m'importuner ; & ce qui me chagrina le plus , c'est que celui qui m'interrompit fut *Velutelli* , qui étoit pour
lors

lors le plus étourdi petit maître , le fat le plus dangereux , l'esprit le plus bizarre , qu'il y eût parmi les jeunes Nobles. Oh ! *Barbarigo* , s'écria-t-il , d'un bout de la chambre , vous qui êtes un joueur fin & curieux , [ce qu'il prenoit de sa fantaisie , car je n'aimois point du tout à jouer] , venez voir un caprice de la fortune le plus étourdissant qui ait jamais paru. Une Femme masquée , continua-t-il en m'approchant , a joué à *Primiera* pendant longtems avec une opiniâtreté de fortune la plus marquée. Elle vient de regagner dans une demi-heure tout ce qu'elle avoit perdu , & au-delà , un monceau d'or de deux mille Sequins au moins. Je lui dis qu'il m'obligerait fort de me laisser , & qu'à ce jeu un pareil coup n'étoit point surprenant. Oh ! parbleu , me répondit-il , en me prenant par la main , venez le voir ; je veux que vous en frémissiez de surprise.

Je vis bien qu'il falloit contenter cette espèce incommode , pour m'en délivrer , & je me laissai entraîner dans la Chambre , où je devois voir ce grand sujet d'étonnement. Si je ne fus point surpris
d'une

d'une femme qui jouoit avec bonheur, je le fus beaucoup lors qu'en la considérant de près, je lui vis un bouquet pareil à celui que j'avois trouvé sur ma table d'Etude, avec cette longue lettre, qui m'avoit donné tant de curiosité de savoir qui l'avoit écrite.

Cette personne étoit masquée d'un grand air. Quoique l'habillement qu'elle avoit la pût déguiser à quiconque l'auroit connue particulièrement, & que ce ne fût par conséquent qu'un habillement négligé, il étoit de goût & fort riche. Elle n'avoit pas manqué de placer le bouquet à l'endroit annoncé par la lettre. Il y étoit même arrangé finement. L'habit de masque qui enveloppoit cette personne étoit noué au dessus de la gorge par une agraffe de pierreries. Le bouquet paroissoit, pour ainsi dire, éclorre par une petite ouverture, qui se trouvoit heureusement sur cette même gorge, qu'on ne pouvoit entrevoir qu'à certains mouvemens que le masque se donnoit; & potelée, comme elle étoit, il sembloit naturel qu'on lui eût laissé exprès ce petit jour, pour qu'elle respirât l'air de tems en tems.

On

On se persuadera aisément que j'eus d'abord une curiosité extrême de connoître ce Masque. Je m'en informai, mais personne ne s'en fut m'en rien dire.

J'étois impatient de voir comment une Femme, qui avoit eu l'impudence de me déclarer sa passion par une lettre où la pudeur étoit si peu ménagée, soutiendrait ma présence. Je me proposois de la mener au point de se démasquer ; & lors que je la connoitrois, de lui marquer par un air froid & dédaigneux tout le mépris que j'avois pour elle. Mais j'étois embarrassé de *Velutelli*, qui m'obsédoit toujours. Je le connoissois pour un esprit mal tourné, pour un railleur mordant, spirituel quelquefois, sot le plus souvent, & toujours insupportable. Je craignois de m'exposer à ses plaisanteries, s'il venoit à s'apercevoir que ce masque me regardât avec attention. J'étois irrésolu sur ce que je ferois ; la curiosité enfin l'emporta.

Je m'avançai près du siège où le Masque étoit assis, & je me mis à regarder son jeu. Le mouvement que je fis en m'approchant, lui fit tourner la tête. Des yeux d'un bleu doux & attendrissant,

fant , de ce bleu qu'on attribué au Ciel , lors qu'on veut le peindre dans toute sa gloire , se saisirent de ma personne , & s'y promenèrent languissamment. Il me sembla que ces yeux ne m'étoient point inconnus ; mais je ne pus me rappeler à qui je les avois vus ; ce qui redoubla ma curiosité. Ils s'exprimoient avec une facilité , & une finesse incroyables. Je compris tout ce qu'ils me dirent. On étoit charmé de me voir , & on quitteroit bien-tôt le jeu pour me parler. Lors que je m'y attendois le moins , je fus délivré de *Vélutelli* par la *Nérini* , Demoiselle d'une coquetterie singulière , & dont j'aurai lieu de parler dans ce Manuscrit. Elle l'amena pour voir la nouvelle mascarade qui avoit paru dans le Sallon.

Je ne voyois guères que cette personne masquée pût quitter le jeu si tôt. La bienfiance au moins ne le lui permettoit pas ; car elle jouoit toujours d'un grand bonheur. Mais je fus bien étonné , lors qu'attentif comme je l'étois à son jeu , je m'apperçus qu'elle commença à se laisser gagner exprès ; & un regard qu'elle me jetta au même instant , m'annonça ,

m'annonça, que l'empressement qu'elle avoit de me parler, lui faisoit prendre ce parti.

Il me sembla que ce désintéressement & cette délicatesse à ne point bleffer les bienfiances, ne pouvoient partir que d'une Femme de qualité. Je fus charmé de cette découverte. J'étois d'un tel rang, que quelque personne que ce fût, ne devoit point rougir de l'amour que je lui aurois inspiré: mais il étoit trop flatteur pour moi d'avoir forcé, & cela sans le vouloir, une Femme telle que je me la figurois, à faire les avances & avec si peu de ménagement. Je n'ignorois point que la corruption ne fût générale à Venise; je l'ai fait assez remarquer. Cependant les personnes d'une condition élevée, quoiqu'elles n'épargnassent point les agaceries des yeux, attendoient au moins qu'on se fût déclaré pour s'expliquer si clairement. Il y en avoit même, qui, déclaration faite, portoient la sévérité jusques au point de faire une belle résistance pendant un mois entier. C'étoit ce qui se pratiquoit alors. Retiré comme je le suis du monde, j'ignore ce qui est à présent à la mode.

Mais

Mais autant que je puis en avoir appris par ce qu'on m'a rapporté, les Femmes du haut rang sont devenues entièrement Philosophes. Elles regardent comme un préjugé ridicule cette noble fierté, que la naissance inspiroit autrefois. Elles préviennent les desirs; & l'on doit sans doute leur en tenir compte.

Trop flatté de ma conquête, je commençai à mitiger dans mon esprit la résolution que j'avois prise. Je me déterminai, lors que je reconnoitrois cette personne masquée, à ne lui point marquer un mépris, qui l'auroit trop insultée; mais à la faire revenir de son égarement, par des soins obligeants & des avis donnés avec respect. Je lui trouvois cependant les yeux animés d'une passion si vive, qu'elle me gênoit. Je me sentis inquiété d'un certain mouvement, qui approchoit beaucoup du trouble dont j'avois été saisi sur la fin du repas dans l'allée des grottes.

Cette Femme masquée perdit enfin, par le soin qu'elle prit de déguiser son jeu, [car le bonheur ne cessoit point de lui en vouloir,] tout ce qu'elle avoit gagné. Elle se leva, me donna la

main ; & s'appuyant nonchalamment sur mon bras, Dérobons-nous, me dit-elle sans déguiser sa voix, de cette foule importune. Je fus frappé d'un nouveau coup de surprise. Il me sembla que le son de cette voix ne m'étoit point inconnu ; & piqué contre moi-même de ne pouvoir deviner le reste, je demeurai comme interdit. Que signifie ce visage étonné ? me dit-elle. Je n'osai rien dire, & lui marquai seulement par ma contenance, que j'étois disposé à la suivre où elle souhaiteroit.

Elle marcha donc la première ; elle me mena dans une chambre la plus reculée des Appartemens, & où il n'y avoit que peu de monde. Nous allâmes nous asseoir sur un Canapé. Nous aurions pu y demeurer fort commodément sans nous y presser ; & soit par respect, soit que je m'apperçusse, au trouble qui m'agitoit, que je serois plus à mon aise éloigné de cette personne, je me mis à un bout du canapé. Mais j'aurois mieux fait de me placer au milieu ; au moins aurois-je pu me reculer de tems en tems. Elle se rangea, & cela sans affectation, si près de moi, que je sentois tous les mouvemens

mouvemens de sa respiration , qui tantôt précipitée , tantôt languissante , communiquoit à mon ame une agitation aussi irrégulière. www.libtool.com.cn

Un doux frémissement s'empara de mes sens. Je commençai dans cet instant à éprouver les vrais symptômes de certains désirs, qui ne m'avoient jusqu'alors inquiété que fort légèrement, & que je n'avois condamnés si sévèrement dans les autres, que parce que j'ignorois encore toute l'étendue de leur pouvoir. Malgré mon égarement, quelques reproches de vertu se faisoient encore sentir au fond de mon cœur. Mais ce n'étoit plus qu'un foible murmure, qui fut bientôt dissipé. En voulant éviter les regards passionnés de cette dangereuse personne, je laissai tomber mes yeux sur le malheureux bouquet. Au même instant, on s'appuya négligemment sur moi. Ce petit jour mystérieux qu'on avoit laissé à l'habillement, s'ouvrit plus que jamais, & me découvrit encore mieux des beautés séduisantes, qui auroient étouffé non-seulement une vertu qui se mourroit, mais une vertu encore dans toute sa vigueur.

Livré pour lors entièrement à mon yvresse, j'enviai le fort du bouquet ; & si je ne l'arrachai point de l'endroit où il étoit , ce fut plutôt par une timidité de jeune homme , que par un sentiment de pudeur. Que vous a fait ce bouquet ? me dit-elle ; vous le regardez d'un œil de courroux Dites plutôt d'envie , interrompis-je. Qu'il est heureux ! m'écriai-je. Ah ! *Barbarigo* , reprit-elle en me pressant avec plus de passion , cette tendre exclamation part-elle de votre cœur ? Et comment peut-elle vous être échappée pour une personne que vous ne connoissez point ? Il ne me paroît pas que vous m'en ayez donné aucune marque. Je reconnois , lui répondis-je , vos yeux & votre voix ; & je vous avoue à ma confusion , que je ne scaurois vous rappeler entièrement à mon esprit. Mais , beau Masque , continuai-je emporté pour le moment , ce que vous m'offrez de charmes , me saisit & m'enchanté. Que deviendrai-je , si je suis assez heureux , pour que vous vous montriez enfin à un homme qui vous adore ?

Ah ! ingrat , me dit-elle d'un ton attendri ,

attendri, me suis-je cachée depuis deux ans que je vous aime ? & ces yeux, que vous reconnoissez, ne vous ont-ils pas toujours parlé aussi tendrement ? Non, lui répondis-je, ils ne m'ont jamais tenu un langage si doux. J'en aurois été aussi vivement ému que je le suis. Que si véritablement, continuai-je toujours rempli d'une émotion qui m'empêchoit de réfléchir, j'ai été aveuglé jusques au point, de ne m'être point aperçû du trouble que j'avois eu le bonheur de vous inspirer ; si j'ai été assez malheureux pour n'avoir point compris ce que vos yeux vouloient me dire, ne vous en prenez, beau Masque, qu'à cette humeur farouche, que vous avez si bien peinte dans votre lettre, & que je déteste à présent. Que ne ferai-je point désormais pour me rendre digne de vos bontés ? il n'y a point d'épreuves auxquelles je ne me soumette ; tout est possible à mon amour.

Je crus de la meilleure foi du monde que j'adorois cette femme ; & ce qu'il y a de plus singulier, sans sçavoir si elle étoit belle ou laide. Il est vrai que je voyois bien des appas, & de ceux qui

font beaucoup de ravage : mais enfin j'ignorois comment étoit fait le visage de cette personne, & par conséquent quelle étoit sa phisionomie ; c'est cependant de là que dépendent d'ordinaire les premières impressions d'une passion véritable ; & c'est ce qui prouve que la confusion n'étoit que dans mes sens, que l'esprit & le cœur n'étoient qu'égarés, mais qu'ils n'étoient point véritablement touchés. Si nous ajoutons à tout cela les impressions que cette Fête pompeuse & trop galante avoient dû faire sur moi, quand même j'aurois été un Anachorète, & tout le tracas que la *Vizani* m'avoit causé, on se confirmera encore dans la même opinion ; & on avouera que cette femme masquée avoit rencontré un tems favorable à ses desirs.

Vous convenez donc, Monsieur, me dit-elle, que j'ai pénétré juste dans votre cœur ; Et très-juste, m'écriai-je. Avouez aussi, reprit-elle, que vous n'aurez jamais pû soutenir le triste personnage que vous vous êtes proposé de jouer dans le monde, sans le secours d'un délaînement secret. Hélas ! j'avouerai toujours tout ce qu'il vous plaira,

lui

lui repartis - je. Et que dites-vous, répliqua - t - elle en baissant la voix , de cette philosophie douce & commode , dont je vous ai parlé dans ma lettre ? Que je ferois trop heureux, lui répondis - je avec transport , que vous voulussiez m'en donner des leçons. Sans doute que vous n'êtes point pressé d'en prendre , me repartit - elle. Ah ! que dites - vous ? lui répondis - je vivement ; je brûle d'impatience d'en recevoir ; que ne puis - je endormir tous ceux qui nous environnent , & couvrir cette chambre de ténèbres ! Voilà un Ecolier , dit - elle en souriant , qui est bien empressé d'apprendre. Mais cruel , ajouta - t - elle en me serrant la main de toutes ses forces , apprenez par l'inquiétude que vous cause une passion qui n'est encore que naissante , ce que j'ai éprouvé moi , dans l'ennuyeux cours de deux années. Ah ! quel martyr , m'écriai - je , n'avez - vous point souffert ? Mais que ma tendresse & mes soins vont bien réparer le mal que je vous ai fait !

Moins tendre & moins sincère , répliqua - t - elle , je me plairois à présent à vous tourmenter ; & si j'en puis croire vos transports , que je ferois bien ven-

gée ! Ah ! Masque , lui dis - je , voilà une pensée qui me fait frémir. Non , cher *Barbarigo* , me dit - elle tendrement ; vous avez un empire trop absolu sur mon cœur ; & si j'aspire à une vengeance , ce n'est qu'à celle de l'Amour. Que si vous croyez que la chose le mérite , quittez le Bal , & allez vous renfermer dans votre Cabinet d'Etude. Il est juste que dans ce même Cabinet , où vous aviez appris une Philosophie sauvage & impraticable , qui vous rendoit si farouche , vous preniez des préceptes d'une Philosophie douce & naturelle , qui vous rendra plus humain. Comme j'ai eu le moyen d'y faire trouver un bouquet & ma lettre , j'aurai encore celui de m'y trouver moi-même.

Qu'entens - je , beau Masque ? lui dis - je , (hors de moi-même par l'étonnement où j'étois , que cette personne eût déjà si bien arrangé nos petites affaires ; & accablé de joye de me voir si près d'un rendez-vous ;) Vous pourrez vous trouver Mais & les Domestiques . . . Ne craignez rien , interrompit-elle ; l'intérêt que j'ai à cacher l'étude que nous allons commencer , est plus fort

fort que celui que vous pourriez avoir. Lors que vous serez au logis, ordonnez seulement à vos Domestiques de se retirer dans leurs chambres. Renfermez-vous bien dans votre Cabinet; & cela n'empêchera point que dans deux heures je n'y entre, sans vous donner le soin d'ouvrir la porte. Quoi! m'écriai-je, pour le coup tout étourdi de surprise; vous avez donc une clef. . . . Ne vous inquiétez pas, interrompit-elle; l'Amour fait bien d'autres miracles. Je suis d'ailleurs si bien informée de ce qui vous regarde, que je n'ignore pas même le meuble que vous avez dans votre Cabinet. Une Bergère surtout de velours bleu, semée de fleurs d'argent, & garnie de plusieurs coussins, ne fera pas pour nous un meuble incommode. C'est là que je veux être vengée des maux que votre humeur distraite & nonchalante m'a fait souffrir. Je pars, continua-t-elle en se levant. Au même instant un petit pied bien tourné, autant que je pus en juger, se glissa sur un des miens, & le pressa à plusieurs reprises aussi vigoureusement qu'il lui fut possible. Quoique j'ignorasse ce que cela

signifioit, je ne m'en sentis pas moins faisi d'une douce fureur, que je n'avois jamais éprouvée, & qui acheva de me mettre en désordre. Il est deux heures, ajouta-t-elle en regardant une montre d'or garnie de Diamans, qui lui pendoit au côté : Ne me suivez pas, je vous l'ordonne; & ne quittez le Bal que dans un quart d'heure. Je la suivis au moins des yeux. Elle disparut enfin, & je commençai d'abord à regarder à ma montre si le quart d'heure étoit déjà écoulé.

Quel impitoyable quart d'heure ! Je crus que je n'en verrois jamais la fin. Il passa cependant; & lors que je vis l'aiguille sur la dernière minute, je me levai promptement. Mais en passant dans l'autre chambre, je rencontrai la *Vizani*. A peine m'apperçus-je qu'elle avoit changé d'habillement. Où allez-vous ? me dit-elle en m'arrêtant ; vous avez le visage tout en feu.

Les tristes effets de la corruption se font bientôt sentir. Je n'y étois pas encore entièrement livré, que j'en donnai des marques. Moi qui aurois autrefois frémi à la seule idée du mensonge, j'en

j'en trouvai un bientôt & sans peine. Je dis à la *Vizani*, qu'un furieux mal de tête m'avoit pris, & que je croyois même avoir la fièvre. Elle en fut si touchée, que je la vis pâlir. Son émotion seroit devenue même plus sensible, si je n'avois ajouté promptement, que j'étois bien sûr que ce n'étoit rien, & qu'un jour de repos dissiperoit mon mal. Elle m'engagea à me faire mener aussi-tôt au logis, ce qui étoit tout ce que je souhaitois. En la quittant, elle me regarda avec des yeux qui se remplissoient de larmes, ce qui ne me toucha nullement. Je descendis précipitamment les escaliers. Je montai dans mon équipage, & ordonnai au Cocher de ne point ménager les chevaux.

L'obscurité où je me trouvai alors, ne fit qu'entretenir le trouble qui m'agitoit : & l'imagination une fois échauffée, on voit les choses bien différemment de ce qu'elles sont. Ne connoissant point le genre de plaisirs dont j'allois faire l'essai, je m'en formois des idées, qui surpassoient au moins de moitié la réalité.

Au milieu de ces pensées flatteuses,

mon inconnue du bois , (je suis obligé de la désigner ainsi , car la personne masquée , qui venoit de me donner ce rendez-vous , m'étoit à quelque chose près aussi inconnue) ; cette Beauté jeune & innocente , qui m'avoit si vivement frappé , & que tout ce beau manége m'avoit fait oublier si parfaitement , vint m'occuper. Quoique ce Masque m'eût fait voir des appas sûrement bien séduisans , en les comparant avec ces graces si naturelles , cette noble modestie , ce teint si éclatant , cette taille si bien prise , que j'avois admirés dans ma belle inconnue , je sentis combien ce rendez-vous m'auroit été plus cher , si c'eût été elle qui me l'eût accordé. Mais elle est trop sage , m'écriai-je , pour en donner. Quand même elle en donneroit , les conséquences lui en seroient inconnues : & moi qui suis à peine en état d'apprendre , comment ferois-je pour enseigner ?

Mais quoi ? continuai-je irrité contre moi-même. Souffrirai-je que l'idée d'une personne que je n'ai jamais vue qu'un instant , & que je ne verrai jamais , (c'est sans doute une étrangère ; il ne seroit pas possible qu'elle me fût inconnue , & en-

core moins possible qu'une innocence si naturelle se trouvât à Venise ;) souffrirai-je qu'un fantôme, qui n'existera jamais que dans mon imagination, vienne troubler un bonheur doux, réel, paisible, qu'on m'offre avec tant d'ardeur & de complaisance ? Une pensée si bien trouvée, me livra plus que jamais à cette douce fureur, que le petit pied malin m'avoit inspirée. J'arrivai au logis impatienté de ce que le carrosse n'avoit pas été assez vite, quoiqu'on eût marché à bride abbatue. J'ordonnai à mes Domestiques de se retirer dans leurs chambres. J'entrai dans mon Cabinet, prenant le soin de bien fermer la porte, & curieux de voir comment on feroit pour l'ouvrir.

Je me jettai sur cette Bergère, qu'on m'avoit si bien désignée. Agité des plus ardens transports, tout m'embarrassoit, tout m'inquiétoit, tout m'importunoit. Chaque moment me sembloit d'une longueur insupportable. Je me retraçois les beautés qu'on m'avoit fait admirer à l'occasion du bouquet. La forme, la blancheur, l'embonpoint, rien n'échappoit à mon imagination. Ce n'étoit pas là le moyen d'appaîser le feu qui me tourmentoit.

mentoit. Je passai une demi-heure en contemplation, qui ne fut interrompue que par un coup qu'on frappa à la porte.

Je ne courus pas moins vite l'ouvrir, quoiqu'on eût dit qu'on se passeroit de mon secours. Mais quel cruel contre-tems, lors que je vis mon Père, & un homme vieux & grave qui le suivoit. Je demurai sans mouvement, & ils entrèrent sans que je pusse leur dire un seul mot. Où est-ce que je vous trouvez ? me dit mon Père, avec cet air de bonté que sa tendresse pour moi lui faisoit toujours prendre lorsqu'il me parloit. Je viens d'apprendre de la *Vizani*, que vous avez la fièvre. Pourquoi, continua-t-il, n'êtes-vous point couché ? Sçavez-vous bien que vous me chagrinez. Voici, ajouta-t-il en me montrant l'inconnu, Monsieur le Médecin du Duc de Mantouë. C'est lui-même, qui prenant part à votre indisposition, vous fait l'honneur de vous l'envoyer.

Il paroît naturel qu'un contre-tems si peu attendu, auroit dû faire une révolution dans mon sang, capable de dissiper l'agitation maligne qui s'y étoit glissée.

fée. Cela n'arriva point. Cet obstacle ne fit qu'irriter mes désirs ; & j'avoueraï à ma honte que la présence de mon Père, qui me charmoit toujours, m'importunoit beaucoup dans cette occasion. Monsieur le Médecin, surtout avec sa gravité, faisoit un objet pour moi, qui me choquoit au-delà de toute expression. Je n'osai cependant résister aux ordres de mon Père ; & il falut bien souffrir que ce vieux *Hippocrate* me tâtât le pouls. Il le trouva agité, & je crois qu'il ne devoit pas être bien tranquille.

Cependant revenu un peu à moi, & la réflexion succédant à la surprise, je trouvai un expédient (nouvel effet de la corruption qui se glissoit dans mon ame) pour me délivrer de deux personnes dont j'étois si embarrassé.

Je dis à mon Père que j'avois été attaqué autrefois d'un pareil accès de fièvre ; qu'un Elixir, qu'on m'avoit donné, m'avoit guéri parfaitement : qu'il falloit le prendre en s'agitant & sans parler ; & que c'étoit ce qui m'avoit engagé de m'enfermer dans mon Cabinet. Je courus au même instant chercher dans
une

une cassette une phiole remplie d'une eau, dont j'ignorois même la vertu. Je la montrai au Médecin, en lui glissant plusieurs Zéquins à la main, sans que mon Père s'en appercût; & Médecin de Cour, tel qu'il étoit, il comprit ce que je vou-
 lus dire. Il dit aussi-tôt à mon Père que cet Elixir étoit excellent; qu'il falloit en effet me laisser seul pour le prendre, & que personne n'entrât dans mon Cabinet que dans sept heures; qu'au reste, il n'y avoit rien à craindre pour mon mal. Il engagea mon Père d'aller se reposer, en lui faisant craindre, que l'agitation que la nouvelle de mon indisposition lui avoit donnée, ne lui causât quelques suites fâcheuses. Mon Père effrayé de cette menace, sortit de mon Cabinet, & passa dans son Appartement. Le vieux Médecin déridant un peu son front, lorsqu'il vit mon Père éloigné, me dit en me quittant, que je me gardasse bien de prendre cet Elixir, qu'une seule goutte me rendroit extrêmement foible: ce qui auroit été pernicieux pour la guérison de mon mal, ajouta-t-il en souriant.

Je respirai, lors que je me vis seul. Je fermai la porte une seconde fois; & voyant

voyant à ma Montre, qu'il n'étoit pas encore quatre heures †, je fus charmé que ce contre-tems n'eût pas dérangé le rendez-vous. Je me rejettai sur la bergère, lieu destiné par l'inconnue du bouquet, (que je me représentois dans mes transports comme la plus charmante de toutes les Femmes,) pour expier les maux que je lui avois fait souffrir. Je me promis bien de ne lui rien laisser à désirer sur sa vengeance. Résolution téméraire, & nouvelle preuve d'un jeune homme encore bien neuf : comme si une Femme, qui veut ainsi punir l'outrage qu'on a fait à ses charmes, pourroit jamais être lassé de se venger.

Je formois des projets si bien imaginés, lorsque le bruit d'une clef, qu'on glissa dans la ferrure de ma porte, me réveilla, pour ainsi dire. Rempli de surprise & de joye, je courus pour qu'on prit moins de peine. Mais avant que je fusse prêt de donner aucun secours, la porte s'ouvrit, & l'inconnue du bouquet entra, qui avoit encore le masque sur le

† J'ai mis les heures suivant la manière qu'on les compte en France.

le visage. Quoi ! toujours masquée ! m'écriai - je en la prenant dans mes bras , & la portant sur la bergère.

L'habit de masque n'envelopoit plus si soigneusement cette personne : il étoit entièrement ouvert au devant : on voyoit une taille assez bien prise , ferrée par un corset de velours noir ; ce qui relevoit la blancheur de ces appas dangereux , qui avoient été la source de mon yvresse , & qui étoient pour lors négligemment découverts. Le pied du bouquet étoit enseveli parmi tant de charmes. Il me sembloit même [que les passions nous rendent fous !] il me sembloit que les fleurs , qui se levoient au-dessus , jettassent un éclat plus éblouissant que les fleurs n'en ont naturellement , & qu'elles insultassent par-là au trouble qui m'agitoit. Eh quoi, dis-je à l'inconnue, m'amusant à lui baiser la main, ce bouquet trop heureux offusquera-t-il toujours ma vue ? C'est un usage établi , me répondit-elle , en me fixant avec des yeux remplis de feu , d'ôter ce qui nous incommode. A cette obligeante réponse , & saisi cependant d'une émotion qui me faisoit trembler , j'osai porter la main sur le bouquet.

quet. Mais cette main s'égara ; & la vindicative inconnue , poussant des soupirs doux & fréquens , se penchant nonchalamment sur moi , me serrant dans ses bras , Ah ! cruel , me dit-elle , ferai-je enfin vengeance ?

A mesure que ma main s'égaroit , l'inconnue me ferroit avec plus de passion ; & moi pour répondre à tant de bontés , j'arrachai avec l'autre main le bouquet , en approchant ma bouche à sa place. Enfin me sentant plus que jamais pressé par des desirs qui me rendoient tout en feu , Quoi ? dis-je à l'inconnue , en chargeant d'une confusion de baisers l'endroit où avoit été le bouquet , vous obstinerez-vous encore à garder le masque ? Et malgré mon peu d'expérience , ne dois-je pas attendre de vôtre bouche le premier coup de ma chère punition ? Ah ! je me meurs , me dit-elle , en poussant un profond soupir ; & se sentant apparemment étouffer par la violence de sa passion , ne pouvant plus soutenir le masque , elle l'arracha avec dépit. Mais , juste Ciel ! de quel coup affreux de surprise ne fus-je point frappé , en reconnoissant *Clarice* ; cette *Clarice* , dont je
ne

ne pouvois ignorer le commerce avec mon Père. Je n'eus pas besoin dans ce moment du secours de la raison, la nature seule me suffit. Je reculai en frémissant ; & accablé par tant de révolutions, dont j'avois été faisi dans cette journée, animé d'indignation contre cette malheureuse fille, je fus contraint de me jeter sur une chaise.

Clarice me regardant avec étonnement, mais avec un étonnement rempli d'assurance ; Qu'ai-je de si monstrueux sur le visage, me dit-elle, qui ait pu étouffer tout-à-coup des transports, que j'ai cru voir augmenter en m'ôtant le masque. Ah ! malheureuse, m'écriai-je, trop outré de son effronterie, vous avez renoncé depuis longtems à toute pudeur ; je le fai. Mais pouvez-vous avoir encore étouffé dans votre cœur les loix les plus simples de la Nature ? Et vous, Monsieur, repliqua-t-elle d'un air railleur, après avoir feuilleté tant de livres, pouvez-vous avoir gardé des préjugés si ridicules ? Je me sentis rempli d'horreur par cette réponse ; en me levant précipitamment, je lui dis que j'allois informer mon Père de tout ce qui s'étoit

s'étoit passé, & l'engager à se défaire d'un monstre d'infamie, qui ne pouvoit qu'attirer sur nous le courroux du Ciel.

Si je ne cherchois, me dit *Clarice* en m'arrêtant, qu'à me venger du peu de cas que vous faites des bontés que j'ai pour vous, je ne vous retiendrois pas. Il y a longtems que j'ai prévenu Monsieur vôtre Père. Je lui ai dit que ne me fiant pas trop à cette humeur farouche, qui vous faisoit mépriser les plaisirs, je voulois vous éprouver. Il ignore à la vérité, que j'ayè employé la manœuvre dont je me suis servie pour vous surprendre. Mais vous sentez bien, au moins devriez-vous le sentir, car vous me paraissez encore bien neuf, qu'une jeune personne qui possède, comme moi, le cœur & la confiance d'un Vieillard voluptueux, le gouverne à son gré: & que vous n'auriez que le désagrément de vous voir accablé de railleries, qui vous rempliroient de confusion. Je dirai encore plus, continua-t-elle; moins passionnée pour vous, au même instant que je me suis apperçue de vôtre surprise & de vôtre frayeur ridicule, j'aurois pu me servir de cette ruse pour vous-même. Mais

il

il en coûteroit trop à mon cœur de désavouer l'amour que vous lui avez inspiré. Oui, cher *Barbarigo*, poursuivit-elle en se jettant à mes genoux, malgré tous les efforts que je fis pour l'en empêcher, je vous aime, & je sens un plaisir extrême à vous le dire. Ah! ingrat, ne détournez pas vos regards. Fixez-les sur ces yeux, à qui vous avez fait verser tant de larmes dans le triste cours de deux ans; vous y verrez briller le feu qui me dévore. Cruel! laissez au moins tomber un regard sur ces appas, qui vous avoient séduit si agréablement. Ils sont les mêmes. Faut-il qu'un scrupule chimérique vous rende odieux ce que vous aviez trouvé si charmant!

Grand Dieu! qu'entens-je! m'écriai-je. Quoi, dis-je à *Clarice* en l'obligeant de se lever, vous nommez un vain scrupule la juste aversion que j'ai pour le plus affreux de tous les crimes? Ce même sang, avec lequel vous avez formé de certaines liaisons, est le sang qui coule dans mes veines. Cette pensée ne vous fait-elle point frémir? Pour moi je m'en sens si rempli d'horreur.....

Eh! que pouvez-vous sentir, m'inter-

terrompt-elle, vous qui ignorez ce que c'est que la force de l'Amour? C'est moi qui me sens liée, garottée, entraînée par cette cruelle passion, & je ne connois plus d'autres loix que celles qu'elle m'inspire. Si j'ai quelque sujet de frémir, ce n'est pas de vous aimer, mais d'être obligée de me rendre quelquefois coupable envers l'amour que j'ai pour vous, puisque le caprice de la fortune, qui n'est pas toujours du parti de ceux qui par leurs sentimens mériteroient le plus ses faveurs, m'oblige à flatter la frénésie d'un Vieillard qui m'aime. Cependant je ne lui ai jamais donné que des plaisirs froids & émouffés par la contrainte, & que je lui ôterai, même au risque de tout perdre, pour appaiser cette vaine délicatesse que le préjugé vous inspire.

Mais vous, cher *Barbarigo*, continuez-elle, qui êtes le véritable objet de ma tendresse, vous que j'adore, vous aurez tous les épanchemens de mon ame. Que l'Amour me donnera de graces! qu'elles seront touchantes! Propos charmans, enjouement tendre, soupirs enflammés; rien ne manquera à mes transports.

ports. Sentiment, délicatesse, volupté, tout ce que l'esprit, le cœur, & les sens peuvent offrir de plus doux, tout se réunira pour rendre nos plaisirs sensibles & délicieux. De quelle trempe êtes-vous donc ? ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte, & en se laissant tomber sur moi par accablement, ou par malice.

Je voulus la repousser. Mais ayant laissé échaper un regard sur elle, je lui trouvai je ne sai quoi dans les yeux de si touchant & de si doux, le désir de me plaire lui donnoit quelque chose de si gracieux & de si vif, que j'en fus ému. Je me trouvai encore bien plus embarrassé, lorsque je la vis évanouie dans mes bras. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet évanouissement ne lui ôtoit point l'éclat de son teint. Loin que la beauté de cette fille en souffrît aucune atteinte, elle en paroïsoit plus piquante. Je fus obligé de défaire les rubans qui serroient le corset ; & je sentis bien dans ce dangereux moment, que si la raison n'étoit venue à mon secours, la nature seule ne m'auroit point suffi. La raison me faisoit encore voir, combien j'allois me rendre coupable, si je me laissois séduite

duire par les charmes de cette fille ; mais je n'étois plus saisi de ce frémissement d'horreur , qui n'avoit été que l'ouvrage de la nature , lorsque j'avois reconnu *Clarice* , *Clarice* la Maîtresse de mon Père. Le désordre recommençoit à se glisser dans mes sens ; & à mesure que je la délaçois , mon agitation redoubloit.

Lorsque j'eus défait les rubans , *Clarice* soupira ; & par un certain mouvement de langueur , qui ajouta un nouvel agrément à ses charmes , elle me donna à connoître qu'elle étoit revenue à elle-même. Elle me tendit les bras ; [& il faut remarquer par parenthèse , que c'étoient de beaux bras , accompagnés d'une main potelée & bien-faite , le tout d'une blancheur à éblouir] peu s'en falut que je n'oubliaffe mon Père , que je ne m'oubliaffe moi-même. Une lueur de raison vint encore à mon secours. Ce ne fut , pour ainsi dire , qu'un éclair ; mais j'eus le bonheur d'en profiter. Je portai hors du Cabinet *Clarice* , qui ne vouloit point se détacher de mon cou , & qui me disoit d'une voix étouffée , que je la laiffasse au moins mourir dans mes bras. Je la posai sur la première chaise

que je rencontraï. Je rentrai aussi-tôt dans mon Cabinet, & j'en fermai la porte de façon qu'on ne pût pas même l'ouvrir avec une clef.

Lorsque je fus seul, le trouble qui m'agitoit se dissipa bientôt. Je reconnus toute l'énormité du crime, auquel je me serois livré. J'en eus toute l'horreur, qu'il étoit naturel que j'en eusse, & je déplorai l'aveuglement de cette malheureuse fille. Je frissonnai, en réfléchissant à quel excès d'impiété un enchaînement de crimes peut nous conduire. J'en fus d'autant plus effrayé, que m'étant fié jusqu'alors à la délicatesse de mes sentimens, & me croyant éloigné de me laisser corrompre par le dérèglement des sens, j'avois cependant été sur le point de me souiller du crime le plus affreux où l'on puisse tomber en ce genre de passion. Je m'en sentis si rempli de confusion, qu'il me sembloit que tout ce qui m'environnoit me reprochât ma foiblesse, & cet orgueil qui m'avoit fait mépriser avec tant de hauteur les malheureux qui se laissent entrainer par la violence d'une passion. Je compris pour lors que je leur devois plutôt de la compassion

passion que du mépris ; & que les hommes qui se fient avec trop de présomption sur leur vertu , sont les plus prêts à succomber. Qu'est-ce enfin que cette vertu si vantée ? Une Femme jolie & rusée n'a qu'à étaler à propos les appas qu'elle n'ignore point qui sont les plus séduisans ; & voilà la vertu en déroute. Ce qui venoit de m'arriver n'en étoit pour moi qu'une preuve trop convainquante. Ah ! que j'étois humilié en regardant cette fatale bergère, où j'avois manqué de me rendre si coupable, & d'où je n'étois point sorti trop innocent. Cependant j'avois encore de la répugnance à me persuader, que je pusse être naturellement si foible ; & j'aurois pris volontiers pour un enchantement tout ce qui m'étoit arrivé avec *Clarice*.

Ce n'avoit été qu'une simple curiosité, qui m'avoit d'abord engagé à vouloir reconnoître la personne masquée qui avoit le malheureux bouquet ; & je m'étois aussi-tôt proposé de la mortifier par un mépris insultant. Un sentiment plus noble m'avoit ensuite inspiré le désir de la ramener de son égarement par des remontrances faites avec douceur. Com-

ment étoit-il arrivé que j'eusse perdu de vûe une si belle intention , & que je fusse devenu aussi foible que la personne que je voulois faire revenir de ses foibleffes ? Cependant je vis bien que les idées chimeriques d'enchantement & d'illusion repugnent trop au bon sens. Je fus encore confus d'avoir formé un seul instant des pensées si ridicules , & il fallut enfin convenir de toute ma foiblesse. Je me sentis outré d'indignation contre moi-même. Après avoir bien rêvé , je compris , quoique tard , que ce n'est point en bravant de pareils dangers qu'on peut les surmonter ; qu'il est plus sûr d'éviter toutes les occasions qui peuvent y mener ; que ce n'est enfin qu'en fuyant qu'on triomphe ; je fus convaincu de cette maxime. Si quelque jeune homme lit ce Manuscrit , je voudrois qu'elle lui pénétrât bien le cœur , & qu'elle y demeurât gravée pour jamais.

Ces réflexions me menèrent à d'autres qui en étoient une suite naturelle. Je repassai dans mon esprit tout ce qui m'étoit arrivé , & tout ce que j'avois éprouvé pendant le repas de la Chasse & durant le Bal. Il me vint à l'idée d'inclination

tion que j'avois eu le malheur d'inspirer à la *Vizani*. Quoique je me sentisse un vrai dégoût pour elle, trop épouvanté de ce qui venoit de m'arriver, je me proposai bien de me tenir encore en garde contre cette Femme. Je ne pouvois m'arrêter sur ces idées, sans que mon inconnue se présentât à mon imagination. Aussi vint-elle l'occuper entièrement. Je me rappelai d'un côté sa beauté & son innocence. Je réfléchis de l'autre à tout ce que la nature la plus perverse m'avoit offert de bas & de corrompu en *Clarice*; je me sentis par-là encore plus indigné contre moi-même qu'une véritable image de la sagesse eût pu faire place dans mon cœur à un tableau de la corruption.

Je fus pénétré de douleur en songeant que je m'étois laissé égarer au point de n'avoir pas cherché mon inconnue jusques à la fin du Bal, & de m'être privé de la satisfaction que j'aurois eue du moins, de n'avoir manqué à aucune perquisition. Plus je me livrois à ces pensées, & plus je me retraçois les traits, les yeux, le maintien, la taille, les graces, la naïveté, la pudeur, la modestie

de la jeune inconnue. Et me persuadant que je ne la verrois peut-être jamais, cette pensée me mettoit au désespoir. Je passai quelques heures à méditer sur les moyens que j'employerois, pour savoir si cette jeune Beauté étoit à Venise, & qui elle étoit. Le jour me surprit que j'avois formé mille projets sans m'arrêter à aucun. Je fortis du logis, & le cœur plein de tristesse je pris le chemin du bois.

Lorsque j'y fus arrivé, je tournai d'abord mes pas vers le gazon où j'avois vû assise mon inconnue. J'y fixai mes yeux, comme si j'eusse dû encore y trouver tous les charmes que j'y avois apperçus. Trop convaincu enfin qu'ils n'y étoient plus, je me reposai sur ce gazon; & accablé par ma douleur, je m'endormis sans m'en appercevoir. Je crus alors voir mon inconnue, qui me regardant avec un œil sévère, me reprochoit mon infidélité. Je me réveillai dans cette agitation, & je trouvai mes yeux mouillés de larmes.

Je descens dans des détails qu'on traitera peut-être de minuties; mais il me paroît que dans un pareil récit, tout devient intéressant.

Je

Je m'endormis encore, & lorsque je me réveillai, je trouvai le soleil dans toute sa clarté. Je quittai en soupirant le gazon, & je [retournai au logis.](http://www.aulogis.com) En y arrivant je rencontrai mon Père, qui descendoit avec *Clarice* dans le Jardin. Il fut surpris de me voir, & je fus embarrassé de sa rencontre. Je ne pus m'empêcher de rougir en voyant *Clarice*. Elle me regarda avec intrépidité, comme s'il n'eût été question de rien entre nous. Mon Père me demanda, pourquoi je ne me tenois point dans mon Cabinet, comme le Médecin avoit ordonné. Je lui dis que ne m'étant plus senti indisposé, je n'avois rien pris. *Clarice* à qui mon Père avoit déjà parlé de mon indisposition, & qui ne savoit que trop le mal qui m'avoit tourmenté, me fit un compliment malin sur ma prompte guérison, avec un air aussi dégagé que si j'eusse encore ignoré l'état de son cœur. Je montai dans mon Cabinet tout rempli de surprise, qu'on pût porter l'impudence à un si haut point.

LIVRE QUATRIEME.

Nous passâmes encore quelques jours à la Campagne, que j'employai tantôt à la lecture, tantôt à la chasse, tantôt au souvenir de mon inconnue. Je me plaisois toujours à m'en entretenir, soit que je me flattasse que je la verrois peut-être, soit que je me figurasse avec douleur qu'elle fût perdue à jamais pour moi.

Lors que nous fûmes retournés à la Ville, je passois souvent les journées entières à chercher mon inconnue. Eglises, Places, Hôtels garnis, je visitois tout. Je m'informois, si on ne connoissoit point une Dame étrangère, & une Demoiselle qui étoit avec elle, que je n'osois nommer sa fille, car je ne le savois pas positivement. Mais personne ne favoit m'en donner aucune nouvelle. Je me répandis dans le monde plus que je n'avois accoutumé, dans l'espérance que j'y rencontrerois mon inconnue. Mais voyant que mes recherches étoient inutiles, je me livrois entièrement à ma mélancolie.

Clarice tenoit avec moi une conduite
fort

fort bizarre. Je trouvois tantôt cette fille triste & abbatuë, & tantôt d'une gayeté outrée & indécente. Elle n'osoit jamais me parler. Mais de quelque humeur que son caprice la rendit, elle ne m'exprimoit pas moins son amour par ses regards. Et moi, je ne lui faisois pas moins comprendre par mes yeux, que je ne pourrois jamais que la détester. La passion de cette fille m'inquiétoit. Je n'ignorois point le pouvoir absolu qu'elle avoit sur l'esprit de mon Père, & je craignois qu'elle ne l'indisposât contre moi. Je commençois même à éprouver quelques effets de la vengeance de cette malheureuse. Les revenus de mes menus plaisirs diminuoient tous les jours, sous des prétextes frivoles.

Cependant mon Père me trouvant presque toujours plongé dans des rêveries, me témoignoit souvent du chagrin de me voir si triste. Il avoit appris que j'avois parlé longtems à la *Vizani* dans le Bal, & il soupçonnoit que j'avois pris de l'amour pour cette Femme. Il me croyoit encore plus timide que je ne l'étois réellement. Il craignoit que je ne fusse attristé par l'embarras d'une dé-

claration; ou, que l'ayant déjà faite, effrayé par les premières grimaces d'une Femme, je ne me crusse malheureux pour toujours. Dans toutes les conversations qu'il avoit avec moi, il faisoit tomber le discours sur la *Vizani*. Il me vantoit son esprit, ses charmes, & l'expérience qu'elle avoit, quoique jeune, dans les affaires du monde.

Je suis content, me disoit-il, de votre attachement aux Sciences, & de votre adresse dans tous les exercices que vous entreprenez. Vous avez une politesse, un air, un port, une façon de vous énoncer, qui me plaisent. Mais il y a encore quelque chose à polir dans votre humeur. Il faut que cette humeur soit libre, douce, complaisante à tout âge. Au vôtre, c'est un défaut essentiel que de l'avoir sombre & inégale. Il n'y a, mon Fils, que le commerce des Femmes, & surtout des Femmes d'esprit, qui puisse vous donner ce qui vous manque, pour vous rendre un jeune homme vraiment aimable. Celle, par exemple, dont je vous parle souvent, seroit la plus propre pour vous former; & suivant que je l'ai entendue parler de vous, je crois qu'elle

qu'elle se chargerait volontiers de votre éducation.

Ces conversations se terminoient presque toujours à me conduire lui-même chez la *Vizani*. Comme il remarqua que je rougis en la voyant la première fois, & qu'elle changea aussi de couleur, il se confirma dans l'opinion qu'il avoit que je l'aimois, & se persuada même que nos cœurs seroient bientôt d'intelligence. Ce n'avoit été que le souvenir de ma méprise, qui m'avoit fait rougir. Mais, à l'égard de la *Vizani*, les conjectures de mon Père avoient été justes. Enfin mon Père me menoit si souvent chez elle, qu'on eût dit qu'il se fût fait une affaire importante de me voir attaché à cette Femme. Il faut convenir que c'étoit là un bon Père.

Je trouvois presque toujours grand monde chez la *Vizani*. C'étoit l'Assemblée particulière la plus galante & la plus brillante qu'il y eût à Venise. Je me mis là-dessus dans l'esprit, que j'y rencontrerois peut-être un jour mon Inconnue. Cette idée flatteuse m'engagea à aller me montrer au moins tous les jours dans cette Assemblée; ainsi mon Père

ne prit plus la peine de m'y mener.

Cette assiduité plaisoit à la *Vizani*. Cependant, redoutant qu'elle ne vint à une explication, je prenois si bien mes arrangemens, que je ne lui laissois jamais aucun jour pour un tête-à-tête. Elle ne savoit que penser de la peur que j'avois de me trouver seul avec elle. Je la voyois souvent rêveuse & distraite, soit au jeu, soit à d'autres amusemens. Mon Père d'autre part, qui me trouvoit, à quelque chose près, aussi mélancolique, auroit volontiers querellé la *Vizani* de ce qu'elle ne me traitoit pas mieux; car il vouloit toujours que ce fût là le sujet de ma tristesse, & je m'en appercevois par différentes questions qu'il me faisoit.

J'avois acquis depuis un certain tems une grande pénétration dans les affaires de cœur. Je ne rendis guères de visites à la *Vizani*, que je ne m'apperçusse avec plaisir que j'avois un rival; si l'on peut appeller rival celui qui aime une personne qui nous aime, mais que nous ne payons d'aucun retour. Ce rival étoit *Velutelli*, ce fameux *Velutelli* si redoutable pour les Femmes, ainsi qu'il prenoit la peine

ne

ne de le dire lui-même, & dont il faut que j'ébauche ici le portrait.

Velutelli étoit grand & assez bien pris dans sa taille, qui étoit malheureusement montée sur des jambes grêles & tout d'une venue. Un front peu élevé, des yeux bleus, ronds, petits, enfoncés, mais remplis de feu, des sourcils mal partagés, & blonds comme ses cheveux, un grand nez, une plus grande bouche meublée de dents noires, & un menton long & pointu, formoient un visage fort irrégulier, & cependant une physionomie, qui n'auroit point paru si choquante, sans un air de pétulance & de fatuité, qu'il n'oublioit jamais de prendre.

J'ai déjà touché quelque chose de son esprit. Il n'en manquoit pas. On peut dire même qu'il l'avoit fin & délié; mais il ne l'employoit jamais que pour médire de tout le monde. Il se faisoit parler à hair des petits génies, mépriser des gens sensés, & chérir d'un certain nombre de Femmes, qui formoient avec lui une Ecole de médifance. Il étoit heureux en reparties, lors qu'il s'agissoit de donner des ridicules à des personnes estimables, ou de déchirer la réputation
de

de gens d'honneur ; mais très emprunté si la conversation venoit à tomber sur des sujets de sentimens ou d'érudition. Convaincu qu'il falloit en imposer pour s'attirer des respects, il se donnoit tous ces faux airs de grandeur, qui marquent si bien un jugement déréglé. Sa voix étoit composée, & au ton qu'il vous accordoit, on mesuroit l'estime dont il vouloit bien vous honorer. Ses gestes étoient aussi compassés. Il n'y avoit pas même jusques à sa politesse, qui ne fût insultante ; & il n'avoit jamais moins l'air Seigneur, que lors qu'il l'affectoit le plus. Arrivoit-il dans une Assemblée ? son fracas l'annonçoit de bien loin. Etoit-il assis ou plutôt étendu sur un Fauteuil ? il y étaloit ses graces ; & on voyoit briller sur sa physionomie l'extrême complaisance qu'il avoit pour sa figure.

Ce *Velutelli*, du portrait duquel je n'ai fait qu'une légère esquisse ; ce dangereux *Velutelli*, qui, comme il le disoit lui-même, étoit couru de toutes les Femmes, & en possession depuis longtems de fixer les plus coquettes, adoroit la *Vizani*. On voyoit ce fameux Conquérant, qui quëtoit avec une humble conten-

tenance un regard, un souris, qu'on lui refusoit presque toujours. Comme il s'aperçut sans doute que j'étois un obstacle à ses desirs, je m'apperçus aussi, qu'il m'honoroit d'une haine la plus cordiale qu'on puisse avoir pour un rival qu'on croit aimé. Pour moi j'étois si peu irrité contre lui, que je l'aurois remercié volontiers des soins qu'il prenoit de me délivrer d'un fardeau qui me gênoit si fort ; & si je me sentoiss quelquefois indifférent contre lui, ce n'étoit que de voir qu'il y réussit si mal. J'en étois étonné. Quoique la *Vizani* n'eût point, en femme du grand monde, tous les ridicules que *Velutelli* se donnoit, elle en avoit assez pour qu'elle dût sympathiser avec lui ; & je me voulois du mal d'empêcher une union qui auroit été si bien assortie.

Tout le reste du Printems se passa en recherches inutiles de mon inconnue, ce qui me désespéroit ; en minauderies obligantes de la part de la *Vizani*, ce qui m'ennuyoit ; en regards passionnés & soupirs à demi étouffés du côté de *Clarice*, ce qui m'outroit ; & en sollicitations de mon Père, de m'attacher à la *Vizani*, ce qui m'importunoit.

Depuis

Depuis mon retour du Fort de Cliffa, j'avois eu souvent des nouvelles du Comte *Salviati*. Au commencement de l'Été je reçus une de ses lettres, où il me marquoit qu'il ne pouvoit reprendre entièrement ses forces; que les Médecins lui avoient conseillé de changer d'air, & qu'il se dispofoit à partir pour Venife. Je fis part de cette nouvelle à mon Père, qui fut ravi d'entendre qu'il verroit & qu'il pofféderoit chez lui cet incomparable Ami, à qui il devoit la vie de fon Fils. La feule idée de l'arrivée du Comte *Salviati* me charma. Je me figurai qu'à la feule vûe ma triftesse fe diffiperoit; que livré entièrement aux foins de lui témoigner ma reconnoiffance & ma tendresse, je perdrais le fouvenir de mon Inconnue; fouvenir qui n'étant plus fondé fur aucune efpérance, ne devenoit tous les jours que plus douloureux pour moi. Dans l'attente de l'arrivée du Comte, mon Père & moi comptions les jours, qui nous impatientoient par leur durée; il arriva enfin. Je ne parlerai point de la joie avec laquelle nous le reçûmes, de celle qu'il eut de nous voir, & du plaisir qu'il témoigna à hier une connoiffance

fance

fance plus intime avec mon Père. Pénétré du plaisir de posséder mon Ami, je passai plusieurs jours entièrement occupé de sa présence. Cependant, m'y accoutumant peu à peu, le souvenir de mon Inconnue vint me troubler, & aussi fortement, que s'il n'y eût eu qu'une journée que je l'eusse perdue de vûe.

La tristesse de mon cœur parut bientôt sur mon visage. *Salviati* remarqua le changement qui s'étoit fait en moi. Il me pressa de lui en confier la cause. Poussé, je ne sai par quelle crainte, de me rendre ridicule, en avouant un amour qui depuis le tems ne pouvoit plus être fondé que sur un fantôme de mon imagination, je rejettai la cause de mon air triste sur mon humeur naturelle. Mais après que deux mois furent écoulés, remarquant une certaine langueur dans les yeux de *Salviati*, j'eus sujet à mon tour de lui demander ce qui l'attristoit. Il voulut obligeamment me persuader que sa tristesse ne venoit que de ce que je lui cachois la mienne. Mais je le pénétrai aisément; & par l'expérience que j'en avois, je compris qu'il étoit occupé de quelque affaire de cœur. *Velutelli*

telli qui avoit été congédié de la *Vizani* dans toutes les formes, venoit tous les jours prendre *Salviati*, & le menoit je ne fai pas où; au moins je l'ignorois alors. Cet empressement de *Velutelli* à m'enlever presque toujours mon Ami, m'inquiéta. Je craignis qu'il ne le menât chez quelqu'une de ces Femmes, qui possédant par un long usage tous les raffinemens de la coquetterie, font soupirer que'quefois un homme qui ne les connoit pas, après des bontés dont elles accablent ceux qui ne sont point les dupes de leurs dehors affectés. Je connoissois *Velutelli* d'un caractère assez méchant pour s'amuser du spectacle d'un jeune homme franc & ingénu livré aux tracasseries d'une Coquette. J'avois peur qu'on ne gâtât l'esprit de mon Ami; & je me hazardois quelquefois à le questionner sur les amusemens qu'il prenoit dans la journée. Mais il me disoit qu'il ne m'apprendroit jamais aucune de ses démarches, que je ne lui eusse appris ce qui me rendoit rêveur. Je ne convenois point du fait, ou si je laissois échapper à demi quelque aveu, je prétendois qu'il fût le premier à s'ouvrir; ce qui

au

au fond n'étoit pas raisonnable. Là-dessus nous nous faisons des reproches de notre peu de confiance ; & nous nous obstinames ainsi, par une sorte de délicatesse fort mal entendue, à nous cacher réciproquement le secret de nos cœurs.

Mes visites n'étoient plus fréquentes chez la *Vizani*, mais j'y allois encore souvent. Je prenois toujours la précaution de m'informer à la porte de la rue s'il y avoit du monde, & je me gardois bien d'entrer lorsqu'on me disoit qu'il n'y avoit personne. Un soir que l'Assemblée étoit fort nombreuse, je fus surpris en y entrant de n'y point voir la Maîtresse du logis. On me dit que tourmentée de la migraine, elle s'étoit retirée, & je me sentis troubler à cette nouvelle. Je ne pouvois me dispenser d'aller m'informer moi-même de sa santé. Peut-être la trouverai-je seule, me dis-je, & j'en frissonnai de peur. Mais je fus un peu rassuré ; car on me dit, sans que je m'en informasse, qu'elle ne recevoit point de visites. Je n'étois pas encore bien revenu de ma crainte, qu'une Fille de chambre vint me dire à l'oreille que
sa

sa Maitresse vouloit me parler. Je fus interdit à ces mots, surtout après ce qu'on venoit de me dire. Je suivis cette fille; & arrivé à la porte de sa chambre, je tremblai en y arrivant. Mais je fus encore bien plus saisi de crainte, en voyant mon introductrice qui se retira.

Madame qui étoit à demi couchée sur un canapé, & qui avoit la tête nonchalamment appuyée sur des couffins, s'amusoit à caresser un petit chien, qui prenoit la liberté, d'allonger sa patte sur une gorge, qu'on avoit voilée à moitié, par une modestie qui n'est pas toujours une marque de pudeur. A l'air assuré dont ce petit barbet prenoit tant de hardiesse, on eût dit qu'il eût été instruit à ce joli manége.

Un deshabillé noble & galant ornoit les charmes de Madame, & une coiffure négligemment nouée d'un désespoir couleur de rose, lui donnoit un air tendre. Je crois avoir dit ailleurs que le teint de cette Dame étoit peu uni. J'ajouterai ici par une remarque nécessaire, qu'il étoit naturellement olivâtre. Mais ce soir là elle avoit un teint blanc & rouge, qui éblouissoit à la clarté des bougies.

gies. C'est ainsi même qu'il lui plaisoit de l'avoir souvent. La Fille de chambre ne m'avoit point donné de chaise, & décontenancé comme j'étois, je ne songeois point à en prendre. Mais Madame me regardant fixement, me dit de m'asseoir auprès d'elle sur le canapé. Je baissai les yeux, & j'obéis.

A mesure que je me mettois dans l'esprit qu'on en viendrait bientôt à une explication, je me sentoais plus troublé ; & la *Vizani*, qui s'apperçut aisément de mon embarras, s'obstina par méchanceté à me laisser parler le premier. Enfin je m'y déterminai, & je lui demandai d'une voix tremblante si le mal de tête l'incommodoit encore beaucoup? Non, Monsieur, je n'en suis pas incommodée ; & vous pouvez me parler aussi longtems qu'il vous plaira, me répondit-elle. Cette réponse me glaça, & bien loin de pouvoir profiter de l'obligeante permission que Madame m'accordoit, je n'aurois pas eu dans ce moment la force de parler, quand j'en aurois eu l'envie. Mais enfin il fallut bien qu'elle ajoutât une nouvelle grace à celle qu'elle venoit de me faire, & qu'elle prit sur elle tout le

le soin d'en venir à cette cruelle explication, que je redoutois si fort.

Il me paroît, Monsieur, me dit-elle, que vous ne vous fiez pas à ce que je vous ai dit. J'ai lieu de penser, au silence que vous gardez, quoique je vous aye permis de le rompre, que vous voulez sans doute que je sois bien malade. Mais pour vous défabuser, je vai vous parler moi-même, & longtems; bien convaincue, que je n'ai pas besoin de vous recommander de ne me point interrompre. Je crois que vous daignerez au moins me regarder, ajoûta-t-elle, en voyant que je baïsois les yeux encore plus modestement.

Tout ce que je pourrois dire, n'exprimeroit jamais le désordre où ces paroles me plongérent. Le folâtre barbet, quoique si bien appris, ignorant cependant lors qu'il falloit qu'il mit fin à son badinage, ne cessoit point de jouer de ses petites pattes. Madame le frappa, & quoique doucement, le barbet se sauva dans mes bras; & ce fut sur lui que je fixai mes yeux. La *Vizani* laissant échapper un soupir, & prenant un ton doux, me parla dans ces termes :

Je

Je ne vous cacherai point que je n'ai feint une indisposition, que pour vous entretenir en particulier, & pour avoir une explication avec vous, bien assurée cependant, que vous l'avez déjà compris sans l'aveu que je vous en fais. Mais quand même j'aurois pû vous en imposer, c'est à quoi je ne me serois jamais déterminée, car je hais trop l'artifice. Vous vous souvenez sans doute de ce qui se passa entre nous au Bal du Duc de Mantoué, & je n'ai pas besoin à mon tour de votre aveu, votre embarras me le prouve assez. Une Femme versée dans l'art de plaire, fine, dissimulée, qui connoit tous les ressorts qui font agir votre Sexe, une Coquette enfin, auroit sù vous mener vous-même, & malgré vous-même, sans qu'elle parût s'y intéresser, à lui expliquer les raisons de la conduite étrange que vous avez tenue depuis ce tems-là. Pour moi, aussi naïve dans mes démarches que dans leur cause, je n'ai d'autre ressource, que de m'expliquer moi-même avec vous, & avec toute la sincérité qu'exige la droiture de mon caractère. Je vous fais assez connoître que les sentimens que je vous témoignai par
l'inno-

l'innocent stratagème de la boëte à miroir, ne font point diminués. Que fert-il enfin que je ménage les termes, lors que je ne puis ménager mon amour? Je vous aime, cher *Barbarigo*, & malgré l'inégalité de votre humeur, je vous aime plus que jamais.

Ce n'est pas tout, Monsieur, continuant-elle en prenant brusquement le petit chien, à qui je prêtois apparemment trop d'attention. Ma passion a son commencement au-delà du terme que vous vous êtes sans doute figuré. Vous ne sauriez l'avoir fixé qu'au tems que mes yeux vous parlèrent d'amour pour la première fois; ce fut lors qu'accompagnée de ma Mère, dont je me suis enfin séparée, je vous rencontrais dans le bois près de Padoué. Mais je vous aimais déjà longtems auparavant, & dans un tems où je n'avois point à rougir de ma foiblesse, puisqu'on ne m'avoit pas encore sacrifiée à l'engagement qui me lie aujourd'hui, & qui fait le malheur de ma vie. Je ne suis plus, à la vérité, le jouet des caprices de mon mari. Je ne me vois plus confinée avec sa triste figure dans la solitude d'un ancien Château. J'ai une
liberté

liberté entière, & il a enfin changé de conduite. Mais il faudroit aussi qu'il eût changé de visage, de maintien, & de façons. Vieux, grossier, sot & brutal, je ne pourrai jamais que le haïr : quoiqu'au vrai, jeune, poli, spirituel, & gracieux, je n'aurois jamais pu que l'estimer, puis-qu'avant que je le connusse vous régnez déjà dans mon cœur. Ce n'est point qu'en éloignant l'époque du commencement de ma passion, qu'en rendant ainsi ces premiers feux légitimes, je veuille affoiblir la honte de l'état de foiblesse où je me vois entraînée. Forcée par mes Parens à former l'union funeste qui m'engage, je devois arrêter le cours d'une passion trop opposée à mon devoir. Je ne l'ai point fait. Il n'y a pas même d'apparence que je puisse jamais y réussir. Je n'en jetterai point la faute sur la fatalité de ma destinée. Je connois trop toute l'absurdité d'une pareille défaite. Mais quoi qu'il en soit, j'avouerai cependant, que plus j'ai fait d'efforts pour étouffer mon amour, plus il a pris d'empire. Vous sentez bien que ce qui arriva entre nous au Bal du Duc de Mantouë, ne fit que rendre plus vio-

lent un amour , qui avoit été nourri parmi les charmes attendriffans d'une folitude champêtre. Par la facilité dont je vous découvris ma foibleffe , vous dûtes vous appercevoir de tout le pouvoir que vous aviez fur mon cœur.

Mais quel caprice , continua-t-elle , en tournant vers moi des yeux qui fe rempliffoient de larmes , vous engagea à feindre de la tendrefle pour moi ? Car enfin le foin que vous avez pris pendant trois mois d'éviter de nous trouver feuls , m'a fait affez connoître que vos transports n'avoient été qu'une impofture. Il n'eft pas poffible que la timidité ait pu vous infpirer tant de précaution. Ce que vous avez dû lire cent fois dans mes yeux , vous auroit fans doute raffuré. Quel plaifir barbare avez-vous pu goûter à tromper une Femme qui vous ouvroit fon cœur avec tant de fincérité ? Plus je cherche de raifons pour vous juftifier dans mon efprit , & moins j'en puis trouver.

Quoi qu'il en foit , pourfuivit-elle en me prenant par la main & cherchant à rencontrer mes yeux , je vous pardonne tous les maux que vous m'avez faits.

Pour

Pour toute récompense de l'amour que j'ai pour vous, & que vous ne méritez pas, je vous prie de me faire un aveu ingénu de ce qui a pu vous engager à feindre avec moi. Me refuserez-vous, *Barbarigo*, cette légère consolation ?

Je fus si pénétré des larmes de la *Vizani*, & du ton tragique dont elle m'avoit parlé, que je me voulus du mal de faire le malheur d'une femme qui m'aimoit si tendrement. Je me déterminai à ne point la tromper & à lui faire un aveu sincère de ce qui se passoit dans mon cœur. J'avois trouvé tant de franchise dans tout ce qu'elle m'avoit dit, que j'aurois cru bleffer le caractère d'honnête homme, si je ne lui avois répondu de même. J'étois trop jeune pour savoir, que souvent une Femme qui fait un grand étalage de sincérité & de candeur, n'est justement patrie que de ruses & de fourberies. Je me serois cependant trompé dans cette occasion, si j'avois pensé de la sorte. Je puis assurer que la *Vizani* m'avoit parlé de cœur, & naïvement.

Je me jettai donc à ses genoux. Je lui demandai pardon de l'outrage que

j'allois faire à ses charmes, en lui avouant à elle-même que j'aimois une personne; & m'excusant sur les ordres qu'elle m'avoit donnés de lui parler ingénument, je lui racontai tout du long ce qui m'étoit arrivé le matin du jour même que le Duc de Mantouë avoit donné sa Fête; comment j'avois été frappé des charmes d'une jeune Inconnue, que je l'avois prise dans le Bal pour cette Inconnue, & qu'elle pouvoit elle-même comprendre aisément ce qui avoit causé notre méprise. Enfin j'achevai tout ce beau tissu d'impertinences, (car ce ne pouvoit être que des impertinences pour une Femme qui aime) en avouant avec une naïveté incomparable, que, quoique je n'eusse encore pu trouver cette jeune Beauté, & que je n'eusse même aucune espérance de la rencontrer jamais, je l'adorerois toujours; son image étant trop profondément gravée dans mon cœur.

Mais quelle surprise, lorsque je vis la *Vizani* qui à ces mots fit un grand éclat de rire! Je fus si étourdi de voir une Femme, qui les yeux encore mouillés de larmes par un sentiment d'amour

&

& de tristesse, rioit de tout son cœur, que je restai sans mouvement dans la posture où j'étois.

Quoi! me dit-elle, après avoir bien ri de la meilleure grace du monde, & m'obligeant de me lever, un fantôme qui n'est plus que dans votre imagination, l'a emporté pendant trois mois sur un objet réel? Et ce qui est encore plus comique, vous l'adorerez toujours? dites-vous. Je ne désespère point, reprit-elle d'un ton moqueur, qu'armé d'une lance, d'une cuirasse, & d'un casque, & monté sur quelque nouveau *Bucephale*, vous n'alliez bien-tôt remplir les bois & les vallons de vos tendres gémissements.

Je m'aperçus dans cet instant de l'imprudence que j'avois eue de me confier trop ouvertement à la *Vizani*. Ah! Madame, m'écriai-je, je le vois bien; je suis perdu: tout Venise va bien-tôt en être informé. . . . Non, interrompit-elle en prenant un air sérieux; ne craignez rien; votre soupçon même m'offense. Vous apprendrez par l'expérience, que l'indiscrétion n'est pas toujours une foiblesse attachée à notre Sexe. Je ne

vous conseillerois point de faire une pareille confidence à un ami, & surtout à un *Velutelli*. Vous seriez peut-être sacrifié par le plaisir qu'il auroit de lâcher quelques bons mots sur une aventure aussi divertissante. Mais j'exige de vous une complaisance, que la bien-séance ne vous permet point de me refuser, puisque je vous en prie. Voyons-nous souvent, & sur-tout ne soyez plus si effrayé de vous trouver seul avec moi. Je me divertirois de toute autre personne, continuat-elle, qui m'offriroit un ridicule aussi plaisant que le votre. Mais l'amour que j'ai pour vous & que rien au monde ne sauroit diminuer, m'inspire d'autres sentimens. Votre état, je dirois presque de folie, me fait compassion. Pardonnez si je suis un peu trop sincère. Je veux voir, tant pour votre intérêt que pour le mien, si ce fantôme pourra tenir contre le peu de charmes sensibles & réels que la nature m'a donnés. Hélas! poursuivit-elle en soupirant, je ne sens que trop que vous serez bientôt vengé de la plaisanterie que j'ai faite sur votre compte; & je ne sai s'il est plus ridicule à vous, d'aimer une idée de votre
 imagi-

imagination, qu'il ne le sera à moi, d'en être jalouse. Je me figurerai toutes les fois que vous vous trouverez seul, que je vous abandonne à ma rivale. Je ne vous laisserai donc à vous-même que le moins qu'il me sera possible. Je vous attends demain à dîner. Nous irons le soir à la Comédie. C'est la *Griselda* qu'on joue. Cette Pièce * est trop intéressante pour la manquer.

Je

* Le sujet de cette Comédie a été tiré d'une des Cent Nouvelles de *Boccace*, & cette Nouvelle est fondée sur l'Histoire. *Gualtiero*, Comte d'Italie, allant à la Chasse, fut épris de la beauté d'une Bergère, nommée *Griselda*, & il l'épousa. Les Grands de la Cour & les Peuples murmurèrent du choix qu'il avoit fait. Il voulut faire connoître à ses sujets que la personne, qu'il avoit élevée au Trône, méritoit cet honneur. Il répudia son Epouse, & la fit passer de l'éclat de la grandeur à l'obscurité de son premier état. Il l'accabla même de maux encore plus sensibles. Il la fit servir dans sa Cour aux emplois les plus vils. Il fit semblant de s'attacher à un autre objet, & ne négligea rien pour la tourmenter de toute façon. *Griselda* témoigna toujours tant de soumission aux ordres de son Souverain, tant de tendresse pour son Epoux, malgré tout ce qu'il lui faisoit souffrir, tant de fermeté dans

Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Je n'avois garde de lui rien refuser. Mais j'étois bien irrité contre moi-même en réfléchissant à quelle gêne je m'étois livré par mon imprudence. Malgré tout le ridicule que la *Vizani* avoit prétendu jeter sur ma passion, je n'étois pas moins occupé de mon inconnue. J'attendis enfin qu'on me donnât congé. J'allai

tous les malheurs, que les sujets murmurèrent pour lors de la cruauté de *Gualtiero*, & admirèrent la vertu de *Grifelda*. Le Comte qui ressentoit en secret tous les maux qu'il faisoit souffrir à une personne qu'il aimoit, ne pouvant plus soutenir le cruel personnage qu'il s'étoit cru obligé de jouer, il reprocha enfin à ses sujets la témérité qu'ils avoient eue de désapprouver son choix. Il les fit convenir que cette Bergère méritoit bien tous les honneurs de la Souveraineté, puisqu'elle renfermoit dans son cœur autant de sentimens & de vertu que la plus grande Princesse en pût faire éclater. Il fit remonter *Grifelda* sur le Trône dans un jour solennel, à la vue des Grands de la Cour & du Peuple, qui par des marques d'une joye la plus sensible rendirent des hommages sincères à leur Souveraine; & rien ne troubla plus les plaisirs du Comte, ni le bonheur de son Epouse. L'Auteur Italien ne s'étant pas trop assujetti aux règles du Théâtre, repré-

lai au logis, & en y entrant je passai dans l'Appartement de *Salviati*. Je le trouvai si plongé dans la rêverie, qu'il ne s'aperçut de mon arrivée que lorsqu'il me fut auprès de lui. J'employai tout ce que l'amitié peut suggérer de plus tendre, pour sçavoir ce qui le rendoit si rêveur. Il étoit dans une de ces situations de langueur où le cœur souffre de ne point s'épancher; & après quelque légère résistance, il m'avoua enfin qu'une passion la plus vive, à laquelle la raison

représente dans la Pièce presque toute la vie de *Griselda*. On la voit Bergère, ensuite Souveraine, puis retombée dans son premier état, & poursuivie par l'amour & par les menaces d'un Seigneur de la Cour, qui la croit réellement abandonnée de *Gualtiero*. *Griselda* toujours soumise à son Souverain, lors qu'il ne s'agit que de la faire passer de malheur en malheur, & toujours constante dans son amour, choisit plutôt la mort, que d'épouser ce même Seigneur qui l'aime, & à qui *Gualtiero* lui ordonne de donner la main. *Gualtiero* enfin la fait remonter sur le Thrône, & la Pièce finit dans la joye. Tout ceci ne se passe que dans vingt-quatre heures; & quoique la vraisemblance soit si peu gardée, la Pièce n'en est pas moins intéressante.

fon s'opposoit., & avec justice, le tourmentoit.

Cet aveu me rendit encore plus inquiet pour *Salviati*. Je crus entrevoir dans ces mots *ce* *que* *j'* *avois* *redouté* de la part de *Velutelli*; & je craignis que mon Ami ne fût livré aux intrigues de quelque Femme rusée. Je lui dis là-dessus mon sentiment. Hélas! plût au Ciel, me répondit-il, que j'aimasse une Coquette, une Prude, ou une Dévoté! je pourrois espérer une fin à mes maux, & je n'en prévois point dans la conjoncture où je me trouve. Je fus étonné d'un souhait si bizarre. Je pris encore plus à cœur les inquiétudes d'un Ami, que j'avois tant de sujets d'aimer; & j'essayai de l'engager à s'ouvrir entièrement à moi, en me déclarant l'objet de sa passion. Il hésita plusieurs fois. Mais il m'obligea enfin, malgré toutes les instances que je pus faire, de passer dans mon Appartement, en me promettant qu'il me feroit le lendemain la confidence entière.

Je me retirai fort inquiet de savoir ce qui pouvoit l'engager à différer ainsi sa confidence, chagrin d'ailleurs de ce que
je

je ferois obligé d'aller le lendemain dîner chez la *Vizani*, & de passer avec elle tout le reste du jour & la soirée. Mon Inconnue vint encore me troubler parmi toutes ces pensées. Elle ne fut pas la plus mal partagée dans mon esprit. Il étoit naturel que toute autre idée disparût à l'approche de celle-ci; ce qui ne manqua point d'arriver.

Quoique je passasse de bonne heure le lendemain dans l'Appartement de *Salvati*, je ne l'y trouvai point. On me dit qu'il étoit sorti. J'en fus surpris, & je ne fus qu'en penser.

L'heure du dîner arriva. Il falut se transporter chez la *Vizani*, où je trouvais son Mari & grande Compagnie. On se mit à table. Malgré toutes les personnes qui obsédoient la *Vizani*, elle trouva moyen de me faire sentir qu'elle ne s'occupoit que de moi. Comment est-ce que je répondis à tant de bontés? c'est ce que j'ignore moi-même. On n'a jamais été plus embarrassé de sa personne que je l'étois de la mienne.

Le Mari de la *Vizani* étoit près de moi. On fait déjà qu'au Bal du Duc de Mantoue il m'avoit trouvé de son

goût. Il renouvela dans cette occasion si favorable tous les sentimens d'estime qu'il avoit pour moi. Je fus pendant tout le dîner l'éternel objet de ses louanges, & après le dîner il ne me quitta point. Tout le monde disparut peu à peu ; & j'eus seul l'avantage d'être le mortel fortuné, avec qui il voulut épuiser les points les plus intéressants des nouvelles, de la pluye, du beau tems, de la politique & de la chicane. Après quoi il s'en alla fort content de mon érudition. Il avoit bien raison de l'être ; car dans plusieurs heures que nous restâmes ensemble, je ne dis tout au plus que cinq ou six mots ; & son admiration retomboit sur lui-même.

Je restai seul avec la *Vizani*. Ce fut d'abord pour moi un nouveau genre de supplice. Mais elle étala à mes yeux tant de charmes, je trouvai dans ses discours tant de naïveté & de tendresse, sa passion me parut si vive & si sincère, que j'en fus ému. Comme elle s'aperçut que ses appas & son amour faisoient quelque impression dans mon cœur, ses grâces en devinrent plus touchantes, & je m'en sentis plus attendri. L'heure de la

Comédie

Comédie s'étant approchée, nous y allâmes; cette Belle se parant toujours de nouveaux charmes, à mesure qu'elle gaignoit sur mon ame; & moi devenant plus sensible, à mesure qu'elle devenoit plus ravissante.

A peine fumes-nous placés dans une loge, que la toile se leva. On vit *Griselda* entourée de ses moutons & endormie sur l'herbe, & *Gualtiero* qui contemploit ses charmes. Mais que devins-je, lors qu'en examinant la beauté de la jeune Actrice, qui représentoit *Griselda*, je vis que c'étoit mon Inconnue! Elle ouvrit les yeux; je reconnus en eux cet éclat doux & modeste, qui m'avoit si vivement frappé. J'appris par deux Dames qui étoient dans une loge à côté de la nôtre, & qui ne cessoient point de parler ensemble, que cette jeune Actrice * paroissoit pour la première fois, qu'elle étoit la fille de *Riccoboni* †, qu'elle s'appel-

* Ce n'est point l'usage en Italie de mettre sur les Affiches les Acteurs ni les Actrices qui paroissent pour la première fois.

† Cette *Valerie* étoit de la même Famille que le fameux *Riccoboni*, mieux connu sous le

s'appelloit *Valerie*, & qu'elle étoit auffi sage que belle.

Si je voulois décrire tout ce que je ressentis dans ce moment, je ne pourrois sûrement pas y réussir. On peut juger de l'exces de ma surprise & de ma joye, en reconnoissant cette jeune inconnue, que j'avois cherchée si longtems, & que j'avois désespéré de pouvoir jamais trouver. Mais de quel étonnement devois-je être saisi de la voir sur un Théâtre, moi qui m'étois figuré que ce ne pouvoit être qu'une personne de naissance? Idée cependant bien sotté de ma part; comme si la nature n'étoit obligée de répandre ses faveurs que sur des person-

le nom de *Lelio*, & qui est à Paris. J'ignore s'il y a à présent en Italie & à Venise quelque rejetton de cette Famille. Mais ce que je sai à n'en point douter, c'est que les *Riccoboni* ont toujours été estimés & admirés en Italie de tout le monde. Quelque personne que ce pût être, s'est toujourn fait un plaisir de les recevoir, & même de les aller voir chez eux. Ils étoient si aimés à Venise, où la Noblesse en général est d'une hauteur insupportable, qu'il n'y avoit point de Noble qui ne fût charmé de les avoir à sa table.

personnes de qualité. Elle se leva. L'air, la taille, le port, les graces, tout enfin me confirma que *Valerie* étoit mon inconnue.

On n'a jamais vû un rolle mieux assorti. Cette noble modestie, qu'il étoit nécessaire qu'on remarquât dans l'air, dans la contenance, dans la démarche de *Griselda*, éclatoit si naïvement sur le visage & dans les gestes de *Valerie*, qu'il suffisoit de la voir, pour être déjà disposé à approuver l'amour qu'une aussi aimable Bergère faisoit naître dans le cœur de *Gualtiero*. Son jeu étoit naturel; le son de sa voix étoit doux & insinuant. Lors qu'elle parloit, le silence régnoit de toute part. Cessoit-elle de parler? tous les Spectateurs frapportoient des mains; & à peine ouvroit-elle la bouche, que le bruit s'appaisoit au même instant.

Lors qu'elle rentroit, on n'entendoit de tout côté que des louanges sur la nouvelle Actrice. Les uns admiroient son jeu, & ceux-ci me faisoient tant de plaisir, qu'il me sembloit que je dussé leur en être obligé. D'autres s'écrioient sur sa beauté. Je jectois incontinent les yeux sur eux; & si j'y voyois quelque jeune homme & qu'il me parût aimable, j'étois

tois inquiet, troublé, & je ne me sentoient point du tout porté à lui vouloir du bien.

J'étois vivement pénétré de tous les événemens qui arrivoient à *Grifelda*, comme s'ils eussent été réels. Lors que *Gualtiero* l'épousoit & la faisoit monter sur le Thrône, j'étois jaloux de son bonheur. Je détestois sa barbarie; je le haïssois, lors qu'il la tourmentoit par tant de cruelles épreuves; je me sentois animé de fureur contre *Ramiro*, lors que dans la Pièce il tente de séduire *Grifelda*, qu'il croit abandonnée de *Gualtiero*. Je frémissais d'horreur, lors qu'il veut l'intimider par des menaces. J'éprouvois ainsi la confusion la plus bizarre de la réalité des événemens de l'Histoire avec la fiction du Théâtre, de *Grifelda* avec *Valerie*; & cette confusion de pensées tenoit mon cœur dans une agitation continue.

La *Vizani* cherchoit de tems en tems à me distraire. Elle remarquoit sans doute l'attention excessive que je prêtois à la Pièce; & les divers changemens qui s'étoient faits sur mon visage. Elle s'étoit apperçue de ma langueur lors que
Valerie

Valerie n'étoit pas sur le Théâtre, & de mon avidité à la regarder lors qu'elle paroiffoit. Mais à peine pouvoit-elle à chaque Acte arracher de moi quelques monofyllabes. Il n'y avoit plus ni confidération ni politique, qui pût m'empêcher de penfer à *Valerie*. Uniquement occupé d'elle, je ne me fouvenois prefque pas que j'étois avec la *Vizani*.

La Pièce finit, & le charme, pour ainfi dire, du Spectacle ayant ceflé, d'autres réflexions fuccédèrent dans mon efprit. Je vins à penfer que cet objet, à qui je me livrois avec tant d'ardeur, n'étoit enfin qu'une Comédienne. Ce nom auroit pû réveiller en moi quelques efperances; mais j'avois à faire à un prodige encore inouï. Il falloit, pour mon malheur, non feulement que je trouvaife à Venife cette naïve innocence, cette aimable fageffe, qualités que je croyois absolument impoffible d'y trouver, mais que je les rencontraife réunies dans une perfonne, en qui il ne fembloit pas même naturel qu'on dût les imaginer. J'en avois été affez convaincu, il y avoit quelque tems, par la converfation que j'avois entendue dans le bois. Mais en

cas

cas que j'en eusse eu quelque doute, il auroit été bientôt détruit, par ce que j'avois appris de ces deux impitoyables causeuses, qui étoient à côté de nôtre loge. On peut se fier à de pareils témoignages ; ils ne sont dûs qu'à la force de la vérité. Je sentois d'ailleurs que sans ce charme, qui me rendoit *Valerie* plus estimable, je l'aurois moins aimée. Ainsi j'aurois voulu qu'elle fût sage, & qu'elle ne le fût pas ; & pour bien dire, j'ignorois ce que j'aurois voulu.

Il n'étoit pas question de penser au Mariage. Je savois trop ce que je devois à ma naissance, à mon rang, à ma Patrie. Pour toute conclusion, je sentois bien que l'expédient le plus convenable pour mon repos & pour mon honneur, étoit de chercher à étouffer une passion dont je ne pouvois prévoir que des suites fâcheuses. Je m'arrêtai à cette pensée ; & je crus que je n'avois qu'à le vouloir, pour la mettre aisément en pratique.

Nous restâmes quelque tems dans la loge, pour laisser passer la foule. La *Vizant*, à qui j'avois donné sans doute grand sujet de rêver, imitoit ma taciturnité.
Cepen-

Cependant elle rompit le silence tout-à-coup , pour me demander comment j'avois trouvé la Comédie ? Bien intéressante , lui repondis-je. Et la nouvelle Actrice ? repartit-elle d'un ton railleur. Je fus troublé à cette question , & surtout à l'air dont on me l'avoit faite. Je m'aperçus de la faute dans laquelle j'étois tombé , de n'avoir pas sù me contraindre un peu. Je voulus la reparer , & je m'y pris en jeune homme sans expérience. Je feignis d'être étonné que la *Vizani* me fit une pareille question , & d'être piqué qu'elle soupçonnât qu'une Comédienne eût pû faire quelque impression sur moi. Ce dépit me réjouit fort , dit-elle . Qui auroit jamais imaginé , ajouta-t-elle en se levant , qu'en vous demandant simplement comment vous aviez trouvé la nouvelle Actrice , on voult par-là vous reprocher d'être épris de ses charmes ? En achevant ces mots elle me regarda fixement. Je rougis malgré moi ; & nous fortimes de la loge , elle en souriant d'un air malin , & moi m'étudiant à cacher ce qui ne paroissoit que trop par ma contenance ridicule.

Je me trouvai encore bien plus embarrassé ,

barrassé, lors qu'en passant dans une allée des loges nous rencontrâmes *Valerie* & cette même Dame que j'avois vûe avec elle dans le bois. Elle tenoit *Valerie* par la main ; & en s'approchant de la *Vizani*, elle vint l'embrasser comme une personne qu'elle connoissoit depuis longtems, & lui présenta *Valerie*, en la recommandant aussi à sa protection. Je ne pouvois comprendre, comment il étoit arrivé, que me trouvant si souvent chez la *Vizani*, je n'y eusse point rencontré cette Dame, qui paroissoit si fort de ses Amies. Mais par des reproches fades & ennuyeux, qu'elles se firent réciproquement, de ne s'être point vûes depuis un siècle, je compris que cette Dame haïssant le jeu n'avoit point été voir la *Vizani*, chez qui il falloit toujours avoir les cartes à la main.

Ma résolution s'évanouit bientôt en revoyant *Valerie*, & me trouvant plus à portée de contempler ses charmes. Je ne sai ce que mes yeux lui dirent ; mais elle détourna les siens en rougissant un peu, & paroissant interdite de me voir. La Dame sourit en me voyant. La *Vizani* remarqua ce souris & me regarda.

Ainsi

Ainsi de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne trouvois que des sujets à augmenter mon embarras.

J'appris quelques instans après, que cette Dame étoit la Comtesse *Toricelli* de Ferrare; que certaines aventures, qu'il seroit inutile d'enchaîner dans mon Histoire, puis qu'elles ne sont point de mon sujet, l'avoient obligée de se réfugier à Venise; qu'elle demeurait dans la même maison où *Riccoboni* étoit logé avec sa Famille; qu'elle avoit pris en amitié *Valerie*, & qu'elle la menoit souvent à une petite Maison de Plaisance, qu'elle avoit louée près de la Brent †.

De la façon dont je m'y étois pris, il n'étoit pas surprenant que je ne les eusse point trouvées ni l'une ni l'autre; & j'aurois encore parcouru cent fois les Hôtels garnis, que je n'aurois pas plus avancé. Je m'étois si bien mis dans l'esprit, que mon Inconnue devoit être une personne de condition, qu'il ne me seroit jamais venu dans la pensée de la chercher parmi des Comédiennes, espèce de gens que je ne voyois jamais que sur le Théâtre.

La

† C'est une Rivière.

La *Toricelli* nous invita à souper, & nous entrâmes dans sa Gondole. La *Vizani* se mit auprès de la Comtesse; lors qu'il y a un siècle qu'on ne s'est vû, on a beaucoup de choses à se dire; aussi la conversation ne tarit-elle point de leur côté, & leurs paroles se suivirent toujours avec une rapidité étonnante. La même raison auroit dû m'inspirer à moi, qui avois le bonheur d'être auprès de *Valerie*, une même volubilité de langue. Et si quelques mois font un siècle en termes de politesse, un peu fade à la vérité, mais n'importe, que feront-ils en amour? Il est vrai que j'aurois eu cent choses à lui dire, & qu'elles venoient en foule dans mon imagination; mais pour les mettre au jour, c'est ce que je ne pus jamais. A peine eus-je le courage d'arranger quelques mots, pour lui faire un compliment sur l'heureux succès de son début. Encore ne le fis-je qu'en bégayant un peu. Car la *Vizani*, qui n'étoit pas contente de parler de la langue, & qui vouloit encore parler des yeux, me regarda, me fit baisser les miens, & déconcerta mon compliment.

Nous arrivâmes au logis de la Comtesse.

teffe. Je descendis auffi-tôt de la Gondole pour donner le bras à ces Dames. La *Vizani* qui passa la première, me regarda avec des yeux remplis de colere. Je frémis en réfléchissant, à combien de tracasseries j'allois être exposé par la jalousie de cette Femme.

La *Toricelli* vint ensuite. En s'appuyant sur mon bras, elle me sourit d'un air malin, & me regarda d'une façon à me faire comprendre qu'elle démêloit les sentimens de la *Vizani*. Je lui répondis par deux regards; l'un qui lui exprima tout le chagrin que de pareils sentimens me causoient; l'autre, qui lui témoigna toute la joie que je ressentois de l'avoir rencontrée avec son aimable Compagne.

Valerie vint après. A son approche, & en songeant qu'une de ses mains alloit s'appuyer sur une des miennes, je me sentis saisi d'une émotion qui me fit trembler. Je lui présentai mon bras. Elle rougit; & me remerciant d'un air modeste & gracieux, elle voulut se mettre en devoir de descendre, sans que je lui prêtasse aucun secours. Mais ayant réitéré mes instances pour qu'elle acceptât
mon

mon bras , elle posa doucement sa main sur la mienne , & descendit légèrement.

Ce fut un bonheur pour moi qu'elle fût naturellement légère. Car , en vérité , ému & tremblant comme je l'étois , je doute fort que je l'eusse pû soutenir , pour peu qu'elle se fût appuyée sur moi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il est arrivé quelquefois , qu'une jolie personne , quoique soutenue par le bras de quelque Cavalier , & se confiant trop à un pareil secours , soit tombée , ou qu'elle se soit donnée une entorse. Moins jolie & moins aimable , elle auroit été plus en sûreté ; & ce sont de ces malheurs que toute Femme de soixante ans ne doit plus craindre.

La politesse exigeoit que j'offrisse le bras à la *Vizani* & à la *Toricelli* pour monter les escaliers. Mais près de *Valerie* , & hors de moi-même par le plaisir de sentir sa main qui étoit posée sur la mienne , je n'aurois point songé à mon devoir , si elle n'eût retiré sa main , & qu'elle ne m'eût par-là fait remarquer l'égarément où j'étois.

Je courus présenter une main à la *Vizani* , qui la reçut d'un air dépité , & l'autre

tre à la *Toricelli* qui l'accepta en souffrant.

www.libtool.com.cn

LIVRE CINQUIÈME.

Nous montâmes dans une salle, où nous trouvâmes beaucoup de monde, & le père & la mère de *Valerie*. J'avois vû plusieurs fois le père de *Valerie* sur le Théâtre; & ce soir même j'avois été très-content de son jeu, qui étoit noble & naturel. Ce Comédien, qu'on appelloit communément *Cintio*, qui étoit son nom de Théâtre, n'avoit ni l'air ni les manières de son métier; & tout homme, qui ne l'auroit point connu, ne se feroit jamais avisé de le prendre pour ce qu'il étoit. Une physionomie fort distinguée, soutenue par une figure agréable, prévenoit en sa faveur: je liai d'abord conversation avec lui, & je trouvai qu'il pensoit aussi juste, qu'il s'exprimoit avec noblesse. On ne pouvoit le voir, lui parler, ni l'entendre, sans faire mauvais gré à la fortune de l'avoir obligé à embrasser une profession si peu

affortie à son mérite. Cette réflexion m'occupa d'autant plus, qu'au moment que je lui parlois, je vis entrer *Velutelli*, avec cet air fat & impérieux, & cette contenance guindée, qui ne le quittoient jamais. Je me dis à l'instant, La nature ne s'est-elle pas trompée en formant ces deux hommes ? N'auroit-elle pas agi avec plus de raison, en formant de *Velutelli* un *Cintio*, & de *Cintio* un *Velutelli* ?

La mère de *Valerie* étoit d'un caractère bien opposé à celui de son Epoux. Comédienne, & Comédienne aussi ridicule dans la chambre que sur le Théâtre, tous ses gestes étoient forcés, & ses rinauderies indécentes. Il ne falloit que la voir, pour juger que ses raisonnements devoient être assortis à ses grimaces. Plus âgée que son mari, elle croyoit cacher ses années sous le blanc, sous le rouge, sous un essain de mouches, & sous une parure outrée ; & c'étoit ce qui les faisoit mieux ressortir. Un maintien immodeste achevoit de la rendre méprisable ; & on ne voyoit en elle qu'une vieille coquette délabrée, qui faisoit soulever le cœur de ceux qui l'ap-
pro-

prochoient. On l'appelloit *Teodora*, c'étoit son nom de Théâtre.

Velutelli fut interdit en entrant; lorsqu'il vit la *Vizani*. Congédié d'elle, comme j'ai déjà dit, dans toutes les formes, il ne fut pas peu embarrassé de la trouver chez la Comtesse *Toricelli*. Mais la *Vizani*, soit qu'elle crût qu'en m'inspirant un peu de jalousie, elle réveilleroit en moi les sentimens que j'avois paru lui témoigner avant le commencement de la Comédie; soit qu'elle y fût engagée par quelque'autre motif, que j'ignore: la *Vizani*, dis-je, reçut fort bien des yeux *Velutelli*, qui, encouragé par cet accueil favorable, lia conversation avec elle. Charmé de la voir occupée, je saisis cet heureux moment pour parler à la *Toricelli*, qui étoit auprès de *Valerie*.

Je laissai *Cintio* livré à la fureur de deux Précieuses, qui en s'interrompant, le questionnoient toutes les deux à la fois, & ne lui laissoient pas le tems de faire aucune réponse.

Je m'approchai donc de la *Toricelli*; & m'étant placé au milieu d'elle & de *Valerie*: Est-ce ainsi, dis-je à la Comtesse, que vous faites grace? Après quatre

mois je ne dois qu'au hazard le plaisir de vous voir l'une & l'autre. Et suivant que vous m'aviez promis, Madame, c'étoit à vos bontés, que je devois en être redevable, & plus tôt même que je ne croyois.

La Comtesse se mit à rire, ce qui me surprit beaucoup. *Valerie* ne put s'empêcher d'en faire autant, ce qui m'étonna encore davantage : & je ne fus qu'en penser. Mais enfin la *Toricelli* ayant cessé de rire, Ne me reprochez rien, me dit-elle ; & rendez-moi grâces plutôt de ce que je ne vous querelle point avec autant de justice que vous avez peu de raison de vous plaindre.

Je ne sçai que trop, Madame, que je mérite d'être querellé, répondis-je. Lorsque vous m'ordonnâtes de ne point vous suivre, c'étoit à moi, si j'avois connu un peu plus les usages du grand monde, à ne point être effrayé d'une pareille défense, & à m'obstiner à ne point vous quitter, que je n'eusse appris votre nom & celui de votre aimable Compagne. J'ai compris depuis, que c'eût été là le devoir d'un homme qui veut paroître empressé. Je l'étois cependant, & avec toute l'ardeur possible ;

possible ; & c'est parce que je l'étois trop , que je ne le parus que peu. Moins d'empressement m'auroit sans doute moins troublé , & m'auroit donné le loisir de vaincre une timidité , qui est l'effet de mon peu d'expérience , & que l'âge corrigera peut-être.

Voilà , Monsieur , me repartit-elle , des réflexions inutiles , & qui ne font qu'augmenter le tort que vous avez. Vous vous repentez mal-à-propos d'avoir fait ce que la politesse exigeoit de vous indispensablement dans cette occasion. Je vous conseille sur-tout , Monsieur , si vous cherchez jamais à plaire , & que ce soit à une personne qui ait des sentimens ; de ne rien corriger de votre timidité , & d'ignorer toute votre vie les usages , que vous appelez du grand monde. Mais une curiosité , par exemple , fort raisonnable , continua-t-elle en me regardant d'un air malin , c'eût été celle de vouloir absolument connoître les deux Masques qui vous frappèrent sur l'épaule , & qui vous donnèrent la main , lorsque placé sur un sofa dans un cabinet le plus reculé de l'appartement du bal , vous étiez si occupé à parler au Masque , qui

étoit auprès de vous. Ah ! qu'entens-je ! m'écriai-je. Quoi, Madame ! ces deux Masques, où l'on ne pouvoit rien distinguer. . . www.libtool.com.cn

Oui, Monsieur, m'interrompit-elle, ces deux Masques mis d'une façon si bizarre, c'étoit Mademoiselle & moi, qui ainsi déguifées pour n'être connus de personne, n'aurions cependant pas été fâchées de l'être de vous seul. C'étoit nous, qui voulions vous accorder une grace, que vous ne méritiez pas d'obtenir ; & ce fut vous-même qui nous requêtes avec une froideur si marquée, & qui eutes la bonté de nous congédier si poliment. Cessez d'être surpris, ajouta-t-elle, voyant que j'étois dans un étonnement qui me rendoit interdit ; & voyons maintenant à qui il appartient de nous deux de faire une querelle.

Je ne vois en cela, lui répondis-je, qu'un effet de mon malheureux sort. Et si vous vouliez me faire un crime de ce que je ne pouvois sçavoir, à moins que je n'eusse eu l'art de deviner, il faudroit aussi que vous me donnassiez la permission de vous en faire un autre, de ce que vous ne pouviez comprendre, Ma-
dame,

dame, à moins que vous n'eussiez eu ce même art. Que signifie, Monsieur, tout ce beau galimatias ? me repartit-elle. Rien que de trop vrai, lui repliquai-je. Si le Masque avec qui je parlois avec tant d'ardeur eût été Mademoiselle, continuai-je en parlant de *Valerie*, oseriez-vous à présent, Madame, m'en faire une querelle ? Non vraiment, repartit-elle. A ces mots *Valerie* baissa les yeux, rougit & se couvrit de son éventail.

Eh bien, Madame, cette taille & ces yeux, repris-je en montrant la *Vizani*, & une parfaite ressemblance d'une même aventure, me trompèrent si fort, que je crus avoir retrouvé votre aimable Compagne. Et apparemment que je devois être charmé, puisque je n'avois fait autre chose jusques alors que vous chercher l'une & l'autre. Jugez, Madame, si dans une conjoncture si intéressante pour moi, je devois faire attention à deux Masques, en qui l'on ne distinguoit ni port, ni taille, ni graces. Ils ne pouvoient que m'importuner.

Oui, Madame, poursuivis-je, presque une même aventure m'étoit arrivée avec la *Vizani* avant mon départ pour

le Fort de Cliffa. Je l'avois rencontrée avec Madame la Mère dans le bois près de Padoué. Je ne l'avois plus vue ni avant mon départ ni après mon arrivée. Masquée comme elle étoit, je la pris pour ce que mon cœur fouhaitoit de rencontrer. Et rassuré par quelques discours, qui, par la ressemblance du même événement, avoient beaucoup de rapport, je me confirmai dans mon opinion. Mais, Madame, que devins-je, lorsque je vis la *Vizani* démasquée ! Quel chagrin, quelle confusion ne prit point la place de la joie & du contentement que je ressentois, d'avoir retrouvé cette jeune personne si remplie de charmes, & qui étoit effrayée par les regards des hommes ! A mesure que j'appuyois sur ces mots de joie & de contentement, *Valerie* rougissoit plus vivement, paroissoit plus embarrassée, & se cachoit avec plus de soin. Mais je voyois à travers cette aimable confusion quelque chose de flateur pour moi ; & saisi de cette idée ravissante, je demurai sans rien dire. La *Toricelli*, qui ne sçavoit plus que répondre, se tut aussi. *Valerie* n'avoit garde de parler. Ainsi nous gardions tous les trois le silence. On

On vint nous dire qu'on avoit servi. Au moment que nous nous levâmes pour passer dans une autre salle, la *Nerini* entra ; cette même *Nerini*, qui m'avoit, je ne sçai si je dois dire heureusement ou malheureusement, délivré de *Velutelli*, lorsque j'étois impatient de connoître le Masque du bouquet. J'ai annoncé cette *Nerini*, comme une personne d'une coquetterie singulière. Le portrait que je vai en faire, & qui est bien au naturel, confirmera ce que j'ai dit.

La *Nerini*, qui avoit près de quarante ans, avoit non-seulement perdu cet éclat de beauté, qui disparoit avec la première jeunesse ; mais ses charmes étoient encore plus flétris qu'ils n'auroient dû le paroître à son âge. Jolie autrefois & même belle, elle cherchoit à réparer les agrémens qu'elle avoit perdus. Mais comme elle avoit extrêmement maigri, & que nul artifice ne pouvoit lui donner de l'enbonpoint, elle avoit beau farder une peau que le dessèchement avoit rendue noire & rude, ses joues n'en étoient pas moins enfoncées ; le peu qui lui restoit de gorge, n'en étoit pas moins livide & flétri. On ne voyoit pas moins,

I 5

que

que ses bras étoient noirs & décharnés , sa main longue & sèche , & son pied à l'avenant. Il ne lui restoit plus de ses anciens appas qu'une taille haute & déliée , un port majestueux , des yeux noirs , vifs & malins , un peu usés , cependant , par un long & continuel manège de coquetterie ; & des graces , qui étant nées avec elle , ne pouvoient la quitter qu'au tombeau.

Elle avoit un esprit peu solide , mais vif & enjoué , & fait pour le grand monde. L'usage qu'elle en avoit lui donnoit beaucoup de hardiesse ; & parce qu'elle parloit aisément & sans discontinuer , les fots la croyoient d'un mérite supérieur ; mais les gens sensés trouvoient dans ses discours un langage peu correct & des pensées ridicules.

La nature qui l'avoit chargée de défauts , comme de ceux de l'orgueil & de la médisance , ne lui avoit pas seulement donné cette tendresse , cette bonté de cœur , cette sensibilité aux maux des malheureux ; qualités qui semblent plus attachées aux Femmes qu'à notre Sexe : cette inflexibilité de cœur étoit encore soutenue par un tempéramment le plus glacé

glacé qu'il y ait jamais eu ; ce qui avoit fait douter de son Sexe. Mais sa légèreté, son babil & ses caprices avoient ôté tout soupçon.

Dans sa jeunesse elle avoit eu un grand nombre d'Amans. Elle n'avoit point épargné pour se les attirer ni regards ni grimaces. Et comme l'amour n'avoit jamais pû se loger dans son cœur, il sembloit qu'il se fût toujours réfugié dans ses yeux, & répandu dans ses minauderies. Il est vrai que la sagesse avoit toujours régné dans toutes ses intrigues. Mais quelle gloire pouvoit-elle en tirer, puisqu'elle ne la devoit qu'à son tempéramment, & non à sa vertu ? Elle n'auroit point manqué de se livrer à ceux qui l'aimoient, si elle avoit pu s'imaginer que c'eût été le moyen de les faire souffrir davantage.

On s'étoit levé, comme j'ai dit, pour entrer dans une autre Salle, lorsque cette *Nerini* entra. La *Toricelli*, qui apparemment ne l'avoit point invitée, fut surprise de la voir. Mais c'étoit son goût que d'aller dans toutes les Maisons de la Ville sans attendre qu'elle fût priée ; elle disoit que c'étoit là la vraie méthode ;

& qu'il falloit vivre sans façon. Elle se présentoit d'un air si dégagé, qu'on n'osoit lui rien dire. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle se vançoit sans cesse, que toutes les Dames étoient de ses Amies, & il n'y en avoit pas une qui ne la détestât, en secret. Je connoissois même une Dame, qui lui rendoit des services considérables; puisque ce n'étoit que par son secours, qu'elle soutenoit l'éclat de sa parure, & tout l'attirail qu'il lui falloit, pour emprunter de l'art, des charmes, que son âge, & encore plus son tempérament vif & sec & la méchanceté de son cœur, lui avoient enlevés. Cependant cette Dame la haïsoit de tout son cœur; & je n'ai jamais pu démêler les raisons qu'elle avoit de l'accabler de bienfaits, en la détestant.

Velutelli fut aussi étonné en voyant la *Nerini*. Elle avoit été pendant long-tems l'objet de ses tendres soins. La *Vizani* lui avoit succédé. Mais congédié d'elle, comme on fait, il en étoit revenu à la *Nerini*. Cependant ce soir là la *Vizani* lui avoit fait un accueil favorable. Cette conquête, par bien des raisons, l'auroit flatté plus que l'autre. Mais craignant d'avoir

d'avoir le même sort qu'il avoit déjà éprouvé, il auroit bien voulu ne pas paroître infidèle auprès de la *Nerini*. Quoique d'une expérience consommée dans les tracasseries de l'amour, il se trouvoit dans une conjoncture embarrassante, qui ne l'inquiétoit pas moins, malgré l'air libre qu'il affectoit.

On passa dans la Salle, où le souper étoit préparé. *Velutelli* se trouva à table justement entre la *Vizani* & la *Nerini*. On me plaça au milieu de la *Toricelli* & de la mère de *Valerie*. Les deux Précieuses ne quittèrent plus *Riccoboni*; elles voulurent absolument qu'il se mît entre elles deux. *Valerie* se trouva auprès de deux jeunes Nobles, & j'étois vis-à-vis d'elle. Il y avoit encore d'autres personnes à table, dont j'ai perdu totalement le souvenir.

Velutelli ouvrit la conversation du souper; & se livrant à son humeur naturelle, il commença à médire de toutes les personnes qui lui vinrent dans l'esprit. S'il lui échappoit quelque trait remarquable, & qui pût porter coup sur le compte de quelqu'un, la *Nerini* fa-
voit

voit bientôt le relever. La *Vizani* les secundoit un peu l'un & l'autre, mais avec retenue. Cependant le plaisir de critiquer & de calomnier, entraînoit si fort *Velutelli* & la *Nerini*, qu'ils oublioient de goûter des mets, qui étoient exquis; & la *Toricelli* prenoit souvent ce prétexte pour les interrompre. Mais rien ne pouvoit les arrêter. Il fallut enfin que la Comtesse leur dît ouvertement, qu'elle ne pouvoit plus soutenir d'entendre ainsi déchirer tout le monde; que pour peu qu'ils continuaient, ils auroient bientôt passé en revue toute la Ville; & que pour lors ce ne feroit plus la peine d'épargner les personnes qui étoient à table, ni de s'épargner eux-mêmes. Cette naïveté de la Comtesse fit rire tout le monde. La *Nerini* rougit. *Velutelli* fut déconcerté: mais il se crut assez vengé, en payant la *Toricelli* d'un souris railleur.

Ce qui lui avoit donné encore de la mauvaise humeur & beaucoup de babil, c'étoit l'embarras où il se trouvoit d'être obligé de ménager la *Nerini* & la *Vizani*, au milieu desquelles il se trouvoit malheureusement placé: & occupé à parler, il évitoit par-là toute attention
trop

trop marquée pour l'une ou pour l'autre. Mais se voyant contraint de ne plus médire, & par conséquent de se taire, (car sans cette ressource il n'y en avoit point d'autres pour lui dans la conversation,) il fut obligé pour lors d'employer tout son art, pour partager si bien ses soins entre la *Vizani* & la *Nerini*, que l'une ne pût prendre ombrage de l'autre; entreprise bien difficile, ayant à faire à deux personnes si clair-voyantes.

Il y réussit cependant; mais pour les tromper, que de ridicules ne se donna t-il pas aux yeux des autres! Si la *Vizani* tournoit la tête pour qu'on lui portât à boire, il lorgnoit aussi-tôt tendrement la *Nerini*. Et si la *Nerini* baissoit les yeux pour relever des ajustemens qui entouroient les débris de sa gorge, il fixoit avec passion la *Vizani*. Ces regards étoient par-là si bien ménagés, qu'il avoit toujours un œil au guet, & l'autre à la friponnerie. Il n'allongeoit jamais le bras pour servir quelques mets à droite, qu'il ne panchât imperceptiblement la tête à gauche, pour y laüser échaper un soupir à demi étouffé, & de même de cette main à l'autre. Enfin il déploya toute
sa

sa fatuité, minauderies obligeantes, souris affectés, & toutes les contorsions qu'on pardonne à peine à une Femme d'une coquetterie démasquée.

Je ne sçauois plus me rappeler comment on releva la conversation ; mais je me souviens que les deux Précieuses, qui obsédoient toujours *Riccoboni*, s'étendirent beaucoup sur la Littérature, & qu'elles débitèrent à peu près autant d'impertinences que de paroles ; que *Riccoboni*, à qui ces deux infatigables voisines ne laissoient guères la liberté de dire son sentiment, parla peu en effet, mais avec une justesse d'esprit admirable ; & qu'au dessert la conversation vint insensiblement à tomber sur les sentimens & sur l'amour délicat.

Ce sujet, qui étoit de mon goût & conforme à la situation de mon cœur, me réveilla d'une taciturnité, dans laquelle j'avois été plongé tout le tems du souper, quoiqu'on eût cherché souvent à m'en tirer. Le désir de plaire à *Valerie* me donna encore plus d'esprit que je n'en avois naturellement. Je fus étonné de trouver tant de finesse dans mes pensées, & tant d'élégance dans mes ex-
pres-

pressions. On m'écouta attentivement & avec plaisir. En parlant, je levois les yeux de tems en tems sur *Valerie*, qui évitoit mes regards; mais je m'appercevois que c'étoit avec peine, ce qui me donnoit encore plus d'éloquence. Cependant je lui adressai tout-à-coup la parole, pour lui demander son sentiment sur tout ce que j'avois dit. Comme elle ne s'attendoit point à une pareille question faite si brusquement, elle en fut embarrassée. Mais la *Toricelli*, qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit charmée qu'elle fit connoître son esprit, l'engagea à parler, & à nous développer ingénument ce qu'elle pensoit.

Ah! que la Comtesse dut se féliciter d'avoir pris ce soin, & qu'elle en fut bien récompensée! Que d'esprit en effet! que de précision & de délicatesse dans cet esprit! que de noblesse dans les sentimens! Ce n'étoit plus cette personne dont l'innocence cachoit les agrémens; & que les regards des hommes effrayoit. C'étoit bien les mêmes traits nobles & réguliers, la même fraîcheur & le même éclat de jeunesse; mais le sentiment & l'esprit brilloient tout autrement sur ces traits.

traits. La lecture & une inclination naturelle à apprendre avoient formé l'un & l'autre. Comme je l'engageai à parler longtems par de petites contradictions que je lui faisois exprès, elle fut obligée quelquefois de passer du sérieux à l'enjouement. Mais aussi libre dans l'un que sage dans l'autre, elle s'attira toujours l'applaudissement.

Tout le monde en fut enchanté: je n'ai jamais fait tant d'efforts sur moi, pour me contenir; j'étois tenté à chaque instant d'éclater par quelques marques d'admiration. Je me sentoïis quelquefois une envie extrême de m'aller jeter aux genoux de *Valerie*, & de lui rendre cet hommage comme à un prodige le plus rare de la nature; j'admirois sur-tout, qu'elle eût pû en si peu de tems acquérir tant de lumières; & qu'avec une mère si évaporée, elle pût conserver tant de modestie. L'éducation d'une fille dépend des instructions, & encore plus de l'exemple d'une mère. Qui auroit pû s'imaginer, en voyant *Valerie* & *Theodora*, que l'une fût fille de l'autre?

Comme *Teodora* étoit auprès de moi, j'étois obligé souvent de me tourner de son

fon côté ; & je ne la regardois jamais ,
 que ses yeux ne me témoignassent des
 intentions qui me faisoient rougir pour
 elle. Elle avoit trop d'expérience , pour
 ne s'être point apperçue que les charmes
 de *Valerie* m'avoient vivement frappé.
 L'intérêt lui faisoit envisager dans ma
 personne une conquête à ne point laisser
 échaper. On eût dit , par des regards
 qu'elle lançoit continuellement sur moi ,
 & par une infinité d'agaceries les mieux
 marquées , qu'elle me faisoit l'amour
 pour sa fille ; mais comme elle n'étoit
 point femme à laisser quelque doute , de
 certains petits mots , qu'elle me glissoit
 à l'oreille de tems en tems , me firent
 comprendre , qu'il ne tiendrait pas à el-
 le que *Valerie* ne répondit à ma pas-
 sion dans toutes les formes. Cependant
 l'espérance , qu'elle voulut me donner ,
 ne me flata nullement ; je comptois trop ,
 & avec raison , sur la modestie qu'on
 voyoit naturellement peinte sur le visa-
 ge de *Valerie* , & sur toute la sagesse qu'elle
 avoit fait paroître dans ses discours ;
 sagesse d'autant plus redoutable , qu'elle
 n'étoit plus ni trop farouche ni trop timi-
 de , mais aisée & éclairée. Enfin la no-
 ble

blesse de son maintien , trop réservé la première fois que je la vis , mais qui l'étoit pour lors sans contrainte , auroit suffi pour la faire respecter.

On se leva de table. La *Toricelli* , qui avoit été charmée de l'esprit & des sentimens , que *Valerie* avoit fait paroître , alla se jeter à son cou.

Comme cette bonne Comtesse étoit toujours d'une naïveté aimable ; Ah ! ma chère enfant , dit-elle à *Valerie* , pourquoi ma fortune ne répond-elle pas à la tendresse que j'ai pour vous ? En lui parlant ainsi elle l'embrassa plusieurs fois ; & comme c'étoit de cœur , elle ne prit point garde qu'elle lui dérangeoit sa coiffure. *Velutelli* , qui s'en apperçut le premier , en fit une plaisanterie dans son goût ; & *Valerie* alla reparer ce petit inconvénient dans une glace qui étoit au fond de la salle , & où l'on se voyoit entièrement. La salle d'ailleurs étoit bien illuminée.

Je suivis *Valerie* , mais si doucement qu'elle ne put point m'entendre. A mesure cependant que j'avançois ; elle me voyoit sans doute dans la glace , puisque je l'y voyois aussi. Mais quel doux faisisse-

fement n'éprouvai-je point , lorsque tout près d'elle , je m'apperçus que feignant d'être uniquement attentive à arranger sa coiffure , afin de n'être pas obligée de sçavoir que j'étois derrière elle , par la précaution que j'avois prise en marchant ; je m'apperçus , dis-je , qu'elle tourna avec complaisance ses beaux yeux sur mon image ou sur moi-même ; car en pareille occasion , l'image valoit bien l'original ! Nous promenâmes de tant de côtés notre vûe dans cette glace ; qu'enfin nos yeux se rencontrèrent. Les miens exprimoient une passion la plus vive , mais la plus respectueuse. Il me parut de voir dans ceux de *Valerie* , qu'elle n'étoit point fâchée que je m'exprimasse ainsi. Mais ensuite ce ne fut plus que de moment à autre qu'elle me regarda ; & je voyois bien que sans cette précaution elle n'auroit pû s'empêcher de rougir. A peine me regardoit-elle un instant , qu'elle avoit aussi-tôt recours à sa coiffure , la plus indocile qu'il y eût jamais : arrangée d'un côté ; elle se dérangeoit de l'autre. Posoit-on une épingle , il y en avoit deux qui sautoient. Et moi je faisois des vœux en secret , pour qu'elle devint

tou-

toujours plus opiniâtre.

Il me parut cependant qu'il auroit été trop ridicule à moi de ne point profiter d'une si belle occasion, pour découvrir à *Valerie* la passion qu'elle m'avoit inspirée; & qu'il falloit enfin que je lui parlasse autrement que des yeux. Je n'eus garde pour cela de m'avancer, & me tenant toujours derrière elle; Si vous êtes si sensible au dérangement, lui dis-je, songez plutôt, belle *Valerie*, à réparer celui que vous avez fait dans mon cœur. Vos charmes ne seront pas moins séduifans, sans les soins que vous vous donnez pour raccommo-der votre parure. Mais mon cœur que vous avez jetté dans le plus cruel désordre, y est condamné pour toujours, si vous ne voulez point l'en tirer. C'est ce que vous avez dû lire dans mes yeux, & c'est ce qu'ils vous confirmeront, si vous daignez encore les rencontrer.

Il n'y avoit pas moyen pour lors de supposer, que je n'étois pas derrière elle; aussi s'obstina-t-elle à ne regarder que sa coiffure.

Ce n'est point, Monsieur, me répondit-elle remplie d'une aimable confusion,

tion, le desir de paroître belle, mais la bienséance, qui m'oblige à me donner les soins que je prens; & du caractère dont je suis, moins aurois-je besoin de parure, & plus je serois à plaindre. Je ne pourrois jamais me résoudre à ne plaire qu'à mon égal; & je ne chercherois jamais à faire aucune impression sur quelqu'un qui ne le feroit pas. L'un ne contenteroit point ma délicatesse, & l'autre me tiendroit dans de continuelles alarmes. Quoique j'eusse tout lieu d'être contente de moi-même, les apparences me feroient frémir à chaque instant; & je suis trop attachée aux devoirs de la vertu, pour vouloir jamais m'exposer à de pareils soupçons.

Mais prenez garde aussi, lui repartis-je, qu'en évitant de plaire à tout le monde, & vous fixant trop vous-même dans cette glace pour éviter de me regarder, vous ne trouviez dans vos charmes la punition de votre humeur trop sévère, & de la cruauté que vous avez pour moi. Quoique ce ne soit que la fable qui nous fournisse un pareil exemple, je ne le crois pas impossible. Voilà, dit-elle en souriant, une crainte qui ne me trouble-

ra

ra jamais. Que ne doit-on pas, repris-je, redouter de la beauté! Laissons là, repartit-elle, des idées si peu naturelles, Je ne crois plus rien d'extraordinaire, lui répondis-je, après tout ce que vous me faites éprouver d'incompréhensible.

En prononçant ces mots, je laissai tomber ma vûe, je ne fai comment, sur certains appas, qu'un heureux contretems m'avoit fait admirer, lorsque, caché parmi les broussailles, j'avois vû *Valerie* pour la première fois. Elle étoit d'une taille haute, comme j'ai remarqué ailleurs, mais j'étois encore d'une taille plus avantageuse. Et de la façon, dont j'étois debout derrière elle, je pouvois aisément jeter mes yeux sur tant de charmes, qu'une fine dentelle & une légère palatine, * agréablement nuancée à jour, déroboient un peu. Mais mes regards avides perçoient à travers ces obstacles.

Que

* J'ai mis, à la place des noms propres d'ajustemens anciens, d'autres noms de ceux qui sont à la mode; J'en ai fait de même de quelques meubles, qu'il a fallu nommer, & je prendrai cette liberté dans tout le reste de l'histoire.

Que d'éclat ! Que de blancheur ! que de beautés ! Ma vûe étoit , pour ainsi dire , ensevelie dans une confusion d'appas. Elle parcouroit tout ; & autant qu'elle pouvoit , elle pénétoit jusqu'aux endroits les plus reculés : Je voyois ces charmes redoublés dans la glace , & c'étoit pour moi un nouveau plaisir. Cependant m'y livrant trop sans réserve , *Valerie* s'en aperçut. Elle s'éloigna aussi-tôt à quelques pas de moi ; & sans se tourner de mon côté , elle voulut bien faire semblant de n'avoir point remarqué ma curiosité indiscrete ; mais la pudeur l'emporta. Une rougeur si vive couvrit le visage de *Valerie* , que rempli de confusion de lui avoir déplu , je ne pus m'empêcher de rougir.

Dans ce même instant *Velutelli* , qui étoit apparemment fatigué du personnage qu'il étoit obligé de jouer , vint nous accoster. Il remarqua l'émotion de *Valerie* & la mienne. Il me semble , nous dit-il en souriant , que je vous vois bien animés l'un & l'autre ; vous querelliez-vous ? Je ne vous ai jamais vû , continua-t-il en parlant à *Valerie* , un coloris si vif , que lorsque quelqu'un , qui n'est

Suppl. Tom. I, K point

point ici, & que j'ai été même surpris de ne pas y trouver, vous aborda pour la première fois. Peut-être que Monsieur, ajouta-t-il d'un air railleur, a eu la méchanceté de vous en rappeler le souvenir.

Je frémis à ces mots. Ils m'annonçoient trop positivement que j'avois un rival, & ce qui me perçoit plus vivement, un rival, qui du premier moment avoit causé de l'émotion.

Valerie me regarda. Je me sentois agité par des transports de jalousie, que j'avois peine à contraindre. Elle comprit aisément que mon cœur étoit déchiré par des soupçons; & je crus voir dans ses yeux qu'elle étoit charmée que je fusse puni de l'avoir fait rougir.

La *Vizain* vint encore me troubler; elle avoit été obligée pendant tout le souper, de se sacrifier à ces cruelles bienfaisances, qui sont le supplice de toute personne qui aime. Ne pouvant plus soutenir de me voir auprès de *Valerie*, elle vint me dire brusquement, qu'il étoit tems de nous en aller. Je fus obligé de lui donner la main; je cherchai à rencontrer encore les yeux de *Valerie*. Elle s'ob-

tina

tina à les tenir toujours baissés, & je partis pénétré de douleur de l'avoir fâchée, & de rage d'avoir appris que j'avois un rival.

Nous ne nous parlâmes point, la *Vizani* & moi, en descendant les escaliers; & entrés tous les deux dans la même gondole, nous étions à moitié chemin de son hôtel, que nous n'avions pas dit un seul mot. Elle jettoit sur moi les regards les plus sombres, & soupiroit à chaque instant. Je me hazardai enfin à lui demander, si elle seroit chez elle le soir; car il faisoit déjà grand jour. Elle ne me répondit rien. J'insistai sur ma demande; Elle me répondit d'une voix tremblante & comme étouffée par la colère, qu'elle ne le savoit pas, & que cela devoit m'intéresser fort peu. Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Je m'en allai aussi-tot au logis, où je trouvai *Salvati* appuié sur une fenêtre de son appartement. J'y entrai sans qu'il s'en aperçût, & il fut surpris de me voir tout-à-coup auprès de lui.

Vous ne m'échapperez pas aujourd'hui, lui dis-je; je n'ai que faire, Monsieur, d'une confiance à demi; quelle raison

peut vous avoir engagé hier matin à ne pas tenir votre parole ?

Vous le dirai-je ? me répondit-il, je l'ignore moi-même. C'est déjà vous avouer que j'ai manqué exprès à ce que je vous avois promis. Cependant ce n'est point absolument la honte de vous découvrir toute ma foiblesse, qui m'a retenu. Une amitié aussi intime que la notre détruit aisément tout scrupule. Mais je me suis senti une répugnance inconcevable à vous faire cet avou. Elle est d'une nature que je ne faurois comprendre. Elle augmente à chaque mot ce que je vous dis. C'est une inquiétude que j'ai dans l'ame, & que je ne puis exprimer. Je sens, Cher Ami, que c'est vous offenser, que de vous marquer de la crainte à vous ouvrir mon cœur. Asseyons-nous, ajouta-t-il en quittant la fenêtre, & me regardant avec des yeux, où l'on voyoit en effet une impression d'inquiétude, qui ne me rendit que plus impatient d'apprendre ce qui pouvoit la causer.

Nous nous plaçâmes sur un lit de repos l'un près de l'autre. *Salvati* paroïsoit encore incertain ; il levoit les yeux ; il soupiroit : Qu'est-ce enfin qui m'agite ? s'écria-t-il, Je

Je vous ai déjà dit, reprit-il d'un ton de voix de quelqu'un qui fait un effort pour parler, que j'aimois, que la raison s'opposoit à mon amour, & que c'étoit ce qui me rendoit inquiet & rêveur. Je vous l'ai dit, & je vous le confirme aujourd'hui. J'ajouterai encore que cette raison n'a servi qu'à me tourmenter inutilement, & que j'aime plus passionnément que jamais. Les soupçons que vous m'avez témoignés sur *Velutelli*, n'ont été que trop justes. C'est lui en effet, qui m'a fait connoître la personne qui fait aujourd'hui mon inquiétude, & voici comment.

J'avois connu, continua-t-il d'un air moins troublé, *Velutelli* à Florence, dans le tems qu'il a fait son tour d'Italie. A mon arrivée à Venise, il vint d'abord me voir. Je le priai de m'introduire dans quelques maisons. Il me demanda pourquoi je ne m'adressois point à vous pour cela. Je lui répondis que je ne vous croyois pas répandu dans le monde; que d'ailleurs nous étions tous les deux d'une humeur taciturne, & qu'il falloit dans de pareilles occasions quelqu'un qui fût comme lui d'un esprit brillant & dégagé.

Il me mena le même jour chez la *Vizani*. Je trouvai de l'esprit dans cette jeune Dame, & un certain air touchant, qui ne m'auroit point déplu. Elle avoit surtout une langueur séduisante dans les yeux. Je compris aussi-tôt que *Velutelli* étoit amoureux de la *Vizani*. Cette découverte m'inquiéta ; mais je ne sciai si elle m'auroit assez intéressé, pour arrêter l'inclination qui se formoit déjà dans mon cœur. Il me dit en sortant que vous alliez souvent chez la *Vizani*, & que vous l'aimiez. Il ne put s'empêcher de lâcher quelques mots d'aigreur, qui me firent comprendre que vous étiez pour lui un rival incommode. Pour lors je me déterminai à l'instant à ne point songer à cette femme ; & quoiqu'elle m'eût accordé la permission de l'aller voir, je me promis sérieusement que je n'en ferois rien ; ce que j'ai bien exécuté.

Je suis fâché, interrompis-je, d'avoir été un obstacle à vos plaisirs, & d'autant plus fâché, qu'ils ne m'auroient nullement troublé. Vous n'aimez donc pas la *Vizani*? me dit-il d'un air surpris. Non, je ne l'aime pas, lui répondis-je. Ah! que je me veux de mal ; reprit-il, de

de ne m'être pas informé par vous-même de vos sentimens ! Occupé de cette passion , je n'aurois point songé à former d'autres engagements , & je ne me serois point livré à un amour , qui ne peut faire que ma honte & mon malheur. Quoi ? lui dis - je , aimeriez-vous quelque Femme perdue de réputation ? Je n'ai pas si peu soin de la mienne , me répondit-il , pour m'être oublié jusques à ce point. La personne que j'aime , n'est que trop sage ; & c'est peut-être ce qui fait le plus grand sujet de ma peine. Mais vous n'êtes pas d'accord avec vous-même , lui repartis - je ; que cherchez-vous enfin ? de la vertu ou de la coquetterie ? Et comment peut-on avoir de la honte d'aimer une personne remplie de sagesse ? Tout ce que je vous dis , repliqua - t - il , ne s'accorde que trop pour mon malheur. Je vous avoue , lui répondis - je , que je suis fort curieux de l'apprendre.

Je vai vous satisfaire , continua-t-il. Je rendis quelques visites à *Velutelli* , que je trouvai d'une humeur sombre. Nous demeurâmes ensuite quelque tems sans nous voir. Il vint me trouver un

jour que je m'y attendois le moins. Je ne lui ai jamais vû un air si mécontent. Je devinai d'abord qu'il étoit mal avec la *Vizani*. Il murmura quelques plaintes contre elle & contre vous ; & je crus m'appercevoir que vous triomphiez de tous les deux. Mais que dois-je en juger aujourd'hui ? ajouta-t-il d'un ton qui demandoit réponse. Que je traversois en effet ses amours , lui répondis-je ; mais que c'étoit malgré moi. Je comprens , reprit-il ; la *Vizani* vous aime , & vous n'avez point de goût pour elle. C'est cela à peu près , lui repartis-je. Mais ne vous interrompez plus , & venons enfin à ce qui vous intéresse.

Velutelli me témoigna , poursuivit *Salviati* , qu'il avoit grand besoin de dissipation ; qu'il alloit me mener dans toutes les bonnes Maisons de la Ville ; & qu'en me faisant plaisir , il se serviroit lui-même. Nous commençâmes le même jour ; & je crois que dans la quinzaine nous parcourumes toute la Ville. Je ne rencontrois point d'objet qui pût me fixer. Je trouvois de la beauté sans esprit , ou de l'esprit sans beauté. Dans le premier cas j'étois d'abord séduit , &

un

un moment après rebuté. Dans l'autre, je m'amusois quelques instans, mais je ne sentoie rien qui pénétrât au cœur. Il faut avouer que les Femmes sont capables en amour d'un sentiment plus noble, que nous ne le sommes nous autres hommes, qui nous piquons si fort de solidité & de jugement. Que de Femmes, & des plus belles, résisteront à un amant, qui n'aura que de la figure, & se livreront à un autre, qui n'aura que de l'esprit ! Mais parmi nous, où trouveroit-on celui qui eût le courage d'aimer une Femme dont le seul esprit composeroit tous les charmes ?

Vous me tuez, lui dis-je, avec vos réflexions ; ne viendrons-nous jamais au fait ? Venons-y, me répondit-il. Je vous avoue cependant, que j'ai envie de reculer à mesure que j'avance ; c'est ce qui me donne cette grande fertilité de réflexions.

Lors que nous eumes ainsi couru de côté & d'autre, continua *Salviati*, *Velutelli* me dit un jour, qu'il étoit surpris que dans la foule de toutes les Beautés que nous avions vûes, il n'y en eût pas eu quelqu'une qui m'eût engagé. Je lui

K 5 répondis

répondis que ce n'étoit point en voltigeant qu'on pouvoit se fixer. Cependant, continuai-je, ce n'est pas absolument ce qui m'a empêché de faire un choix : mais j'en ai vu dans les endroits où vous m'avez mené, que des graces apprêtées ; & la coquetterie qui est si puissante sur le cœur des hommes, ne l'est point du tout sur le mien. J'entens, répondit-il ; c'est du neuf, du simple, de l'ingénu, que vous demandez. J'admire la fantaisie qui vous a pris de venir à Venise pour l'y trouver. Mais parbleu, s'écria-t-il, je crois que vous êtes plus heureux que je ne pense. Il faut que je vous mène Partons, interrompit-il ; cette heure-ci nous sera favorable.

Nous montâmes dans la Gondole de *Velutelli*, poursuivit *Salviati*. Je lui demandai plusieurs fois, où nous allions. Il ne faisoit que rire ; & plus je lui témoignois d'empressement pour le savoir, plus il éclatoit. Arrivés au logis, où nous devions arrêter, & montés dans un Appartement, *Velutelli* parla à l'oreille du Domestique, qui alla nous annoncer. Nous sommes venus heureusement, me dit-il ;

dit - il ; vous trouverez ici la rareté qu'il vous faut. Nous entrâmes dans une chambre, & une jeune personne d'une beauté parfaite fut le premier objet qui arrêta mes regards. Je lui trouvai une modestie, que je n'avois jamais vûe ailleurs. L'esprit éclatoit dans ses yeux, & frappé de tant de charmes, j'étois dans une surprise qui alloit jusques au transport. Elle rougit ; & je me flattai d'abord que ma figure avoit pû lui causer ce trouble. Il y avoit une Dame avec elle, que je pris pour sa Mère. *Velutelli* parla beaucoup ; la Dame peu & bien ; la jeune personne moins encore, mais avec un esprit admirable : & je n'ouvris la bouche, que lors qu'on me questionna. A mesure que je faisois un examen secret des charmes de cette jeune personne, le désordre qui s'étoit glissé dans mes sens augmentoit. Je fis tout ce qu'il me fut possible pour rencontrer ses yeux ; mais je n'y réussis pas. Il fallut enfin la quitter, dans le doute de savoir si la rougeur qui avoit paru sur son visage étoit un effet de ce que je m'étois imaginé.

Connoissant mon caractère, continua

Salviati, & un peu l'amour, je compris par tout le chagrin que j'eus de quitter la jeune personne, & par le désir immodéré de la revoir bientôt, que j'étois sensiblement touché, que je ne l'avois jamais été de la sorte, enfin que j'étois perdu. Je demandai à *Velutelli* si la Dame étoit la Mère de la jeune personne; car je ne l'avois pû comprendre dans la conversation. Elles ne sont nullement alliées par le sang, me répondit-il, mais fort unies par l'amitié. Sans doute que ce sont des personnes de naissance? lui dis-je. Mais, qu'en dites-vous? me répondit-il. Qu'on voit, lui repartis-je, sur les traits de la Dame cet air de noblesse & d'éducation, qui distingue toujours les femmes d'un certain rang. Et sur ceux de la Demoiselle? repliqua-t-il. Ce même air, lui répondis-je, encore mieux marqué. Vous êtes un phisionomiste admirable, s'écria-t-il d'un ton qui m'embarrassa; car je ne pus point comprendre, s'il étoit sérieux ou railleur. Je lui demandai plusieurs fois les noms de ces deux personnes; il eut toujours l'adresse d'éluder ma question. Et arrivés tous les deux chez lui, où il me mena
souper,

souper , Cesserez-vous enfin de faire le mystérieux ? lui dis-je. Quelle tyrannie est la votre ! m'écriai-je emporté par un mouvement , qui étoit déjà plus fort que moi. J'aime à voir ce transport , me dit-il d'un air moqueur ; voilà qui est décidé , vous êtes amoureux. Mais vous n'y pensez pas , reprit-il en feignant un air grave ; quoi ? vous voudriez déjà savoir le nom de l'objet qui vous a frappé ? Où avez-vous jamais lu , que cela soit arrivé la première fois qu'on l'a vu ? Oh ! que vous m'impatientez ! lui répondis-je. Il est sûr que je me ferois sérieusement piqué contre *Velitelli* , si je n'avois trop senti le besoin que j'avois encore de lui. Je fus enfin obligé de revenir au logis , sans avoir pu lui arracher une seule syllabe du nom que je désirois tant d'apprendre.

Je ne pouvois m'éclaircir de rien par moi-même , continua *Salviati*. Etranger , comme je le suis dans cette Ville , je ne connoissois point l'endroit où nous avions été. Il n'étoit pas question de m'adresser à vous pour être informé à l'instant de ce que je désirois savoir , & il m'auroit été inutile de faire aucune
per-

perquisition pour l'apprendre. *Velutelli* m'avoit promis que dans deux jours nous rendrions une seconde visite ; & je comptois que pour lors il ne s'obstineroit plus à me tourmenter. Mais quand même j'aurois été persuadé que vous eussiez pû contenter ma curiosité à l'instant , je doute fort que je vous eusse rien dit. J'aurois craint de vous donner trop de curiosité à vous-même. Je sentojs déjà que j'aurois voulu que cette jeune personne ne fût connue que de moi seul , & qu'elle le fût encore moins d'un homme de votre âge , de votre figure & de votre mérite. Je n'avois aucune inquiétude là-dessus à l'égard de *Velutelli*. Vous sçavez combien il est familier , & qu'il l'est toujours avec insolence. Je n'étois donc apperçu que la Dame & la Demoiselle ne l'avoient jamais regardé qu'avec froideur ; que son air audacieux , ses manières impertinentes , & son babil éternel les avoient même ennuyées. La crainte que j'avois pour lors de vous ouvrir mon cœur , étoit bien différente de celle que j'ai aujourd'hui. Il seroit ridicule que je l'eusse conservé , puisque l'objet que j'aime est connu de tout Venise,

Venise, comme vous allez l'apprendre. Celle que j'avois alors étoit volontaire, ou pour mieux dire, je me plaisois à l'avoir. Celle que j'ai à présent m'occupe malgré moi. J'en ignore la cause; mais continuons toujours.

Nous allâmes quelques jours après faire une seconde visite, poursuivit *Salviati*, [en se jettant de côté sur le lit de repos, & de façon que je ne pouvois plus le voir en face, car j'étois plus reculé que lui] : je trouvai encore plus de charmes & d'esprit à la jeune personne. Ma présence l'embarrassa encore plus que la première fois : j'en conçus de plus grandes espérances ; & à une troisième visite que nous rendîmes, je ne doutai plus que je n'eusse le bonheur de plaire. Je saisis un moment, où tout le monde étoit occupé à parler ; & je découvris à cette jeune Beauté tout ce qu'elle m'avoit inspiré, avec des termes aussi tendres que respectueux. Elle en fut extrêmement troublée ; mais je m'apperçus bien, qu'elle n'étoit dans une si grande confusion, que parce qu'elle se trouvoit des sentimens qui ressembloient à ceux dont je venois de lui faire l'aveu. J'aurois souhaité

souhaité de la faire expliquer : Mais la Dame me fit plusieurs questions. Il fallut répondre. La conversation devint générale ; & nous sortîmes sans que j'eusse pû trouver un moment favorable à ma curiosité.

A peine fumes-nous dans la Gondole , continua *Salviati* en se tenant toujours posté de même , que je dis à *Velutelli* ; Saurai-je enfin le nom de cette jeune personne ? Je ne crains point de l'apprendre , ajoutai-je ; elle est sans doute de condition. Vous désirez donc beaucoup qu'elle le soit , me répondit-il. Infiniment , lui repartis-je avec ma naïveté ordinaire. J'en suis au désespoir , repliqua-t-il ; elle n'est malheureusement que la fille de *Riccoboni*. La fille de *Cintio* ! m'écriai-je. De lui-même , reprit *Velutelli* ; & on la nomme *Valerie*. Ah ! mon cher Ami , ajouta *Salviati* en soupirant , que devins-je à ces mots !

Qu'on juge , par parenthèse , ce que je devins moi-même , en apprenant que *Salviati* étoit mon rival , & un rival aimé ; *Salviati* , à qui je devois la vie , *Salviati* , mon seul & fidèle Ami ! Pour peu qu'il m'eût regardé dans cet instant ,
ou

ou qu'il eût pû me voir dans la posture où il étoit, il auroit compris quel intérêt je prenois pour lors à son récit.

Je marquai à *Velutelli*, continua *Salviati*, la surprise où j'étois, qu'une Comédienne pût avoir tant de graces, de noblesse & de pudeur. Il me répondit qu'elle ne l'étoit pas encore tout-à-fait ; mais qu'elle devoit débiter en peu de tems ; que la Dame, que j'avois vûe avec elle , étoit la Comtesse *Toricelli de Ferrara* ; que , malgré l'air de bonté , que j'avois vû à cette Dame , c'étoit un coup de vengeance qui l'avoit obligée de se réfugier à Venise ; qu'elle avoit pris pour *Valérie* une véritable tendresse de Mère ; que si une trop grande générosité & son humeur vindicative n'eussent dérangé ses affaires , & qu'elle pût procurer à cette fille une vie aisée , elle n'auroit jamais permis qu'elle montât sur le Théâtre. Il voulut faire quelques plaisanteries sur l'étonnement où j'étois , sur tout ce que mon air & ma contenance ne faisoient que trop paroître. Mais voyant que je rougissais de colère , il mit un frein à sa belle humeur. Il me quitta aussitôt que nous fumes au logis ; & rempli
d'amour

d'amour & de désespoir, je me retirai dans mon Appartement. Je trouvois *Valerie* encore plus aimable depuis que j'avois appris sa naissance, puisqu'elle ne lui donnoit que de nouveaux charmes. Issuë d'un sang illustre, ses qualités l'auroient fait admirer; que d'admiration ne lui devoit-on pas, dans l'état où le Ciel l'avoit fait naître! Il falloit qu'elle combattit sans cesse tous les dangers de sa condition & l'exemple dépravé de sa Mère; car *Velutelli* m'avoit fait entendre que *Téodora* étoit encore plus impudente hors du Théâtre que sur la Scène. Mais la justice que je rendois à un mérite si rare & si inouï, ne m'affligeoit pas moins, puisqu'elle ne me laissoit aucune espérance. La certitude d'avoir fait quelque impression sur le cœur de *Valerie*, ne me rendoit que plus malheureux. J'étois trop sûr que je ne viendrois jamais à bout de la gagner que par des liens honnêtes & indissolubles. Mais je sentoient que je me serois couvert d'ignominie en formant une telle Alliance. Je passai plusieurs jours dans une agitation qui me pénétoit de douleur; & je formai mille projets sans m'arrêter à aucun. En

En sortant un matin de l'*Ospitaletto*, poursuivit *Salviati*, je rencontrai la *Toricelli*. Elle m'accabla de politesses, me fit entrer dans sa Gondole, & me mena chez elle, où nous trouvâmes *Valerie*. Quelle révolution en la voyant ! Je lui trouvai un air abbatu, mais cette langueur ajoûtoit à ses appas. Sa rougeur & son extrême embarras me firent comprendre que c'étoit moi qui avois causé ce dérangement dans ses charmes. Que cette idée me flatta ! Le Père & la Mère de *Valerie* entrèrent. On se mit à table, & on n'y parla que du début de *Valerie*, qu'elle devoit faire bien-tôt. Ce même sujet nous entretint encore après le dîner. Je ne parlerai point des mouvemens divers dont je fus agité. Je voyois d'autant plus d'impossibilité de m'unir jamais à *Valerie*, si une fois elle montoit sur le Théâtre. Il y avoit des momens où j'étois presque sur le point d'arrêter les desseins du Père & de la Mère, en offrant à *Valerie* ma fortune & ma main. Il sembloit que la *Toricelli*, qui avoit sans doute pénétré mon amour, devinât les projets que je formois, & qu'elle m'y encourageât par ses regards,

Mais

Mais il vint du monde voir la Comtesse. A la faveur de ce dérangement, je m'éclipfai fans que personne s'en apperçût. Je revins au logis abbatu & tremblant des efforts que j'avois faits fur moi. Je me rappellai plus que jamais les devoirs de ma naissance ; & je réfolus de remporter une entière victoire.

Enfin j'ai passé plusieurs semaines, pourfuivit *Salviati*, l'esprit & le cœur tourmentés, & livré aux plus cruelles & aux plus inutiles réflexions. Lorsque vous me trouvâtes avant-hier plongé dans la rêverie, un domeftique de la *Toricelli* venoit de m'avertir de la part de fa Maîtresse, que le début de *Valerie* seroit pour le lendemain, & que la Comtesse m'invitoit à un repas qu'on donneroit dans son Appartement après la Comédie. J'avois répondu que je me trouverois à l'un & à l'autre ; & j'étois tantôt dans la résolution de tenir ma parole, tantôt dans celle d'y manquer. Vous me surprîtes dans cette agitation de pensées. Je vous ouvris d'abord mon cœur à moitié. Mais arrêté par une répugnance invincible à vous découvrir entièrement ce qui m'inquiétoit, je pris le parti de vous remettre

tre au lendemain , dans l'espérance que cette répugnance cesseroit peut-être , ce qui n'arriva nullement. Je vous évitai donc hier volontairement. L'heure de la Comédie arriva ; & après un combat inutile d'incertitudes , je me transportai au Théâtre. Je me mis au Parterre , pour être confondu dans la foule. Je craignois trop qu'étant en spectacle , on remarquât tout l'intérêt que je prendrois à la nouvelle Actrice : Je vous vis dans une loge avec la *Vizani*. Qu'ils sont heureux ! me dis-je , préoccupé de la fausse idée que vous aimiez cette femme ; aucun obstacle ne s'oppose à leur amour : mais ce qui m'amène ici détruit pour moi toute espérance ; & en faisant ces cruelles réflexions , la toile se leva. Je m'étois bien préparé à trouver ce soir-là encore plus de charmes à *Valerie* ; mais je ne m'attendois point à un éclat aussi éblouissant que celui qui me frappa. Je m'en sentis si ému , que je demeurai comme anéanti. Revenu un peu de cette extrême surprise , un mouvement aussi violent lui succéda. Je me voulus du mal à moi-même de n'avoir point suivi ce que mon cœur m'avoit inspiré la dernière fois

fois que j'avois vu *Valerie*. Il sembloit que cette pièce fût faite exprès pour me tourmenter davantage. Un Souverain , me dis - je , épris de la vertu & des charmes d'une Bergère, l'a bien estimée digne de remplir la majesté d'un Trône. Pourquoi n'aurois-je pu offrir à *Valerie* une fortune cent fois moins élevée , à *Valerie* d'une vertu bien plus rare & d'une beauté sans doute plus éclatante ? Mais la voilà aujourd'hui sur un Théâtre , ajoutai-je en soupirant d'amour & de fureur , & cette démarche la rend d'une condition encore plus vile que celle d'une Bergère. Je ne puis donc plus penser à m'unir avec elle. Il s'agiroit du deshonneur de ma vie. D'autres espérances ne fauroient me flater. Ne vois-je pas sa pudeur briller même sur la Scène ? *Valerie* est perdue à jamais pour moi , & j'en suis aimé.

En faisant ces réflexions , continua *Salviati* , qui étoit toujours dans la même posture sur le lit de repos , je me sentois pénétré d'amour & de rage. J'étois forcé d'admirer la noble simplicité du jeu de *Valerie* , & cette grâce infinie qui régnoit dans toutes ses actions. Cependant les applau-

applaudissemens qu'on lui donnoit, me sembloient autant d'insultes pour mon cœur. Enfin tant de mouvemens différens m'accablèrent, que je ne pus les soutenir plus longtems ; je me trouvai mal. J'eus recours à une eau qui me soulagea fort peu. Je fortis du Théâtre ; je me fis mener au logis ; & je me jettai sur ce même lit de repos, où je ne demeurai qu'un instant. Plein de mon désespoir & de mon amour, livré à l'agitation la plus cruelle, j'ai passé la nuit errant tristement dans cette chambre. Vous m'avez surpris à la fenêtre plongé dans une profonde rêverie. Je me déterminois en moi-même dans cet instant à vaincre tous mes scrupules ; à aller ce même jour chez la *Toricelli*, pour lui découvrir mes sentimens, & pour la prier d'en faire part au Père de *Valerie* & à elle-même ; enfin à m'unir avec elle par un prompt Mariage. Le récit, que je viens de vous faire m'anime encore à prendre cette résolution. Sans *Valerie* il n'y a plus de repos, il n'y a plus de vie pour moi. Je la tirerai avec sa Famille de la honte de leur état. Naissance, raison, devoir, vains fantômes
de

240 AMOURS DE VALERIE

de l'imagination, vous ne m'arrêterez plus. Qu'on me blâme d'avoir terni l'éclat de ma naissance, ou qu'on m'admire d'avoir fait honneur à la vertu; tout m'est égal. Dans une agréable solitude avec *Valerie*, mes jours s'écouleront au milieu des plaisirs; quel emploi ravissant! Je les passerai à la contempler, à l'aimer, à l'adorer. Oui, c'en est fait, poursuivit-il en se levant brusquement; je vai me jeter à ses genoux, je vai lui jurer... Mais que vois-je? interrompit-il en me regardant: vous pâlissez!.. vous frémissez!.. plus je vous considère, & plus je tremble de vous pénétrer.... est-ce une illusion?

Non, *Salviati*, lui dis-je, vous ne vous trompez pas; j'aime *Valerie*.

Ah! Dieu! qu'entens-je! s'écria-t-il en se jettant sur une chaise éloignée du lit de repos où nous étions; Quoi! *Barbarigo*, vous êtes mon rival?

Si l'ancienneté pouvoit donner quelque droit en amour, j'en aurois un sur vous, lui répondis-je; puisque j'ai aimé *Valerie* avant que vous la connussiez, avant que je la connusse moi-même.

Son étonnement augmenta à ces mots.

Je

Je lui fis un récit de l'avanture du bois, de la méprise que j'avois faite au Bal du Duc de Mantouë, en prenant la *Vizani* pour mon *inconnue*; & de ma surprise, en la retrouvant sur un Théâtre. Je lui racontai ensuite comment nous avions, la *Vizani* & moi, rencontré la *Toricelli* avec *Valerie*; que la Comtesse nous avoit mené chez elle; tout ce qui étoit passé pendant ce repas, & au sortir de table; & je dis enfin que je venois de cette maison, lorsque je l'avois surpris à la fenêtre.

Nous voilà rivaux, s'écria-t-il, lorsque j'eus achevé de parler; voilà à quoi nous a menés la fausse délicatesse, de vouloir chacun de nous deux que l'autre fût le premier à ouvrir son cœur. Ah! *Salviati*, lui dis-je, que vous m'offensez, en m'appellant encore votre rival! Et comment vous nommerai-je donc? me répondit-il.

Parce que j'ai été frappé des charmes de la même personne que vous aimez, lui repartis-je; j'irai vous troubler, moi qui vous dois la vie? Qu'ai-je fait dans le monde, qui puisse vous autoriser à former un jugement si indigne de

moi ? Je pourrois vous traverser dans vos amours , vous mon bienfaiteur , vous mon ami , vous , qui ayant touché le cœur de *Valerie* , avez un droit légitime sur elle , le vrai , l'unique ? car enfin vous ne devez point en douter , *Valerie* vous aime. Cette rougeur & cet embarras toutes les fois que vous l'avez vûe , en font des marques incontestables pour une jeune personne remplie de tant de pudeur. Oui , *Salviati* , *Valerie* vous aime ; jouissez en paix de votre bonheur ; faites triompher la vertu. Que votre vie ne soit qu'un enchaînement de plaisirs ! Que jamais aucun repentir ne vous inquiète sur votre choix ! Tant de charmes d'esprit & de sagesse méritent toute autre chose. Enfin , vivez content ; c'est l'unique objet de mes vœux. Je me sentis attendri en achevant ces paroles. *Salviati* se leva , vint se jeter à mon cou , m'embrassa les larmes aux yeux , se plaça auprès de moi , se mit à rêver , & je fis la même chose.

L'effort que je venois de faire sur moi-même , me coûtoit plus qu'on ne pense. Je trouvois plus de charmes à *Valerie* , depuis que j'avois appris la forte im-

pression

pression qu'elle avoit faite sur le cœur de mon ami. Je n'ignorois pas combien de reconnoissance je devois à cet Ami ; aussi me proposois-je de ne plus voir *Valerie*. A chaque protestation que je m'en faisois , je sentois augmenter mon amour. Je ne pouvois pas même me défendre de certains mouvemens de jalousie , en songeant qu'elle aimoit *Salviati*. Il me sembloit qu'il m'en auroit moins coûté , si j'avois pu lui faire un sacrifice plus noble.

Nous gardâmes ainsi le silence quelque tems. Je le rompis le premier, pour demander au Comte ce qui le rendoit si rêveur , & s'il pouvoit me faire le tort de douter de mes sentimens ?

Non , cher Ami , me dit-il , je n'en doute point. Je me sens même si pénétré de leur noblesse , que l'attendrissement , où vous me voyez , me rappelle à moi-même. Ne comptez plus de m'être redorable ; c'est moi , qui vous le suis aujourd'hui , puisque je vous dois le retour de ma raison. Nous cherchons vainement à nous éblouir. Que ce soit préjugé ou sagesse , il faut suivre ce que nos Ancêtres ont pensé , & ce que l'on

penſe de nos jours. Je ne rendrois point *Valerie* plus illuſtre en l'épouſant. Son mérite lui attirera toujours le reſpect & l'admiration; car la vertu ſ'annoblit d'elle-même. Et ſi je ſuivois l'impétuoſité de ma paſſion en formant une Alliance honteuſe, je me couvrirois d'ignominie. Vous pouvez, continua-t-il, avec moins de riſque vous livrer à votre amour. Soumis aux ordres d'un Père, entouré de vos Parens, & d'un âge à ne pouvoir point décider de votre fort, vous trouveriez mille obſtacles, qui s'oppoſeroient à vos déſirs, en cas que vous en formaffiez quelqu'un indigne de votre naiſſance. Mais, qui pourroit m'arrêter dans mes projets, moi, qui éloigné de ma Patrie, & par la perte de mon Père, me vois abſolument maître de moi-même? Ce n'eſt donc qu'en fuyant le danger que je puis l'éviter. Non, reprit-il, après avoir un peu rêvé, je ne verrai plus *Valerie*; je vous le promets, *Barbarigo*, à vous qui par votre généroſité m'avez fait revenir de mon égarement. Que je ne vous empêche point, poursuivit-il, je le répète encore, de ſuivre le panchant de votre cœur. Que *Valerie*

rie m'aime ou non, je ne la verrai plus. Mais, que dis-je qu'elle m'aime, comme si une conjecture étoit une certitude. Quoi qu'il en soit, reprit-il en soupirant, vous auriez bientôt détruit une si foible impression. Mon cœur vous en fait le présage; votre âge, votre figure & votre esprit m'en assurent.

Je fus étonné d'un changement si prompt, & je ne crois pas que j'eusse tort de l'être. Je ne pus revenir de ma surprise, qu'en réfléchissant à la vivacité du caractère de *Salviati*. Nous nous quitâmes enfin, en nous protestant réciproquement, que nous ne verrions jamais *Valerie*.

LIVRE SIXIEME.

JE me retirai dans mon Appartement. Lors que je fus seul, je sentis plus vivement tout ce qu'il m'en coûteroit, pour soutenir l'engagement auquel je m'étois obligé. Mais je ne résolus pas moins de garder ma parole, dût-il m'en coûter la vie.

Ah! *Salvati*, m'écriai-je, Ah! cher rival, tu veux, par un excès de générosité, que je ne te sois plus redevable: mais je sens que je ne t'en serai plus en effet, puis-que je te sacrifierai bientôt le bien que tu m'as conservé. Il est donc aimé? me dis-je, en frémissant; oui, il l'est, puis-je en douter?

Je ne pouvois soutenir cette idée. Quoique je me représentasse tout ce que je devois à mon Ami, elle me pénétoit de rage. Je traitois *Valerie* de perfide, comme si elle eût violé des droits qu'elle m'eût donnés sur son cœur.

Je me retraçois ses charmes, & je la trouvois plus belle que jamais. Il me sembloit de la voir au bord du bois, auprès de sa bonne Maman, mêler avec une grace ingénue ses larmes aux sienes; réparer en rougissant, le désordre que les épingles avoient causé en sautant; & d'un air encore plus confus, réprimer l'audace du buisson malin. Je me figurois tout cela si au naturel, que je croyois encore contempler les charmes que ces deux petits contre-tems m'avoient fait admirer.

Je la voyois tantôt d'une beauté plus
éblouiss-

éblouissante joindre sur la Scène, par un assemblage encore inoui, la modestie la plus noble & la plus naturelle à toutes les graces du Théâtre.

Je me la représentois quelquefois les yeux fixés sur la glace pour arranger sa coiffure opiniâtre, me voyant sans vouloir me voir, ses lèvres charmantes entr'ouvertes pour me sourire, & ses jouës couvertes d'une aimable pudeur, en s'apercevant de la curiosité de mes regards trop avides.

Je passai toute la journée seul, ayant défendu qu'on ne laissât entrer qui que ce fût dans mon appartement. Je voulus passer le soir dans celui de *Salviati*. On me dit qu'il reposoit. Il est bienheureux, me dis-je presque avec dépit, de pouvoir se donner du repos. Je sentis combien j'en aurois eu besoin moi-même, mais qu'il m'étoit impossible d'en prendre. Je fus tenté de retourner dans mon appartement. Je me dis cependant, que ce seroit me préparer de nouveaux tourmens, que de m'abandonner ainsi à la solitude : & celle du soir me parut encore plus redoutable.

Je descendis, sans savoir où je vou-

lois aller. On me le demanda ; Où il vous plaira , dis-je aux gondoliers. Cette réponse les étonna. Mais , comme ils étoient dans l'habitude de me descendre souvent à l'hôtel de la *Vizani* , ils me menèrent chez elle. Livré toujours à moi-même , je montai sans savoir positivement où j'étois , que lorsque je me vis dans la salle du jeu. La *Vizani* fut surprise de me voir. Elle comptoit vraisemblablement que je devois être chez la *Toricelli* ; sa jalousie au moins le lui faisoit croire. Et la supposition n'auroit pas été fautive , sans la fatalité de mon étoile , qui avoit arrangé les choses tout autrement.

Elle me reçut d'abord avec froideur ; & m'étant placé sur le même sofa où elle étoit , elle se leva presque aussi-tôt pour aller regarder le jeu. Piqué , je ne sai par quelle raison , de voir qu'elle me fuyoit , je la suivis ; & m'étant approché d'elle , je la regardai avec des yeux remplis d'une langueur , qui n'étoit sûrement pas son ouvrage , mais qui cependant la trompa. Je m'aperçus de l'impression que je lui avois faite , & j'allai me rasseoir sur le même sofa. Elle ne tarda point

point à s'y venir placer. Comme je n'avois été piqué que par vanité, je me tenois satisfait de la démarche de la *Vizani*, & je n'avois plus rien à lui dire.

Il étoit naturel cependant que je fusse le premier à parler ; & quoique j'eusse l'air rêveur, je ne-devois point ignorer qu'elle étoit sur le sofa ; car elle s'étoit mise assez près de moi. Des soupirs, poussés à demi, une robe qui n'étoit jamais rangée à sa fantaisie, un éventail toujours en mouvement, & le petit barbet qu'on caressoit sans cesse, tout cela auroit bien dû me tirer de ma taciturnité ; mais je devenois à chaque instant plus rêveur.

On s'impatiente à moins. Aussi la *Vizani* se retira-t-elle à l'autre coin du sofa, en jettant brusquement le chien au milieu, qui vint en criant me gratter de sa patte, & me demander raison du chagrin que je lui causois. En me retournant pour écarter ce petit importun, je ne pus m'empêcher de regarder la *Vizani* ; je la trouvai dans une tristesse si naturelle ; ses yeux, qu'elle tourna languissamment sur moi, me parurent si beaux dans cet état, que pénétré par

une triste expérience des peines que l'amour fait souffrir , je fus touché de celles que je caufois à une femme qui m'aimoit si tendrement ; je pris *Mascherino* , jé m'approchai de la *Vizani* , & je le lui remis dans ses bras. Nous soupirâmes tous les deux au même instant , elle d'amour , & moi d'attendrissement pour ses maux & pour les miens.

Il me vint cependant à l'esprit , que cherchant à m'attacher sérieusement à la *Vizani* , je pourrois peut-être arracher de mon cœur le souvenir de *Valerie*. Séduit par cette idée , je voulus dans le moment même en essayer la pratique. Je dis à la *Vizani* cent jolies choses , mais plus délicates que tendres. Elle m'en fit reproche avec un ton doux ; & attachant ses yeux sur les miens , elle me marqua tant de passion , que j'en fus ému. Enfin elle me déploya son cœur , & me découvrit toute la jalousie que *Valerie* lui caufoit.

J'eus assez de force pour lui cacher mon trouble ; je lui témoignai si positivement & d'un air si composé , qu'elle m'offensoit , en me soupçonnant capable d'aimer une Comédienne , qu'elle n'osa plus
m'en

m'en parler. Je passai de la dissimulation jusqu'à l'affurer qu'elle seule m'avoit jetté dans la rêverie & dans la tristesse, par la froideur dont elle m'avoit reçu. Plaignons-nous après cela de la coquetterie des femmes !

Elle me parut convaincue de tout ce que je lui dis, au moins dans le moment. Une douce satisfaction brilloit sur son visage. Elle me témoignoit, par des regards les plus expressifs, combien elle étoit contente de moi. Cependant une pensée, qui lui passa dans l'esprit, la troubla tout-à-coup.

Je veux croire, me dit-elle, puisque vous me l'assurez, que je n'ai pas d'objets réels à combattre ; mais n'en ai-je plus de chimériques ? Je compris que c'étoit de l'inconnue qu'elle vouloit me parler. Qu'auroit-elle pensé, si elle avoit pû s'imaginer que *Valerie* étoit cette inconnue ? Il fallut encore un nouvel effort pour lui dérober mon embarras. Je réussis cependant à la persuader que ce fantôme n'avoit pû tenir contre ses charmes, & qu'elle seule régnoit dans mon cœur.

Une réponse si tendre méritoit d'autres

remercimens que des paroles. Mais il étoit question de les cacher à tout le monde qui étoit dans cette Salle, & surtout à plusieurs femmes, que la curiosité & l'envie de médire, rendoient trop clairvoyantes. Quoiqu'elles fussent attentives au jeu, qu'elles en parussent même entièrement occupées, leurs yeux n'en étoient pas moins à craindre.

La *Vizani* qui n'ignoroit point tout cela, s'aida prudemment de *Mascherino* dans cette affaire. Comme si elle eût été fatiguée de ces petites singerie, qui ne discontinuoient pas, elle se pencha de mon côté, & le posa sur moi.

Cette innocente ruse servit à deux fins. A l'abri de *Mascherino*, on me ferra la main à plusieurs reprises, ce que, poli comme j'étois, je rendis sur le même ton : & par cette posture on me mit sous les yeux une gorge, qu'on eût dit de neige par sa blancheur, & de marbre par sa fermeté. Il étoit à présumer, suivant quelques remarques que j'ai faites, que tant d'éclat & de fraîcheur n'étoient point le simple ouvrage de la nature, mais j'ignorois pour lors qu'on pût composer cette sorte de charmes, L'ex-
périence

périence m'a appris dans la suite, que l'art des femmes s'étendoit encore plus loin.

Une main de la *Vizani* étoit donc occupée de cette manière à me faire des remercimens, & l'autre s'occupoit tantôt à repousser le dessus du corset, tantôt à arranger une fine mouffeline, dont la gorge étoit à demi couverte, & qui secundoit ses mouvemens. Je sentois par là une double émotion, celle qu'on me causoit sous les auspices de l'officieux *Mascherino*, & celle que mes yeux m'inspiroient, en se fixant sur toutes les beautés qu'on leur montrait.

Nous étions dans cette tendre situation la *Vizani* & moi, lorsque son mari entra accompagné d'un gros Abbé, qui étoit un Savant du premier ordre. C'est ainsi du moins qu'on en pouvoit juger par l'énormité de ses lunettes. Je fus déconcerté, mais la *Vizani* ne se troubla point. Elle redoubla ses remercimens, comme si elle eût eu plus de plaisir à me témoigner sa reconnoissance devant son mari, qui s'approcha de nous, en tenant par la main le gros Abbé, avec qui il disputoit vivement sur un point de Philosophie. I

Il falut bien nous déranger , lorsqu'ils furent près de nous. *Vizani* fe mit auprès de moi , & l'Abbé entre la *Vizani* & moi. Il s'agiffoit entr'eux fi le Soleil tourne autour de la Terre , ou la Terre autour du Soleil. L'Abbé foutenoit que c'étoit le Soleil, *Vizani* que c'étoit la Terre ; & on vouloit favoir mon fentiment. Nous nous regardions triftement la *Vizani* & moi , comme pour nous demander raifon du chagrin qu'on nous caufoit ; & nous nous difions en nous-mêmes , que c'étoit à eux que la tête tournoit , de venir ainfi nous troubler fi mal à propos.

Cependant l'Abbé perdit de vûe peu à peu la queftion , & laiffa parler tout feul le mari , pour examiner la beauté de l'époufe. Il parcouroit de fes lunettes avec une gravité admirable les charmes qu'on venoit de me montrer. En effet pour un homme de favoir comme lui , ce devoit être un nouveau fpectacle , que de voir deux petites globes , qui avoient un mouvement élaftic au lieu d'un circulaire.

On quitta le jeu , & tout le monde fe leva. L'Abbé cefla avec regret de contempler le plus beau Phénomène qu'il eût

eût encore vû. *Vizani*, qui crut qu'on lui avoit cédé, parce qu'on avoit cessé de lui répondre, se tint glorieux du triomphe. Son Epouse me lança le regard le plus passionné pour adieu ; & je m'en allai en pestant contre les Sciences, les Abbés & les maris. Mais à peine me trouvai-je au logis, que je repris ma douleur & mon emploi ordinaire. Penser à *Valerie*, & la trouver toujours plus charmante ; me désespérer en songeant que je ne devois plus la voir, & qu'elle aimoit *Salviati* ; voilà à quoi je m'occupai toute la nuit même en sommeillant.

Il y a plusieurs détails dans toutes les circonstances, où se trouve quelqu'un qui est amoureux, qui n'intéressent nullement ceux qui n'aiment pas. Je supprimerai les moins essentiels, pour ne pas me rendre plus ennuyeux.

Je continuai toujours à essayer de m'attacher à la *Vizani* : mais plus je cherchois à arracher de mon cœur l'image de *Valerie*, & plus elle s'y gravoit profondément. Ce qui se passoit entre la *Vizani* & moi, étoit fort singulier. Le moment nous échappoit toujours par sa faute ou par la mienne. Lorsqu'elle me faisoit
com-

comprendre , par les agaceries les mieux marquées , qu'il n'y avoit plus de bontés dont on ne voulût bien me combler , trop occupé de *Valerie* , j'étois rêveur & distrait. Lors que moins plongé dans ma douleur & dans mes rêveries , je me sentoïis disposé à me laisser combler de ses bontés ; ou je brusquois trop l'occasion , & par décence on me rebutoit ; ou le dépit que je m'étois attiré par mes distractions de la veille , m'opposoit une résistance invincible : mais tout cela faisoit penser à la *Vizani* , que je l'aimois beaucoup moins que je n'aurois voulu le lui persuader. Cependant elle étoit exactement instruite de mes démarches , comme je l'appris dans la suite , & par-là elle savoit bien que je n'allois que chez elle.

Je lui rendois presque toujours mes visites le matin , de crainte qu'elle ne m'entraînât à la Comédie. Elle me proposoit souvent de me mener chez la *Toricelli* ; mais je trouvois toujours quelques défaites.

Enfin je passai ainsi plusieurs semaines , m'étudiant vainement à chercher auprès de la *Vizani* une guérison aux maux que
je

je souffrois. Ce que j'entendois dans la Ville ne faisoit que les aigrir. Les louanges de *Valerie* retentissoient en tout lieu. Sa beauté, sa vertu, son esprit & ses graces enchantoient tout le monde. On eût dit que toute la terre étoit conjurée pour me persécuter ; car je rencontrois toujours des personnes qui me parloient de *Valerie* avec admiration. Pour ce qui est de *Salviati* & de moi, nous n'osions nous en dire un seul mot. Je savois qu'il ne la voyoit dans aucun endroit, que peut-être au spectacle ; c'étoit pour moi une espèce de consolation, mais bien légère.

Quoique je n'aye point parlé de *Clarice* dans tous ces événemens, ce n'est pas qu'elle eût éteint sa passion, ou qu'elle m'en témoignât moins toute l'ardeur par la fureur de ses regards. Mais occupé à décrire des faits plus intéressans, je n'ai point songé à elle. Elle ne laissoit échapper aucune occasion de me faire sentir combien elle m'aimoit. Je la voyois quelquefois attacher sur moi ses yeux remplis de larmes avec tant de passion, que je m'en sentoís gêné. Je réglois mes regards suivant le fond de ma bourse. Lorsqu'elle étoit dans son
plein,

plein, je n'en lançois jamais que de févères. Je les adouciffois auffi-tôt que je m'appercevois qu'elle déclinait beaucoup, & j'étois sûr de trouver le lendemain mon Père d'humeur à la rétablir.

J'étois un jour dans une inquiétude, dont *Clarice* feule pouvoit me guérir ou par elle-même, ou par mon Père.

Un jeune Noble qui avoit perdu au jeu, se trouvoit dans l'impossibilité de satisfaire à tout ce qu'il devoit; il n'osoit en parler à son Père, qui étoit absolument intraitable, & il m'avoit fait confidence de son chagrin. J'aurois voulu le surprendre agréablement, en le tirant de peine; mais je me trouvois malheureusement dans un déclin de finance: & le cas, où se trouvoit le jeune Noble, exigeoit un prompt secours. Je demandai d'abord *Clarice* en entrant au logis. On me dit qu'elle étoit passée dans l'Appartement de *Salviati*. J'y entrai, & je la trouvai avec le Valet de chambre du Comte, qui examinoient tous les deux un ouvrage de cire le mieux travaillé & le plus galamment imaginé, que j'eusse encore vû.

C'étoit un groupe de petits amours, qui

qui cherchoient vainement à percer un cœur, dont on ne voyoit que la forme, parce qu'il étoit entièrement environné de glace. Un Amour d'une physionomie plus sérieuse que les autres, & couronné de lauriers, versoit des larmes sur ce cœur, qui étoit posé sur une espèce de gazon élevé. On lisoit ces mots autour du cœur : *Je suis invulnérable : au dessous des petits Amours, Nos traits s'émoussent, & nous perdons toute espérance ; & aux pieds de l'Amour qui pleuroit, Mes larmes fondront cette glace, & j'espère tout par ma fidélité.* Un piédestal d'agate soutenoit l'ouvrage de cire. Et le tout étoit ajusté sur un panier couvert de velour vert, brodé en or & orné de fleurs.

Je demandai avec empressement au Valet de Chambre, si son Maître vouloit faire un présent de ce bel ouvrage. Il me répondit que oui, mais qu'il ignoroit la personne à qui il étoit destiné.

Je me sentis troublé à ces mots. Je m'imaginai que ce présent ne pouvoit être que pour *Valerie* : les allusions étoient trop justes. Ce cœur glacé, qui suivant moi convenoit si bien à *Valerie* ;

cet

cet amour couronné de lauriers, qui représentoit un amour de guerre, & par conséquent *Salviati*; tout me confirmoit dans mes soupçons. Il me sembloit même de me voir confondu dans la foule des petits amours. Il est vrai que le Comte pouvoit se flatter d'être mieux qu'il ne se représentoit; mais on doit toujours se donner pour plus malheureux qu'on n'est. Je ne doutai nullement que je n'eusse été mal servi de mes domestiques; car il étoit évident que *Salviati* alloit rendre des visites à *Valerie*. On ne fait point des présens aux personnes que l'on ne voit pas. Il résultoit de là que ces malheureux n'avoient pas bien guété, comme je leur avois ordonné.

J'étois dans une si grande émotion, qu'il s'en falut peu, que je n'oubliaffe le sujet qui m'avoit amené. Cependant je tirai à part *Clarice*. Je lui exposai le desir que j'avois de rendre service à un Ami, qui se trouvoit dans l'embarras. Elle me tira d'inquiétude d'elle-même, & sur le champ. J'envoyai au jeune Noble ce qu'il souhaitoit. Je fus obligé d'avoir quelques petites complaisances pour *Clarice*; mais comment pouvois-je

Je m'y prêter dans l'agitation où j'étois ?
 Je me retirai enfin dans mon Appartement , & là je me livrai à toute mon inquiétude. Je traitois *Salviati* d'impos-
 teur. Il me sembloit que je n'étois point irrité contre lui de ce qu'il alloit voir *Valerie*, mais de ce qu'il m'avoit assuré qu'il n'y iroit pas. Je ne lui demandois pas qu'il me fit ce sacrifice, me disois-je : Je n'ignorois pas que c'étoit à moi à lui céder entièrement. Mais pourquoi tout cet étalage de sentimens ? pourquoi me déguiser ses démarches ? ce procédé m'irritoit & me mettoit au désespoir.

La jalousie se masquoit ainsi dans mon cœur ; & je n'aurois pas moins été troublé, quand *Salviati* eût convenu avec moi, qu'il iroit voir *Valerie*. Je passai le reste de cette journée, aussi-bien que la nuit, à faire mille conjectures sur ce présent, à m'irriter contre mon sort, contre *Salviati*, contre *Valerie*, dont je convenois enfin que j'étois toujours plus amoureux.

Je sentis le lendemain que j'avois besoin plus que jamais de dissipation. Je courus chez la *Vizani*, & quoique j'y
 allasse

allasse de meilleure heure que je n'avois accoutumé , elle avoit déjà quitté sa toilette.

Elle s'étoit mise dans un de ces deshabillés , que les Femmes prennent toujours , lorsqu'elles ont plus envie de toucher que d'éblouir. Je la trouvai aussi fort jolie dans cette parure. Je conjecturai là-dessus , qu'on comptoit sur ma visite ; ce qui étoit naturel qu'on pensât , car je ne m'étois point présenté la veille. Elle me reçut comme un homme , dont on souhaiteroit toujours la présence , & qu'on n'a point vû pendant une journée entière.

Je me plaçai sur le même Canapé , où elle étoit assise, ou plutôt à demi couchée. Une tendre langueur dans les yeux, une nonchalance dans le maintien , l'une de ses mains négligemment renversée sur le bras du Canapé , l'autre modestement appuyée sur sa gorge ; cette gorge animée par une respiration voluptueuse ; une voix douce & altérée ; peu de rouge & moins de poudre ; tout enfin contribuoit à la rendre plus touchante.

A peine en étions-nous aux premiers complimens , qu'une femme de chambre
vint

vint lui parler à l'oreille, & avec mystère. Qu'il entre, dit la *Vizani* tout haut & en souriant. Cette femme sourit aussi en retournant sur ses pas. Mais que je fus étonné en voyant entrer le Valet de chambre de *Salviati*, qui venoit de la part de son Maître faire présent à la *Vizani* de ce même ouvrage de cire qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Elle reçut ce présent d'un air reconnoissant & poli. On le posa sur une table, qu'on porta par son ordre auprès du Canapé où nous étions; & on nous laissa seuls.

Je me sentis d'abord moins troublé, en songeant que ce n'étoit donc pas à *Valerie* que *Salviati* avoit voulu faire ce présent, que mes domestiques ne m'avoient donc pas rapporté faux, & qu'il ne la voyoit point. J'étois cependant inquiet de savoir comment il avoit pris de l'amour pour la *Vizani*; car je ne l'avois jamais vu chez elle. Je fus ensuite piqué de voir que *Salviati* venoit encore me troubler dans mes inclinations. Ce que je sentoisi pour la *Vizani* n'étoit sûrement pas de l'amour. Je n'avois pour elle qu'un goût passager & qu'elle ne m'inspiroit jamais que lorsque je la voyois.

Mais enfin je l'avois choisie pour l'objet qui devoit me soulager dans mon malheur. Il semble , me dis-je (comme si *Salviati* eût dû deviner ce qui se passoit dans mon cœur) que cet homme m'envie jusqu'à la moindre consolation ; & parce qu'il m'a sauvé la vie , dois-je donc absolument la lui sacrifier ? En faisant ces réflexions, je jettois des regards sombres sur cet ouvrage , que la *Vizani* admiroit à l'excès , en me regardant d'un air malin.

Je m'aperçus bien qu'elle prenoit mon silence & mon air triste pour des effets de jalousie. Mais cette jalousie ne pouvoit pas être bien violente , puisqu'elle venoit d'un amour si foible. Qu'étoit-ce donc que le mouvement qui m'agitoit ? Un de ceux sans doute que nous condamnons tant dans les Femmes , & dont nous ne saurions nous défendre. Une crainte de nous voir enlever ce que nous croyons avoir acquis par l'éclat de notre mérite. Crainte orgueilleuse , que la seule vanité nous inspire !

La *Vizani* se plaisoit à m'exciter à examiner attentivement les beautés du travail de cette pièce. Mais je ne disois
mot,

mot , ou je répondois tout de travers. Elle prenoit mes brusqueries pour de nouvelles preuves d'un véritable amour , & je voyois dans ses yeux toute la joie qu'elle en ressentoit. Cette assurance d'être aimée lui donnoit de nouveaux agrémens , & je ne l'ai jamais vue si ravissante. A mesure que je la considérois à la dérobée , je me sentoio plus piqué contre *Salviati*. Au moins , me disois-je , si je suis encore obligé de lui céder dans cette occasion , ne lui abandonnons notre conquête qu'après avoir triomphé. Cette idée me plut infiniment , & je me sentis tout disposé à l'exécution.

Je feignis encore plus d'inquiétude ; & m'obstinant à garder toujours le silence , la *Vizani* ne put plus soutenir de me causer tant de douleur. Elle se pencha languissamment sur moi , & me prit une main , qu'elle ferra tendrement dans les siennes. Seriez - vous sérieusement fâché ? me dit-elle d'une voix émue. Eh ! Madame , lui répondis-je feignant de croire qu'elle se moquoit de moi , vous me désespérez. Ah ! ingrat , me dit-elle , en me serrant la main avec plus de passion , ce que je fais , peut-il vous être

Suppl. Tom. I. M su-

suspect ? Et m'offenseriez-vous au point de me croire touchée pour un autre , lors que je vous donne tant de marques de ma foiblesse ?

Salviati m'aime , il est vrai , continua-t-elle en me fixant avec des yeux remplis d'un feu qui me donna de grandes espérances pour mon projet ; mais c'est à vous-même que vous devez vous en prendre. A moi ? interrompis-je tout étonné de cette apostrophe. Oui , Monsieur ; reprit-elle , à vous-même. Si vous m'aviez chérie , continua-t-elle , avec autant d'ardeur que vous voulez m'en faire paroître , auriez-vous affecté depuis si longtems de ne me venir voir que le matin ? Et , lors que je vous en ai fait quelques reproches , auriez-vous eu le courage de me dire , que vous aviez destiné l'après midi à l'étude ? L'amour s'est-il jamais servi d'excuses aussi frivoles ?

Salviati , poursuivit-elle , a pris ce tems pour me parler de sa passion , & le seul qu'il pouvoit prendre avec bienfiance. J'ai crû même d'abord que comme votre Ami , il venoit m'amuser dans ma solitude ; car je la trouve partout où je ne vous vois pas. Je me suis diver-

tie

tie pendant un tems de ses fleurettes ,
 autant que je le pouvois en vous regret-
 tant sans cesse. Mais je me suis enfin
 apperçue , qu'il en vouloit réellement à
 mon cœur. J'ai compris qu'il ignoroit
 nôtre intelligence. Je n'ai plus trouvé
 pour lors que de l'ennui dans ses dis-
 cours ; & pour me défaire de ses impor-
 tunités , je l'ai voulu désespérer , en fei-
 gnant d'avoir le cœur le plus glacé qu'il
 y eût jamais dans le monde. Je me suis
 attiré par là cette galanterie , qui , com-
 me vous voyez , fait allusion à ce que
 je viens de vous dire ; & que je n'au-
 rois peut-être pas reçue , si je n'avois été
 charmée de voir comment vous pren-
 driez cette affaire. Je vous avoue qu'u-
 ne passion violente donne des caprices
 qu'on ne fauroit définir. Si je ne vous
 avois point vu ému , rêveur , troublé ,
 vôtre trop d'affurance m'auroit effrayée ,
 & j'en aurois été pénétrée de douleur.
 Cependant il me semble que je suis pres-
 que piquée contre vous , d'avoir pû me
 soupçonner d'infidélité ; moi qui vous
 aime avec tant d'ardeur & d'ingénuité ;
 moi qui ne respire , qui ne pense , qui
 n'agit que pour vous plaire ; moi qui

vous ai donné les prémices de mon cœur, au moins celles qui naissent du sentiment, & qui sont toujours les plus précieuses à tous ceux qui ont de la délicatesse.

Ces mots m'attendrirent. Je m'estimai même malheureux, de n'avoir pas eu ces autres prémices, dont il sembloit qu'elle fit si peu de cas, & qui me paroissent à moi d'un tout autre prix. Je me confirmai dans la résolution de ne pas tarder au moins à prendre ce que je pouvois avoir. Sa respiration altérée, & ses yeux qui devenoient toujours plus vifs, me firent comprendre, que ce moment, que nous avions laissé échapper tant de fois, étoit enfin arrivé. Et pour commencer à le saisir par quelque bout, je crus qu'il falloit d'abord me jeter aux genoux de la *Vizani*, [ce dont j'aurois pu fort bien me dispenser,] & lui demander pardon de mes soupçons, en lui baisant cent fois la main. Elle m'ordonna de me lever, en me faisant comprendre par des soupirs doux & fréquens, que j'étais plus que pardonné.

Puissiez-vous, me dit-elle d'une voix étouffée, vous rendre toujours digne des bontés que j'ai pour vous! J'allois en profiter,

profiter, mais un bruit qu'on entendit dans l'Anti-chambre nous déranger, on ne fauroit plus mal à propos. Un laquais vint annoncer *Velutelli*, qui entra presque au même instant.

Le trouble où nous étions auroit frappé les yeux les plus stupides. Quel effet ne fit-il point sur ceux d'un rival, & d'un rival tel que *Velutelli*! Il pâlit en nous regardant, & il lui fallut autant de tems pour se remettre qu'à nous-mêmes. Il nous félicita tous les deux sur la vivacité de notre teint. Nous reçûmes son compliment d'un air dégagé, & comme des personnes, qui ne soupçonnoient nullement, qu'il eût pu deviner ce qui nous avoit donné un aussi beau coloris. La *Vizani* eut assez d'intrepidité, pour le remercier poliment, & pour lui dire qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle ne pouvoit le complimenter de même. Il fut désolé de voir qu'il ne pouvoit point nous donner aucune inquiétude, & la rage & la jalousie éclatoient dans ses yeux. Mais, ne pouvant plus douter que nous ne fussions des mieux ensemble, il chercha au moins à jeter entre nous quelques semences de discorde.

Il débuta en demandant à la *Vizani* des nouvelles de *Salviati* ; mais avec des termes & d'un ton de voix à faire connoître qu'il y avoit entr'elle & mon Ami quelque chose de particulier. Il me regarda au même instant, & il fut au desespoir de ne voir aucune altération sur mon visage. Il mit encore plus de malice & plus d'ironie dans ses discours, pour me faire comprendre que *Salviati* partageoit mon bonheur. Mais la *Vizani* ne faisoit que rire ; & je l'écoutois d'un air si tranquille, qu'il en fut déconcerté de dépit.

Cependant il ne se découragea pas encore, & me demanda à moi des nouvelles de *Valerie*. Je ne pouvois que me sentir troubler à ce nom ; c'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver. Mais me contraignant autant qu'il me fut possible, je lui répondis que je ne l'avois point vuë depuis le soir que je m'étois trouvé au repas chez la *Toricelli* : qu'ainsi c'étoit à moi à lui faire une pareille question. Il fit l'étonné, & me dit, mais d'un air le plus malin, qu'il nous avoit cependant surpris ce même soir devant une glace, à un tête-à-tête assez animé,

mé, pour m'en faire désirer de plus intéressans. Comme il vit que chaque mot portoit coup, que mon embarras augmentoit, & que la *Vizani* en l'écoutant changeoit de couleur, il plaisanta avec toute la fatuité dont il étoit capable, sur cette glace, sur la rougeur qui couvroit le visage de *Valerie* & le mien lors qu'il nous aborda, sur le chagrin dont il assuroit que je fus pénétré en me séparant d'elle, & sur tout ce que pouvoit lui suggérer la forte envie qu'il avoit de me brouiller avec la *Vizani*.

Je me défendois fort mal; & il auroit sans doute poussé encore plus loin ses plaisanteries, si *Vizani* ne fût entré pour rendre une visite d'adieu à son Epouse. Il vint lui dire qu'il alloit partir pour son Château près de Padoue. Nous ne manquâmes pas, la *Vizani* d'en paroître fâchée, & *Velutelli* & moi de lui souhaiter un bon voyage. Cet Epoux complaisant dit à la *Vizani*, qu'il avoit donné aussi ses ordres pour la Maison de Campagne qu'ils avoient auprès de Venise, & qu'elle étoit en état de la recevoir, lors qu'elle le souhaiteroit.

Il étoit juste qu'on les laissât en liberté

de se faire de tendres adieux. Nous nous levâmes *Velutelli* & moi pour nous retirer. La *Vizani* me dit d'un air sérieux, qu'elle avoit ~~vu~~ ~~me~~ ~~parler~~ ~~sur~~ ~~une~~ ~~affai-~~re, à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt; & on laissa partir *Velutelli*. Elle me pria de recommander à mon père de parler en Sénat pour un Officier qui demandoit une pension. Elle passa dans une autre chambre, & revint un instant après me porter un mémoire, où étoient détaillées les services que cet Officier avoit rendus à la République. Je sentis qu'elle me serra la main en me donnant ce mémoire, & je le mis aussi-tôt dans ma poche. Je fis de nouveaux souhaits de bon voyage à *Vizani*. Je pris congé de tous les deux; & à peine me vis-je dans la gondole, que j'ouvris le mémoire, où je trouvai ce billet envelopé.

Je vous attends demain à dîner à la maison de campagne, qu'on a eu soin de me faire préparer. Nous ne serons pas là en proie à des importuns. Je me livrerai d'autant plus volontiers aux bontés que j'ai pour vous, que je ne serai plus en doute si vous les méritez.

Je

Je ne compris point du tout le sens de ces dernières paroles. Je ne voyois pas qu'un jour de plus ou de moins dût me donner un nouveau mérite ; & cela me rendit plus impatient de me voir au lendemain. L'essai que je venois de faire, quoiqu'impairfait, & qui étoit le premier de ma vie, m'avoit donné une grande idée d'un genre de plaisirs qui m'étoit inconnu. Les passions se glissent d'abord dans nos cœurs sous des images flatteuses. Nous connoissons dans la suite que nous sommes trompés. Mais trop plongés dans la corruption, nous ne saurions plus nous en arracher.

Valerie vint m'occuper au milieu de mes transports. Quoique je ne dusse jamais la voir, & que je ne doutasse point qu'elle n'aimât *Salvati*, il me sembloit que je lui faisois infidélité. Je cherchai à me dissiper le reste du jour pour en trouver plutôt la fin ; & je passai la nuit, tantôt en me livrant aux idées agréables des plaisirs qu'on me préparoit, tantôt en écartant l'image de *Valerie*, lorsqu'elle venoit me troubler.

LIVRE SEPTIEME.

JE pris le lendemain un habit de Campagne * ; & comme ce fut moins l'amour que des désirs immodérés , qui préfidèrent à ma parure , elle fut aussi plus superbe que galante. J'avois projeté de me transporter de bonne heure dans cette maison de plaisirs : Mais quelques affaires me retinrent malgré moi , & je ne pus m'y rendre que presque à l'heure du diner. L'air que j'y trouvai en entrant me parut le plus doux que j'eusse jamais respiré , les oiseaux les plus mélodieux que j'eusse jamais entendus , & l'émail des fleurs & de la verdure le plus éclatant que j'eusse jamais vu. Je montai au Pavillon , où l'on me dit que la *Vizani* étoit seule ; Mais quelle fut ma surprise , lorsque je la vis accompagnée de *Valerie* , de la *Toricelli* , de *Riccoboni* & de sa femme !

Je

* On donne ce nom à l'habillement François , à Venise , à Bologne & dans d'autres villes d'Italie.

Je n'avois jamais vû *Valerie* aussi brillante que je la trouvai ce jour là. Une robe bleue & une coiffure ornée d'agrémens qui y affortissoient, relevoient l'éclat de son teint. La vivacité de ses beaux yeux me parut plus séduisante, sa modestie plus aimable, son port plus noble, sa taille plus dégagée. Quels mouvemens d'amour, de transports & de crainte ne renouvella-t-elle point dans mon cœur !

Je regardai la *Vizani*. L'ordre qu'elle avoit donné qu'on me cachât le monde qui étoit chez elle, & la façon dont ses yeux répondirent aux miens, ne me dévoilèrent que trop le sens des paroles du billet. Mais si elle avoit bien connu à quelle épreuve elle vouloit mettre mon cœur, elle n'y auroit jamais pensé pour son repos & pour le mien. Enyvré du plaisir de voir *Valerie*, je restai quelque tems sans qu'il me fût possible de porter mes yeux sur aucun autre objet. Mais enfin, m'appercevant que je la gênais trop, il falut me contraindre.

On se mit à table, & je me trouvai entre *Valerie* & la *Vizani*. Je n'osois tourner mes regards d'aucun côté. Je

craignois de déplaire à l'une , & de voir des reproches dans les yeux de l'autre. La *Vizani* fit glisser ses pieds sur les miens, comme pour me rappeler à mon devoir. Mais cette façon de s'exprimer, qui m'auroit beaucoup ému la veille, ne me fit aucune impression ; & le simple froissement de la robe de *Valerie* contre mon habit , me causoit des mouvemens que j'avois peine à cacher.

La *Toricelli* me demanda des nouvelles de *Salviati*. Je ne pus m'empêcher , au même instant que je répondis à la Comtesse , de regarder *Valerie* ; & je la vis rougir. Ceci ne me parut plus équivoque. Il étoit donc sûr qu'elle aimoit *Salviati*.

Rempli de rage & de désespoir , & ne sçachant plus où porter mes regards , je les jettai sur *Teodora* , qui étoit vis-à-vis de moi. Elle m'ouvrit de grands yeux effrontés ; comme si elle eût pénétré ce qui se passoit dans mon cœur , & qu'elle eût voulu me donner de l'assurance , en me faisant comprendre que j'étois dans l'erreur. Mais je n'avois garde d'ajouter aucune foi aux mines d'une Femme , qui ne régloit ses regards & ses gestes que

que par des vûes de coquetterie ou d'intérêt ; & je conclus que je devois m'en rapporrer à moi-même. Je ne parlai que fort peu ; *Valerie* m'imita ; la *Vizani* feignit une migraine ; *Teodora* me lorgna fans cefse , & la *Toricelli* & *Ricoboni* foutinrent feuls la converfation , avec beaucoup d'efprit & de bon fens.

Lorfqu'on fut forti de table , la *Vizani* passa dans un autre Appartement , pour donner quelque ordre , à ce qu'elle nous dit. Jè me sentis un peu foulagé d'être débarrassé au moins pour quelques instants de fa présence. Je me vis un peu plus en liberté de me livrer au plaisir de contempler les appas de *Valerie* ; plaisir , que je ne pouvois cependant goûter qu'en frémissant , puisqu'un autre régnoit dans son cœur. Il me parut qu'elle me regardoit avec une extrême froideur. Cent fois je me dis que je ne voulois plus l'aimer , & cent fois je sentis que ma passion devenoit plus violente. La *Toricelli* me fit d'obligeans reproches , de ce que je n'avois pas été la voir. Le Père & la Mère de *Valerie* me prièrent de leur faire cet honneur ; mais *Teodora* m'en pressa plus vivement que *Cin-*
tio ;

tio ; à peine répondis-je à leurs honnêtetés.

La *Vizani* revint, qui tenoit un livre à la main d'un assez gros volume ; & s'étant placée sur une chaise éloignée de nous, Venez lire, me dit-elle en m'adressant la parole, le passage d'Histoire que je voulois vous montrer. Je tremblai à ces mots ; car il n'avoit jamais été question de passage d'Histoire entre nous ; & en m'approchant d'elle, je me sentis encore plus déconcerté. Elle se fit aussi bien qu'à moi un rempart du livre ; & me regardant avec des yeux remplis de fureur, Voici, me dit-elle tout haut, ce que je désirois vous faire voir. Lisez-le attentivement, ajouta-t-elle, en me montrant un papier, qui couvroit les deux pages du livre, & où il y avoit ces mots écrits.

Je connois à présent votre perfidie. J'ai pénétré toute la lâcheté de votre cœur. Je l'estime aussi ce qu'il vaut. Mais vous serez peut-être fâché un jour d'avoir perdu le mien.

Lorsqu'elle put conjecturer que j'avois
achevé

achevé de lire , elle se leva. Ce passage , me dit-elle encore tout haut , est bien de mon goût , & je pense qu'il est aussi du votre , ajouta-t-elle en s'approchant de *Valerie* , à qui elle fit mille caresses , dont je pouvois seul connoître le prix. Je m'estimai d'abord trop heureux d'en avoir été quitte pour si peu de chose. Mais j'eus tout lieu de m'appercevoir que la *Vizani* n'y bornoit pas sa vengeance ; car elle occupoit si bien *Valerie* par ses discours & ses empressements , qu'elle m'empêchoit presque de la voir. C'est ainsi que nous passâmes une bonne partie de l'après midi.

Cintio & *Teodora* , qui étoient obligés de retourner à la Ville pour jouer le soir , nous quittèrent ; & la *Toricelli* resta avec *Valerie* , à qui on avoit accordé quelques jours de repos. Comme c'étoit l'heure de la promenade , nous entrâmes dans un bosquet d'Orangers. Nous eumes à peine fait quelques pas dans une allée , que nous entendîmes du monde qui nous suivoit. Nous nous tournâmes aussi-tôt. Mais que devins-je , en voyant *Salviati* , qui ne fut pas moins surpris de me voir , & encore plus étonné

né de rencontrer dans cet endroit *Valerie*, qui changea de couleur en l'apercevant!

La *Vizani* lui fit tout l'accueil favorable, qu'on peut faire à une personne qu'on attend avec empressement; ce qu'il reçut d'un air contraint qui faisoit pitié. J'ai crain, lui dit-elle, que mon domestique ne vous trouvât point au logis; & qu'aurions-nous fait sans vous dans notre solitude? Vous voyez la sombre mine de Monsieur, reprit-elle en parlant de moi; c'est la même qu'il nous a toujours faite, depuis qu'il nous a honoré ce matin de sa présence. Je vous avoue, ajouta-t-elle, que je vous attendois comme un contre-poison à tout l'ennui qui nous accable.

Si la *Vizani* n'eût exigé de *Salviati* que de grands termes de remerciemens & des révérences, elle auroit eu lieu d'être contente. Ce fut cependant tout ce qu'il put lui donner; mais elle ne se découragea point. Elle crut que la liberté qu'il avoit prise de lui envoyer la veille un présent, lui donnoit cet air embarrassé. Elle voulut le rassurer. Elle prit son bras pour s'aider à se promener, &

s'y

s'y appuya familièrement. Elle n'épargna ni regards, ni fouris, ni toutes les agaceries les plus délicates, pour l'encourager, pour lui donner tout à espérer, & pour me faire comprendre à moi que j'allois être absolument chassé de son cœur, ou plutôt pour essayer peut-être, si j'étois encore susceptible de jalousie.

Si je n'avois pris que cet intérêt à la présence de *Salviati*, l'air sombre que la *Vizani* me reprochoit, auroit bientôt disparu. Mais un sentiment bien plus puissant, qui me perçoit le cœur, me la rendoit insupportable. Il se prêtoit si mal à tout ce que la *Vizani* faisoit pour lui, qu'il auroit fait compassion à tout autre qu'à moi, qui étois charmé de voir son embarras. Il n'osoit lever les yeux sur *Valerie* que de côté, & même à la dérobée. Pour moi je la regardois sans réserve, quoique je ne trouvasse jamais sur son visage qu'un air rêveur, qui me désespéroit. Nous nous surprîmes quelquefois *Salviati* & moi en la regardant; & de la façon dont nous nous fixions aussi-tôt, on eût dit que nous eussions oublié que nous étions amis.

Quel

Quel détail immense, si je voulois décrire tout ce qui se passa dans nos cœurs ! Que de mouvemens de jalousie, de crainte, de désirs, de désespoir ! La *Vizani* qui s'aperçut enfin que tout son manège étoit inutile, que rien ne m'ébranloit ; & ce qui étoit plus douloureux pour sa vanité, que de deux Amans il ne lui en restoit plus ; (car elle vit bien que les charmes de *Valerie* lui avoient encore enlevé *Salviati* ;) la *Vizani*, dis-je, triste & abbatue, ne sachant plus quelle contenance tenir, eut recours de nouveau à la migraine. *Valerie* toujours rêveuse, gardoit le silence ; ce que j'attribuois au dépit qu'elle devoit ressentir, de ce que *Salviati* eût négligé si longtems de la voir, & encore plus au chagrin, qu'il ne parût point empressé de l'entretenir. *Salviati* qui en mouroit d'envie, & qui ne l'osoit par égard pour la *Vizani*, & par un reste de considération pour moi, souffroit & dévorait son chagrin. Pour moi qui l'osois encore moins par tout ce que je devois à *Salviati*, & qui me sentoís déchirer le cœur par la jalousie, j'étois toujours plus triste & plus taciturne. Que ne puis-je

je bien peindre au naturel tout ce que notre situation avoit de bizarre, de cruel & de désespérant ! Il n'y a qui que ce soit, pour étourdi qu'il fût, que ce tableau n'effrayât, & à qui il ne dût ôter pour jamais l'envie de se livrer aux caprices de l'amour.

C'est ainsi que se passa le tems que nous fûmes à la promenade, celui que nous employâmes au jeu, celui qui s'écoula au souper ; & la *Toricelli* se tourmenta en vain l'esprit & l'imagination pour chercher à nous inspirer de la gaieté.

Lorsque le souper fut fini, *Salviati* ne pût plus se contraindre, & lia conversation avec *Valerie* ; ce qui sembla comme le signal de la discorde entre lui & moi. Nous nous regardâmes d'un œil de rivaux ; & dès ce moment, nous nous tinmes pour brouillés.

Enfin nous nous séparâmes tous pour aller prendre du repos. Mais je crois qu'il n'y eut que la *Toricelli*, qui pût le goûter cette nuit. Pour moi je l'employai à me livrer avec plus de liberté à toute ma douleur.

J'allai le lendemain matin me promener dans le Parc, en attendant l'heure d'entrer

trer dans l'Appartement de ces Dames. Je vis *Salviati* qui se promenoit aussi , & qui affecta d'être excessivement occupé à la lecture. J'étois trop disposé à le fuir ; ainsi nous nous évitâmes sans peine. Je fus le premier à entrer dans l'appartement de la *Vizani* , où je trouvai *Valerie* & la Comtesse. *Salviati* me suivit un moment après , & se mit à parler à *Valerie* , qui me parut l'écouter avec un air moins rêveur que la veille. Je ne dirai rien de toute l'émotion qui me saisit dans cet instant. Mais il ne me fallut pas moins entretenir la *Vizani* & la Comtesse , qui me raillèrent sur mon humeur sérieuse ; la première d'un ton aigre , & dans le dessein de me piquer ; l'autre d'un air badin , & par le simple plaisir de s'amuser.

On se mit à table , où l'on me persécuta de même , & *Valerie* s'y joignit aussi , mais avec autant d'esprit que de modestie. On se retira pour faire la méridienne. Pour moi qui regardois comme inutile de chercher du repos , je portai mes pas vers le Bosquet d'Orangers , & m'étant enfoncé dans l'endroit le plus épais , je me jettai sur un gazon. Cependant , accablé par mon inquiétude , l'esprit embarras-

barrassé par une confusion de pensées , & après avoir rêvé longtems , je m'endormis malgré moi.

Valerie vint encore m'occuper dans mon sommeil. Il me parut de voir *Salviati* à ses genoux l'entretenir de son amour , lui jurer une fidélité éternelle , & ce qui me fit frémir , lui baiser la main : *Valerie* de son côté le laisser faire , l'écouter avec complaisance, lui sourire avec bonté , & s'empresse à lui répondre. Ce spectacle , quoiqu'en rêve , m'agitoit trop cruellement , pour que mon sommeil pût durer. Je me réveillai , & encore tout troublé : Ah ! m'écriai-je en poussant un profond soupir, c'en est fait, je suis perdu. Mais juste Ciel ! me dis-je , peut-être qu'en effet *Salviati* est convaincu dans ce moment plus que jamais de son bonheur ; peut-être qu'il est réellement aux genoux de *Valerie* ; qu'il lui dit qu'il l'aime , qu'il s'entend dire qu'il est aimé ; qu'ils goûtent l'un & l'autre le plaisir de se le répéter cent fois sans contrainte. Et moi , hélas ! & moi , je nourris dans la douleur une passion privée à jamais de la douceur de l'espérance. Allons au moins , ajoutai-je en me levant brusquement ,

quement, allons les troubler dans leurs plaisirs.

Je volai vers la porte du Pavillon : en y entrant je rencontrai *Salviati*, qui en sortoit le visage enflammé, les yeux tout en feu & remplis de larmes, mais de ces larmes que le dépit fait couler. Nous nous arrêtâmes comme surpris l'un de l'autre. Il me regarda d'un air menaçant, & me dit d'un ton de voix étouffé par la colère, que j'étois un imposteur & un traître. Cette apostrophe, qui dans toute occasion ne pouvoit que m'irriter, me pénétra de fureur dans l'agitation où j'étois ; & je lui répondis en frémissant, qu'il étoit bien fâcheux pour moi & bien heureux pour lui que je lui dusse la vie. Vien donc que je te l'arrache, me repartit-il en me prenant par la main, & m'entraînant, pour ainsi dire, dans le Bosquet d'où je sortois.

Nous mîmes l'épée à la main sans nous dire mot. Nous nous battîmes avec la fureur de deux ennemis les plus acharnés ; nous fûmes quelque tems sans nous atteindre. J'eus enfin le cruel avantage de remporter cette affreuse victoire. Je

bleffai *Salviati*, & ma rage s'éteignit aussi

tôt

tôt que je vis couler son sang. Je fus pénétré de toute l'horreur qu'il étoit naturel que j'eusse de moi-même. Ah ! *Salviati*, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, percé un malheureux qui ne mérite plus de vivre. Il me regarda avec des yeux déchargés de toute colere, me tendit la main, & s'appuya contre un arbre. Je me lève; je lui arrête le sang de la blessure; & tremblant, confus, désespéré, je veux me plonger l'épée dans le cœur. *Salviati* me retient, me jette les bras au col, & me prie de me calmer. Je sens, me dit-il, que je ne suis blessé que légèrement. J'ai assez de force pour aller jusqu'au canal; fortons, ajouta-t-il en me prenant par le bras. Nous rencontrâmes un domestique, à qui nous dîmes de faire nos excuses à ces Dames; que nous avions été appelés à la ville par une affaire pressante, & que nous n'avions pas voulu interrompre leur repos. Nous montâmes dans la gondole, & avec l'aide de plusieurs rames nous fûmes promptement au logis.

En y entrant nous rencontrâmes mon Père, à qui *Salviati* eut la générosité de dire qu'il venoit de se battre en campagne

gne avec un Officier pour une ancienne querelle, & qu'il m'avoit rencontré par hazard. Nous accompagnâmes *Salviati* dans son appartement. Un Chirurgien visita sa blessure, & l'assura d'une prompte guérison. J'étois dans une consternation inexprimable; & mon Père qui l'attribuoit à la seule amitié, vouloit me consoler en me disant que la blessure de *Salviati* étoit légère. Mais plus il cherchoit à me calmer, plus je me sentoïis percer le cœur.

Dans ce petit espace de tems j'avois si fort changé de visage, que le Chirurgien me demanda si je me trouvois mal. Je lui répondis brusquement que non. Il me sembloit que c'étoit m'insulter que de vouloir me distraire de ma douleur.

Moi, qui avois donné la vie à *Mignati*, à un traître qui avoit voulu m'assassiner, je venois de blesser un ami, à qui je la devois moi-même! Comment avois-je été capable de deux actions si opposées? généreux dans un tems & ingrat dans un autre, quel affreux changement de caractère! Ignorois-je le tempérament vif de *Salviati*, & ce premier feu, qui s'éteignoit d'abord? N'aurois-je pas

pas dû , par raison & par reconnoissance , passer sur la vivacité d'un ami tel que lui ? Mais non , je me laisse entraîner par ma fureur. J'ai la lâcheté de percer ce même flanc qui m'avoit paré le coup de mort , ce flanc encore couvert des marques de la générosité qu'on avoit eue pour moi. Cette idée me tourmentoit , me rongeoit , me dévorait. Manquois-je d'éducation ? de naissance ? d'esprit ? d'un bon naturel ? de sentimens ? Non , je n'en manquois pas , mais l'amour m'avoit fait manquer à tout ; cet amour qu'on appelle passion noble , passion digne d'un héros. Je sentoie bien qu'il n'y avoit aucune occasion dans le monde où je me fusse oublié si fort ; ambition , intérêt , j'aurois tout sacrifié à *Salviati*. Je sentoie que le seul amour avoit pû me livrer à un égarement aussi odieux. Hélas ! quand cessera-t-on de se persuader que cette passion ne devient jamais fureur que dans les ames basses & corrompues ? elle qui rompt les liens du sang & de l'amitié , qui détruit la reconnoissance , qui anéantit tout devoir , qui pervertit enfin les cœurs les mieux placés ? j'en suis , j'ose le dire , un exemple.

On nous laissa seuls *Salviati* & moi, Et quoi? me dit-il, voyant que j'étois dans un état qui faisoit compassion, ferez-vous toujours pour moi un sujet de peines? Qu'avez-vous à vous reprocher? N'est-ce pas moi, qui par mes insultes & par ma fureur vous ai forcé à vous battre? Le Ciel m'a justement puni. . . . Ah! s'il avoit bien dressé ses coups, interrompis-je, je ne devrois plus être en vie. Et vous me l'arracherez bien-tôt, me repartit-il, si je ne vous vois plus tranquille.

Il fallut enfin me rendre aux sentimens tendres & généreux de mon ami, & affecter en dehors le calme, qui ne régnoit sûrement pas dans mon cœur.

Salviati ne garda le lit que peu de jours, pendant lesquels nous ne nous dîmes pas un seul mot ni de *Valerie* ni de la *Vizani*, ni de rien qui pût nous mener à parler d'elles. Le deuxième jour qu'il se leva, je le trouvai assis sur ce même lit de repos, où nous nous étions fait notre funeste confidence. Venez, mon ami, me dit-il en me voyant entrer, vous placer auprès de moi. Ne craignez pas de vous asseoir sur ce lit de repos, re-
prit-il

prit-il comme en souriant. Nous n'avons plus rien à nous confier, qui puisse nous brouiller. Cependant j'ai bien des choses à vous dire, ajouta-t-il d'un air tranquille. Je ne le fus pas trop à ces mots, & je m'assis à côté de lui.

Vous comprîtes aisément l'autre jour, continua *Salviati*, que la *Vizani* m'avoit envoyé chercher. Le domestique ne me dit point qu'elle eût compagnie. On me le cacha lorsque j'entrai dans la maison, & je m'en félicitai; car tout cela avoit l'air d'un rendez-vous, d'autant plus qu'elle m'avoit écrit dans des termes très obligeants. Ma surprise fut donc sans égale, lorsque je vous vis, mais bien plus inexprimable en appercevant *Valerie*, que je ne me serois jamais imaginé de trouver chez la *Vizani*. Depuis notre confiance mutuelle, je n'avois vu *Valerie* ni sur le Théâtre ni ailleurs. J'avois un levain de rancune contre vous. Mon valet de chambre m'avoit dit la veille, que vous aviez changé de couleur, lorsqu'il avoit présenté de ma part à la *Vizani* l'ouvrage de cire que vous avez vû; & qu'une femme de chambre, avec qui il est assez bien, lui avoit dit que vous aimiez

éperdument sa Maîtresse. Je ne pouvois soutenir que vous m'eussiez caché vos sentimens , tandis que je vous avois ouvert mon cœur avec tant d'ingénuité. Mais je vois bien aujourd'hui que j'avois grand tort. Vous n'avez peut-être cherché comme moi auprès de la *Vizani* qu'un soulagement à la passion qui vous domioit. Comme elle vous aime , vous l'y avez trouvé. Pour moi je n'y ai rencontré que des caprices. Ce ne fut cependant que sur cela , que je vous apostrophai à la porte du Pavillon , & fort mal à propos. Mais un autre sujet me transportoit hors de moi-même dans ce moment , & vous allez l'entendre.

Je fus donc , continua-il , aussi fâché de votre présence , que ravi , enchanté , & pour ainsi dire étourdi de plaisir & d'étonnement de voir *Valerie*. Je ne sai quelle raison avoit mis la *Vizani* en humeur de m'accabler de ses bontés ; mais vous dûtes vous appercevoir combien j'en étois embarrassé. Peut-être cherchoit-elle à vous donner de la jalousie ; mais elle y réussit fort mal. Je ne vous vis que trop occupé de *Valerie* , au moins en vous-même. Tous les sentimens

timens de la passion la plus vive se renouvelèrent dans mon cœur ; & je fus bientôt disposé à sacrifier tout pour *Valerie*. Convaincu qu'elle m'aimoit, je ne vous regardois que comme un obstacle d'amitié, mais pour lors un obstacle bien foible ; me figurant que vous m'aviez trompé à l'égard de la *Vizani*, & que je pouvois aussi vous manquer de parole à l'égard de *Valerie*. Ainsi je résolus enfin de me livrer à mon penchant, mais après bien des combats ; car vous vîtes que je ne parlai à *Valerie* que le souper fini. Je la trouvai plus distraite, & moins embarrassée à me répondre qu'elle ne l'avoit été chez la *Toricelli* ; car elle éluoit mes questions avec un esprit admirable. Mais il étoit naturel qu'elle me punit de n'avoir pas été lui rendre une seule visite depuis si longtems. Il me parut d'ailleurs qu'elle répondoit avec tant d'indifférence aux regards que vous jetiez malgré vous sur elle, que je fus consolé de ma petite inquiétude par votre douleur.

Cependant le lendemain matin, poursuivit le Comte, je ne fus pas plus content de *Valerie* ; & je m'en sentis pour lors sensiblement affligé. Il me sembla

qu'il y avoit trop de cruauté à elle de faire durer si longtems ma peine ; je me sentis furtout outré de dépit à table ; car occupée entièrement à badiner sur votre humeur sérieuse , je ne pus lui arracher un seul mot. La *Vizani* & la Comtesse entrèrent dans leur Appartement , pour aller se reposer. *Valerie* se retira dans sa chambre. Vous disparûtes tout à coup ; & moi abandonné à mon inquiétude , je me mis à faire le tour du Pavillon. Je m'apperçus que les fenêtres de la chambre de *Valerie* n'étoient pas bien fermées. Je remontai d'abord , & je vis aussi la porte ouverte. J'entrai après bien des irrésolutions , & saisi de toute l'émotion que pouvoit m'inspirer la liberté que je prenois. *Valerie* ne put pas me voir , lorsque j'entrai. Elle étoit appuyée sur une table du côté opposé à la porte , & tenoit un livre à la main.

Je fus tenté , continua *Salviati* , de retourner sur mes pas. Mais il me parut qu'elle lisoit d'un air distrait. Je crus même l'entendre soupiner. J'interprétai pour moi cet air & ces soupirs , & flatté d'une idée si agréable, j'entrai avec fermeté.

té. Cette lecture vous occupe prodigieusement, Mademoiselle, lui dis-je par malice. Elle jeta un cri de surprise, quitta le livre, & se leva comme pour me faire politesse. Belle *Valerie*, que les façons soient bannies entre nous, lui dis-je, en l'obligeant de se remettre. C'est à moi, continuai-je en me jettant à ses genoux, de vous rendre hommage comme à celle qui avez un empire absolu sur mon cœur. Elle voulut que je me levasse; & je me plaçai sur une chaise à côté d'elle. Vous n'ignorez pas, repris-je, que je vous aime. Mes yeux vous l'annoncèrent dès le premier moment que je vous vis. Je vous le confirmai peu de jours après par quelques mots, que je hazardai en tremblant. Vous me laissâtes dans une situation irrésolue. La crainte de m'engager trop avec vous m'a fait éviter de vous voir. Mais que n'ai-je point souffert? Mon amour a toujours augmenté. Je ne saurois plus soutenir l'état d'inquiétude où je vis. Il faut enfin que vous me prononciez l'arrêt de ma destinée. Ne croyez point que j'aye l'audace de vous faire l'aveu d'un amour imparfait. En vous offrant mon cœur,

je mets ma fortune à vos pieds. Je ne cherche qu'à m'unir avec vous, & à vous donner mon rang. Ah ! que ne puis-je vous élever sur un Trône ! je me ferois une gloire & un plaisir d'y voir briller tant de vertus & tant de charmes.

Valerie baissa les yeux à ces mots, poursuivit *Salviati*. Je la vis dans une si grande confusion, que je ne doutai nullement, que ma proposition ne la flattât encore plus par inclination pour moi, que par tout autre motif. Quoiqu'il me parût que j'étois presque sûr de mon bonheur, je voulus la faire expliquer ; & je l'en pressai si fortement, qu'elle ne put s'en défendre. Que voulez-vous, Monsieur, que je vous réponde ? me dit-elle. Je suis pénétrée de vos bontés. Je connois tout le prix de l'honneur que vous me faites ; & je suis fâchée contre moi-même de ne sentir rien dans mon cœur qui puisse vous satisfaire. Je vous l'avoue, Monsieur, je n'ai pour vous que cette estime & ce respect que l'on doit aux personnes de votre naissance & de votre mérite. Ce sentiment suffiroit-il pour tant de bontés ? Et quand même, ce que
je

je ne pense sûrement pas, vous voudriez vous en contenter, ma délicatesse pourroit-elle le souffrir ? Seroit-il possible que je me pardonnasse jamais de vous avoir enlevé aux grandeurs qui vous attendent, & de ne pouvoir répondre à tout l'excès de votre tendresse que par des sentimens d'estime & de reconnoissance ? Je sens que quand même vous auriez tous les épanchemens de mon cœur, ce seroit une récompense bien foible pour tout ce que vous auriez fait pour moi. Ne pouvant pas vous les donner, que n'aurois-je point à me reprocher ?

Je vous laisse à penser, continua *Salvati*, ce que je devins à ces mots. J'en fus si interdit, si confus, que je poussai mon étourderie jusques à demander raison à *Valerie* de la rougeur qu'elle avoit laissé paroître, & du trouble qui l'avoit saisie, toutes les fois qu'elle m'avoit vû. Elle fut étonnée que je pusse lui faire une pareille question. Elle eut cependant la bonté de me détailler avec patience, ce qui l'avoit si fort embarrassée. Elle me dit que pour la première fois mon opiniâtreté à la regarder l'avoit mortifiée ; & que pour les autres, elle avoit

eu un motif encore plus fort d'être troublée, lorsqu'elle m'avoit vû. Madame la Comtesse, continua-t-elle en parlant de la *Toricelli*, s'étoit apperçûe que vous m'aimiez. Elle n'ignore point que vous êtes maître de vous-même. Sa tendresse pour moi lui avoit fait imaginer, que l'amour pourroit vous mener jusques à m'offrir votre main. J'avois beau lui représenter que je ne me sentoís rien pour vous, elle me donnoit mille raisons, que je n'osois contredire par respect, mais auxquelles je ne pouvois acquiescer. Voilà, Monsieur, poursuivit-elle, ce qui me jettoit dans un désordre inexplicable, lorsque je vous voyois. Je n'osois vous faire comprendre que vous honoriez de vos attentions une personne qui n'y étoit pas sensible. Madame la Comtesse me l'avoit défendu. Je voyois d'ailleurs avec douleur que votre passion augmentoit tous les jours, persuadée qu'elle ne serviroit jamais qu'à vous tourmenter inutilement. Car enfin, Monsieur, m'en eût-il coûté la disgrâce d'une Dame à qui je dois tout au monde, je vous aurois détrompé. Je n'aurois jamais permis que vous eussiez le triste
 fort

fort de combler de vos bontés une ingrate, qui ne les mérite pas ; & plus ingrate que vous ne vous l'imaginez peut-être, ajouta-elle, en soupirant tout bas.

Ce soupir à demi étouffé, & ce mot d'ingrate, poursuivit le Comte, me firent si vivement, que je demeurai quelque tems sans rien dire. Ce n'étoit pas assez pour me pénétrer de douleur que l'agréable idée d'être aimé de *Valerie* me fût ravie ; il falloit encore que j'appriſſe qu'un autre régnoit dans son cœur. Qu'entens-je ? lui dis-je un peu revenu de mon trouble, vous aimez ? Une rougeur vive & modeste peignit son visage. Ah ! que ce beau coloris lui donna de charmes, & que je frémis en songeant que je devois à un autre la satisfaction de la voir si belle ! Oui, Monsieur, me dit-elle, j'aime ; il est juste que je vous découvre tout ce qui doit vous guérir de votre passion, & m'effacer de votre mémoire. La bonne foi & la reconnoissance m'y engagent. Je ne crains pas d'ailleurs de vous faire cet aveu. Si je n'ai pû défendre mon cœur d'une impression subite & invo-

lontaire , je saurai toujours si bien le contraindre dans ses mouvemens , que je n'aurai jamais rien à redouter. Quel est donc ce mortel fortuné , m'écriai-je , qui vous a rendu sensible ? En supposant que ce fût un bonheur pour lui , me répondit-elle , il n'en jouiroit guères , puisqu'il l'ignore , & que je chercherai toujours à lui en dérober la connoissance. Peut-être , lui répondis-je , ai-je à rougir du rival que vous m'avez opposé. Non , Monsieur , me dit-elle , que cette idée ne vous allarme point. Mon cœur ne se sentira jamais de l'obscurité de ma naissance , & il n'a pû se soumettre qu'à des sentimens qui l'honorent.

Ah ! mon cher Ami , continua *Salviati* en me prenant par la main , ces mots me deffillèrent les yeux. Je compris enfin que vous étiez l'objet de son amour ; & je n'écoutai dans ce moment que ma passion. J'entens , lui dis-je en soupirant de rage , vous aimez *Barbarigo*. Mais vous éprouverez aussi les peines que vous faites souffrir aux autres. Je vous l'annonce avec joie ; il adore la *Vizani*. *Valerie* changea de couleur à ces mots.

mots. Ce fut une nouvelle preuve pour me convaincre qu'elle vous aimoit. Je ne pus plus soutenir le sot personnage que je jouois là. Je sortis en mourant de dépit ; & résolu de retourner à la Ville sans vous rien dire, je vous rencontrai sur la porte du Pavillon.

Je vois bien à l'altération subite qui se fit sur votre visage, poursuivit *Salviati* en me regardant, quelle émotion vous cause la nouvelle que je vous donne [en effet tout ce que je sentis au moment que j'appris que j'étois aimé de *Valerie*, n'est point concevable, comment ferois-je pour l'exprimer ?]

Ne contraignez point vos transports, reprit-il. S'ils pouvoient encore me troubler, ce ne seroit pas par jalousie, mais par amitié & par crainte que vous ne tombiez dans quelque égarement qui vous deshonoré. J'espère cependant que le tems & la raison vous feront revenir à vous-même. Pour moi il me semble que j'ai étouffé ma passion, & je verrois même *Valerie* sans danger. Je ne suis cependant pas fâché, ajouta-t-il, de n'être plus dans le cas de m'y exposer, puisque j'ai résolu de partir demain
pour

pour Florence. Vous partez ? m'écriai-je. Je ne saurois m'en dispenser , me dit-il. Depuis la mort de mon Père j'ai laissé mes affaires en désordre ; & on m'écrit que ma présence est absolument nécessaire. Il me montra une lettre, où un de ses Amis le lui marquoit , en le pressant de partir incessamment.

Je me sentis troubler à cette nouvelle. Elle calma les mouvemens de joie que l'idée ravissante d'être aimé de *Valerie* excitoit dans mon ame. Je ne crois point que sans cela j'eusse pu les contraindre. Je l'avouerai cependant à ma honte. J'affectai plus de tristesse , que je n'en ressentois. J'aurois eu trop à rougir , si je n'avois montré simplement que le peu de chagrin qui m'inquiétoit. Nous passâmes le reste du jour à nous protester , que nôtre amitié ne perdrait rien par l'éloignement.

Lors que je fus retiré dans ma Chambre , *Valerie* m'occupa entièrement. Je me livrai à ma joie. Rempli du bonheur d'être aimé de *Valerie* , je ne songeois plus que j'allois perdre le lendemain le plus fidèle de mes Amis , un Ami à qui je devois la vie. Cette idée venoit-elle
me

me distraire , je l'écartois bientôt comme une importune , & je m'abandonnois plus que jamais à mes transports. Ils étoient cependant moins vifs , lorsque je venois à songer au mauvais office qu'on m'avoit rendu auprès de *Valerie* en m'accusant d'être amoureux de la *Vizani* ; ce qui me sembloit encore une raison pour moins regretter le départ de *Salviati*. Que de reproches ne me faisois-je pas aussi de ce qui s'étoit passé entre la *Vizani* & moi à l'occasion de l'ouvrage de cire ! Mon infidélité me paroissoit un crime si noir , que je me la pardonnois moins , que l'excès d'ingratitude où je m'étois porté à l'égard de mon Ami. C'est à ce point que l'amour nous aveugle.

Cependant lors que je vis le lendemain au matin mon Ami sur le point de partir , je fus saisi d'une vraie douleur. Mais elle ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut pour nous faire nos adieux , pour nous embrasser , & pour perdre de vue la Barque où il entra.

Quelle différence de cette tristesse à celle que j'éprouvai , en me séparant de *Salviati* au Fort de *Cliffa* ! Il étoit cependant

pendant naturel, que je fusse plus affligé cette fois, puisque je le perdois sans espérance de le revoir. Mais je perdois aussi un rival, qui, quoiqu'il ne fût plus redoutable, m'auroit toujours gêné par les égards que j'aurois été obligé d'avoir pour lui. C'est ainsi que les hommes sont faits. Les passions l'emportent toujours sur leurs devoirs. Lorsqu'on est sur-tout malheureusement livré à celle de l'amour, tout ce qui lui fait le moindre obstacle nous devient odieux, ou du moins importun; fût-ce un objet, à qui nous dussions des respects ou de la reconnoissance.

Je l'avouerai encore à ma confusion. A peine fus-je rentré dans mon Appartement, que je quittai tout souvenir de *Salviati*, pour reprendre celui qui dominoit dans mon cœur. Je résolus de ne point différer, & d'aller ce même jour rendre une visite à la *Toricelli*, bien certain que je rencontrerois chez elle *Valerie*.

Il me tarδοit trop d'aller détruire les soupçons qu'on avoit cherché à lui donner, & d'aller jouir du bonheur de me voir aimé. J'attendois avec impatience
l'heure

l'heure convenable pour cette visite, lorsqu'on m'annonça un domestique de la *Vizani*. Il est à propos que l'on sache, qu'elle avoit envoyé souvent pour apprendre des nouvelles de la santé de *Salviati*, qu'elle avoit cru attaqué de quelques accès de fièvre, comme nous l'avions fait répandre dans la Ville.

Le Domestique entra, qui me remit ce Billet.

Je viens d'apprendre non seulement la guérison de Salviati, mais son départ pour Florence. Nul sujet légitime ne doit plus vous retenir au logis; & je veux bien vous avertir que je vais aujourd'hui à la Campagne. C'est dans cette même Maison, où j'ai cru avoir des sujets de me plaindre de vous. Mais je ne puis me résoudre à penser si mal sur votre compte, ni à vous croire capable de sentimens si bas. Venez donc me rassurer & mériter votre grace. Je suis dans les dispositions les plus favorables pour vous l'accorder. Songez que vous ne les retrouverez jamais, si vous perdez cette occasion.

Je fus aussi touché de son indulgence
qu'épou-

qu'épouvanté de ses menaces. Je lui écrivis très froidement, que j'avois des affaires qui m'empêchoient de profiter de l'honneur qu'elle me faisoit.

www.libtool.com.cn

LIVRE HUITIEME.

L'Heure que je désirois tant, arriva enfin, & je me fis mener chez la *Toricelli*, où je trouvai *Valerie*. Que je fus enyvré de plaisir en appercevant l'extrême embarras où la jetta ma présence. Si *Salviati* se fût rencontré là dans cet instant, il auroit compris la différence du vrai trouble de l'amour, à celui que d'autres sujets peuvent causer. Ce fut d'abord une rougeur des plus vives, qui lui couvrit le visage. Ce début fut suivi de la révérence la plus décontenancée que j'aye jamais vue. Elle n'osa ni lever les yeux sur moi craignant de rencontrer les miens, ni les baisser de peur de me donner une marque trop évidente de l'émotion qui la troubloit. Elle ne répondit au compliment que je lui fis sur sa santé, que par quelques mots où il n'y avoit aucune liaison. - Il

Il étoit naturel qu'elle pensât, que je n'ignorois point ce qui se passoit dans son cœur. Ma contenance d'ailleurs le marquoit assez. Ce qui acheva de me convaincre de mon bonheur, c'est qu'à travers sa confusion on voyoit un certain air de dépit, qui venoit des soupçons qu'on lui avoit inspirés. Son désordre augmenta encore lorsqu'elle vit que la Comtesse, qui étoit occupée à écrire une lettre, & qui en avoit encore d'autres, céda aux instances que je lui fis de ne point se déranger. Elle se douta bien que je ne laisserois point échaper une occasion si favorable, sans chercher à m'assurer par moi-même de ce qu'on m'avoit informé. Je la voyois changer de couleur à chaque mot que je prononçois, quoique ce ne fût que sur des sujets indifférens.

Comme elle ne savoit quelle contenance elle tiendroit pour me cacher son inquiétude, elle s'aidoit le mieux qui lui étoit possible de son éventail. Cependant à force de le faire voltiger, il tomba; & l'on peut croire que je ne fus point lent à le ramasser. Cet éventail m'incommodoit trop pour que j'eusse envie

envie de le rendre dans le moment. Je le gardai ; je l'ouvris , & je feignis d'être curieux d'en voir la peinture.

C'étoit un Berger & une Bergère , qui étoient assis sur un gazon , qui se tenoient par la main , & qui se regardoient avec des yeux remplis de langueur. Je trouvai ce sujet favorable pour commencer une conversation telle que je la souhai-
tois.

Il y a eu un tems , dis-je à *Valerie* , que je n'ai regardé que comme une fiction poétique le bonheur de la vie champêtre : mais l'amour & ses peines m'étoient pour lors inconnus. Aujourd'hui , continuai-je en lui montrant ce Berger & cette Bergère , que je sens , par une triste expérience , que l'amour n'est tranquille que parmi de pareilles gens , je connois mon erreur , & j'envie la douceur de leur état. Ah ! qu'ils sont heureux , Mademoiselle ! Ils ignorent ces ennuyeuses bien-séances , qui sont parmi nous le supplice des Amans. Qu'une Bergère ait des sentimens favorables pour un Berger , elle ne rougira point de lui en faire l'aveu. Elle n'imaginera pas que la gloire , le devoir , la décence lui ordonnent de tour-
menter

menter le Berger qui l'aime. Elle suivra enfin la simple nature & les mouvemens de son cœur. Que dites-vous de mes réflexions, Mademoiselle?

Que je crois, me répondit-elle, que l'amour est une passion dangereuse & cruelle dans tous les états; qu'il est peut-être un peu moins turbulent sous un toit rustique, mais qu'il n'y est pas exempt ni d'inquiétudes, ni de jalousies, ni de caprices; qu'il n'est jamais qu'une foiblesse, & que c'est enfin un malheur que d'aimer. Quoi? lui dis-je, un amour, rendu certain du retour, seroit un malheur! Il ne l'est que trop souvent, répartit-elle, & surtout par l'inégalité des conditions. Ah! je le vois bien, repris-je, feignant d'être trop rempli de ma passion & comme hors de moi; *Salviati* s'est trompé & m'a trompé moi-même. On ne prévoit pas tant, lors que le cœur est touché. Je ne combattrai point votre opinion, me dit-elle d'une voix émue; j'ai trop d'intérêt à vous la laisser garder. Et moi j'en ai trop, repris-je, à chercher que vous m'en fassiez changer, pour hésiter encore à vous ouvrir mon cœur & à vous demander une réponse décisive. Il

Il ne doit pas, continuaï-je, vous paroître nouveau qu'on vous aime. Je ne doute point que dans tous ceux qui vous voyent, je n'aye autant de rivaux. Mais si je ne suis point des premiers à vous faire l'aveu de mon amour, je l'ai bien été à le sentir. Depuis ce moment le plus délicieux de ma vie, que caché parmi des brouffailles, je vous vis pour la première fois, j'ai toujours trainé avec moi la passion la plus violente, longtems sans vous connoître & sans pouvoir vous découvrir, ensuite vous connoissant, & sans pouvoir vous parler. Ceci mérite explication. Il faudroit pour cela un détail d'époques singulières ; mais je crains, belle *Valerie*, d'abuser de vôtre patience.

Elle rougit à ces mots. Et comme je m'apperçus qu'elle ne s'impatienteroit pas tant que je voulois bien me l'imaginer, j'entrepris cette explication ; & ce fut en lui racontant tout ce que j'avois senti, tout ce qui m'étoit arrivé, depuis ce premier moment jusques à celui où je lui parlois.

Je commençai par lui repeter la méprise que j'avois faite au Bal du Duc de Mantoue, en prenant la *Vizani* pour elle.

le. Je dis repeter, puisque j'en avois parlé à la *Toricelli* en sa présence ; mais je lui en détaillai toutes les circonstances avec plus d'exactitude. Là-dessus je la priai de remarquer qu'elle avoit dû avoir de forts soupçons de mon amour, dès le moment que je découvris cette méprise à la *Toricelli*. Je lui fis ensuite un récit de ce que j'avois souffert, en la cherchant par tout Venise, & de ma joye inexprimable, lorsque je l'avois retrouvée à la Comédie. Je lui peignis tous mes faisissemens, tous mes transports secrets, lorsque la Comtesse nous avoit mené chez elle la *Vizani* & moi ; tout ce que j'avois éprouvé pendant le repas ; mon trouble & mon embarras, lorsque je l'avois suivie près de la glace ; l'émotion dont j'avois été saisi en lui parlant. Et là-dessus je lui fis encore comprendre, que dans cette circonstance elle avoit dû être pleinement convaincue de la vive impression qu'elle avoit faite sur moi.

Lorsque j'eus achevé de lui représenter ces différentes situations avec toute l'ardeur que mon amour m'inspiroit, je lui racontai la confiance mutuelle que
 nous

nous nous étions faite, *Salviati* & moi ; ce qui l'avoit occasionnée ; ma douleur en découvrant que j'avois mon ami pour rival ; tous les mouvemens de jalousie , dont je n'avois pu me deffendre en le croyant aimé ; les égards auxquels je m'étois engagé par reconnoissance ; & enfin combien il m'en avoit coûté , pour me priver de la voir. Je lui dis ensuite, qu'il étoit inutile que je lui parlasse de l'étonnement où nous avions été, *Salviati* & moi , en la rencontrant chez la *Vizani* dans sa Maison de Campagne ; parce que j'étois certain qu'aucun de nos mouvemens ne lui étoient échapés. J'achevai mon récit en l'assurant, que j'avois appris de *Salviati* mot à mot la conversation qu'il avoit eue avec elle, (ici sa rougeur & son embarras redoublèrent) & qu'il avoit voulu persuader que j'étois plus heureux que lui.

Je n'eus garde dans tout cela, pour détruire les soupçons qu'on avoit voulu lui donner , de le faire aux dépens de la *Vizani*, en sacrifiant le secret de son cœur. L'honneur m'imposoit là-dessus une Loi trop sévère. Je cherchai à me justifier, en disant que la jalousie, bien naturelle

naturelle à un rival, avoit fait imaginer au Comte une calomnie, qui n'avoit aucun fondement. Je ne parlai pas non plus de ce qui s'étoit passé entre lui & moi au bosquet. J'aurois eu trop de confusion au récit d'un événement qui ne pouvoit faire que ma honte. Je me servis du même prétexte que nous avions pris en parlant au domestique de la *Vizani*; & j'ajoutai qu'il étoit bien vrai que des affaires importantes nous avoient appelés à la ville; puisque c'étoient les mêmes qui avoient engagé *Salviati* à partir pour Florence.

Enfin, belle *Valerie*, lui dis-je, vous le voyez. L'amour que vous m'avez inspiré n'est point un amour qui ait été formé par le caprice. Il s'est soutenu sans l'espérance, & tant d'obstacles n'ont fait que l'augmenter. Ce n'est qu'en cessant de vivre que cette passion s'effacera de mon cœur. L'incertitude où je suis me tourmente trop. Il faut que j'apprenne de vous-même le cas que je dois faire des conjectures de *Salviati*; & c'est de votre décision que dépend tout le bonheur ou tout le malheur de ma vie.

Si ce n'étoit qu'à cette décision, Monsieur, que l'un ou l'autre fussent attachés, . . . me répondit-elle en s'arrêtant comme incertaine si elle devoit achever ce qu'elle vouloit me dire, & baissant les yeux sur son éventail que je lui avois rendu. Eh bien qu'en arriveroit-il ? lui demandai-je, avec une impatience extrême. Que je serois trop heureuse, poursuivit-elle, de faire tout vôtre bonheur, en décidant suivant mon inclination. Mais que de suites fâcheuses, ajouta-t-elle en soupirant, & que je prévois de malheurs ! Il n'y en a point d'autres pour moi, lui dis-je, que la crainte de vous déplaire en vous aimant.

Pourquoi ce détour ? reprit-elle ; il est aussi inutile que déplacé. Ce que je viens de vous dire, Monsieur, ne doit que trop vous ôter toute crainte. Mais je le vois bien, vous cherchez à m'arracher un mot, sur lequel vous fondez aujourd'hui vôtre félicité. Je l'avoue, je manquerois aux devoirs de la sincérité, si je vous refusois, après la faiblesse que j'ai eue de ne pouvoir cacher à Mr. le Comte les mouvemens de mon cœur. Mais songez, Monsieur, qu'il faut que vôtre bonheur soit

foit borné pour toûjours à ce mot. Que la distance de nos conditions ne vous flatte jamais d'aucune espérance. Je vous aime, Monsieur. Ce sentiment s'est formé malgré moi dans mon ame. Je n'espère pas pouvoir jamais venir à bout de le détruire; mais j'aurai toûjours le pouvoir de conferver ce qui m'est encore plus cher que vous-même.

C'est sans doute un vrai plaisir d'apprendre qu'on est aimé de la personne que l'on aime, & surtout de le tenir de la bouche d'un Rival; Mais de se l'entendre dire par elle-même, c'en est un qui ne s'exprime pas. Quoique je ne doutasse nullement que *Salviati* n'eût deviné juste, & que je ne fusse aimé de *Valerie*, je fus si enchanté de lui entendre prononcer ce mot, que je demeurai immobile à la regarder, Elle qui se repentoit peut-être d'en avoir dit plus qu'elle n'auroit voulu, tenoit toûjours les yeux baissés, soupiroit tout bas, & n'osoit parler. Je m'apperçus enfin que je la jettois dans une trop grande confusion par mon silence. Je lui demandai, si elle se repentoit de m'avoir rendu le plus heureux des hommes par l'aveu qu'elle

O 2

m'avoit

m'avoit fait ? Elle ne me répondit rien. Avez-vous pû douter, lui dis-je, que j'eusse d'autres intentions, Mademoiselle, que de vous rendre des soins, tels que je les rendrois à une personne du plus haut rang ? Vos charmes m'ont surpris, mais vos vertus m'ont touché ; & un amour né de la sorte n'est jamais que respectueux.

Ces mots la rassurèrent. Elle me regarda avec des yeux remplis de douceur & de modestie ; & sa beauté prit un nouvel éclat. J'aurois encore continué à lui donner de nouvelles assurances de la pureté de mes intentions ; mais la Comtesse, qui avoit achevé d'écrire, vint nous interrompre. Je fus obligé de me livrer à une conversation générale, qui me fut d'autant plus à charge, que la *Toricelli* me demanda de quelle maladie avoit été attaqué le Comte *Salviati* ? comment il avoit été guéri ? quelles affaires l'avoient obligé à partir si précipitamment ? & me fit d'autres questions de cette espèce, qui m'excédèrent d'ennui.

Un Laquais vint annoncer la *Vizani*. A ce nom *Valerie* changea de couleur,

&

& que devins-je, moi qui la croyois en campagne! Elle entra, & le regard qu'elle lança d'abord sur moi, m'avertit de sa fureur. Elle fit mille compliments à la *Toricelli*, qui lui répondit sans façon & avec sa naïveté ordinaire. Elle accabla de caresses *Valerie*, qui les reçut avec plus de respect que de reconnoissance ; & dans toute leur conversation, elle ne m'adressa que rarement la parole. Sa visite ne fut pas bien longue. Je m'en réjouis en secret ; & je lui en fus bon gré dans moi-même. Il entra du monde au moment qu'elle sortit. Je me vis obligé de lui donner le bras pour descendre les escaliers. A propos, me dit-elle d'un air fort sérieux lorsque nous fumes à la porte de l'antichambre, j'ai une affaire importante à vous communiquer. Il faut même que je vous mène au Logis pour vous en faire voir des circonstances, qui sont marquées sur quelques papiers. Vous voulez bien me le permettre ? ajouta-t-elle en parlant à la *Toricelli*, qui étoit venue l'accompagner à cette porte. Je ne puis différer de lui faire part de cette affaire, & je vai demain à la campagne. La Comtesse lui répondit, qu'entr'elles

ces façons étoient inutiles ; & la quitta , en la priant de lui faire ſçavoir ſon retour. Je me vis donc forcé à ſuivre la *Vizani* , & je n'aurois pû m'en diſpenſer ſans une impoliteſſe impardonnable. Ce qui me tourmenta le plus , ce fut l'incertitude de ſavoir comment *Valerie* prendroit cette affaire. J'aurois voulu au moins qu'elle eût été préſente à la violence qu'on m'avoit faite.

Lorſque nous fumes dans la gondole , la *Vizani* quitta l'air libre qu'elle avoit affecté devant *Valerie* & la Comteſſe , & prit celui qui convenoit à l'état où ſe trouvoit ſon cœur. Elle me regarda pluſieurs fois ; & voyant enfin qu'il n'étoit pas queſtion d'attendre que je rompiſſe le premier le ſilence ; J'ai voulu , me dit-elle , voir par moi-même quelle ſorte d'engagement vous avoit empêché d'accepter l'offre que je vous avois faite par mon billet. Je ſuis enfin convaincu de ce que je n'aurois jamais pû me perſuader par le rapport des autres ; l'affaire eſt décidée ; vous aimez *Valerie*. Je ne puis aſſez admirer , ajouta-t-elle d'un air railleur , la nobleſſe de votre choix. C'eſt débiter dans le monde d'une façon reſpectable ;

pectable ; & cela vous fera, Monsieur , un honneur infini.

J'ignore également , Madame , lui répondis-je , sur quoi vous fondez ce prétendu choix ; & en supposant que je l'eusse fait , les raisons qui le rendroient si méprisable. Vous les ignorez ? me répartit-elle ; mais cet aveuglement ne prouve pas peu , qu'il seroit inutile de chercher à vous faire revenir de votre égarement. En seroit-ce un , lui répondis-je , si digne de reproches , que d'aimer la vertu , l'esprit , les graces , & la beauté ? En vérité , Monsieur , interrompit-elle , en haussant les épaules , vous me faites pitié. Mais enfin vous êtes le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira ; & ce n'est pas sur cela positivement que j'ai à vous parler.

Nous arrivâmes à l'hôtel de la *Vizani*. Je l'accompagnai dans son Appartement ; & en lui faisant une profonde révérence , je voulus prendre congé. Il me semble , me dit-elle , vous avoir dit que j'avois à vous parler. Vos nouvelles inclinations vous auroient-elles fait oublier ce que l'on doit aux femmes ? ou bien vous accoutumeriez-vous à les

traiter toutes sur le même ton , que méritent celles que vous fréquentez aujourd'hui ?

Nous devons, Madame, lui répondre je outré d'un orgueil si déplacé, honorer la sagesse dans quelque condition qu'elle se trouve. Et vous ne sauriez disconvenir, que les personnes que vous dites, Madame, que je fréquente, ne soient par-là fort respectables ; d'ailleurs il y en a une qui l'est encore par sa naissance. Ainsi le ton sur lequel on doit les traiter est celui qu'il faut prendre avec toute femme de mérite. Au reste je ne croyois point vous manquer, Madame, en cherchant à vous éviter la peine de me faire des reproches inutiles, & à moi le chagrin de les entendre.

Je n'eus qu'à peine prononcé ces mots, que je sentis combien ils renfermoient d'impertinences. C'en étoit une surtout extrêmement cruelle pour la *Vizani*, que de tant lui vanter la sagesse. Je m'en aperçus, mais trop tard ; & j'en fus fâché.

Non, Monsieur, me dit-elle d'un air consterné & qui m'embarassa encore davantage, je ne veux point vous faire des reproches. Je sens trop, ajouta-t-elle
les

les yeux mouillés de larmes, que c'est à moi-même que je dois m'en faire. Mais affezez-vous, reprit-elle, & ne regrettez pas le peu de momens que je vous prie de me donner ; ils seront les derniers que vous m'accorderez.

Je me plaçai vis-à-vis d'elle, plus décontenancé qu'on ne sçauroit le dire, & fort attendri par ces paroles.

Je n'exige de vous, continua-t-elle, qu'une complaisance que vous seriez trop cruel de me refuser. Je ne crois pas que vous vouliez encore vous obstiner à me défavouer votre passion pour *Valerie*. Ainsi cet article arrêté, venons à un autre, sur lequel je vous prie de me répondre à l'instant. Depuis quel tems cette passion s'est-elle formée dans votre cœur ? Ce n'est pas trop demander pour une femme, qui, quoiqu'elle vous aime, ne cherchera jamais à traverser vos inclinations, & qui vous promet un secret inviolable. Contentez ma curiosité, je vous en aurai une obligation infinie : point de réflexions, & soyez franc dans votre réponse.

Pardonnez, Madame, lui répondis-je touché & confondu du ton doux & hu-

milié dont elle me parloit, si j'hésite à vous obéir. Je n'ai pas encore oublié la façon dont vous traitez la sincérité des gens; & je crains de me voir bientôt accueilli de quelque éclat de rire, qui me mortifie autant. . . . J'entens, interrompit-elle; mais dans le cas où nous sommes, cette crainte est vaine. Il s'agissoit alors d'un Fantôme, & il n'est que trop question aujourd'hui d'un objet réel. En ne faisant plus cette distinction, repris-je d'un ton de voix peu assurée, vous pourrez, Madame, apprendre de vous-même le tems & le lieu où cet amour a pris naissance. Ah! Ciel! qu'entens-je? s'écria-t-elle. Quoi! cette inconnue que vous rencontrâtes dans un bois, & que vous crûtes retrouver en moi au Bal du Duc de Mantouë. . . . Oui, Madame, interrompis-je, cette inconnue est *Valerie*.

La *Vizani* pâlit à ces mots, me regarda avec des yeux étonnés, qui cherchoient à s'éclaircir plus sûrement dans les miens de la vérité de ce que je venois de lui dire. Lorsqu'elle m'eut bien examiné, elle comprit que je lui avois fait un aveu aussi sincère qu'elle me l'avoit demandé. Non,

Non, je n'en puis plus douter, me dit-elle d'un air triste; je n'ai plus rien à prétendre sur votre cœur. Que pourroient des foibles, ventimeus, que vous n'aviez pris pour moi que par reconnaissance, contre une passion qui a été formée par quelque chose d'aussi fort qu'un coup de sympathie? Mais où avez-vous eu le plaisir, ajouta-t-elle, de reconnoître *Valerie* pour cette inconnue qui vous avoit frappé si vivement? A la Comédie, lui répondis-je; & ce soir même que j'eus l'honneur de vous y accompagner pour la première fois.

Si dans la situation, reprit-elle, où vous m'avez mise aujourd'hui, il m'est encore permis de former quelques plaintes, oserois-je, *Barbarigo*, vous reprocher votre mauvaise foi? Puisque vous aviez trouvé dans *Valexie* cette jeune inconnue, après qui vous soupiriez sans cesse, quel affreux caprice vous a encore poussé à me tromper? Attachée aussi fortement que je vous le suis par ma malheureuse passion, il vous a été bien aisé de me persuader. Mais n'étoit-il pas plus que jamais de votre honneur de me détromper? N'étoit-il pas de votre générosité

de me rendre à moi-même ? Bien loin de penser ainsi , vous avez feint du trouble & de la passion ; & vous avez voulu me réduire au point , que j'eusse non seulement le regret de vous perdre , mais encore la honte de ne pouvoir jeter les yeux sur moi-même sans me mépriser : C'est ce que vous venez encore de me faire sentir avec autant de cruauté que d'impolitesse , ajouta-t-elle en versant des larmes , qu'elle ne pût plus retenir.

Madame , lui dis-je , dans une émotion qui me mettoit hors de moi-même , vous me désespérez. Je sens que j'ai des torts avec vous , & je ne saurois trop vous supplier de me les pardonner. Mais' permettez , Madame , que je me justifie du reproche de mauvaise foi , que vous croyez m'avoir fait avec justice.

Je crus qu'en lui racontant tout ce qui étoit arrivé entre *Salviati* & moi , je ne pouvois mieux me justifier ; & je lui en fis le récit avec une exactitude admirable. J'ajoutai une réflexion qui me parut convaincante , pour la persuader de ma bonne foi. Je lui fis remarquer que c'étoit bien sérieusement que je songeois à m'attacher à elle ; puisque j'avois
résolu

résolu de ne jamais voir *Valerie*, & que je le croyois ainsi. Mais je ne m'apperçus point que m'excuser de la sorte, c'étoit continuer à offenser. Car enfin, il étoit évident que je ne lui avois marqué des attentions, que parce que je n'avois pû mieux faire.

Mais la *Vizani* impatientée enfin de ma justification, sur laquelle j'insistois toujours; C'en est assez, me dit-elle en se levant, & je sens tout l'honneur que vous m'avez fait. Cependant je ne me mettrai plus à portée d'en recevoir de pareils. Je vois combien je dois être fâchée contre moi-même de vous avoir tant aimé. Plût au Ciel que je n'eusse pas encore ce reproche à me faire au moment que je vous parle, & que je ne prévissè pas que je l'aurai pour long-tems! Adieu, *Barbarigo*, continua-t-elle d'une voix entrecoupée de soupirs & de sanglots. Souvenez-vous quelquefois d'une Femme, à qui vous auriez pû épargner, sinon le malheur de vous aimer, du moins celui de s'être rendue méprisable. En achevant ces paroles, elle entra dans une autre chambre, & je me retirai pénétré de ses larmes, & de la douleur que je lui causois. Ce-

Cependant, lorsque j'eus au logis, mon chagrin se dissipa, & le souvenir de la *Vizani* fit place à celui de *Valerie*. Je me rappelai comment je l'avois laissée, & je jugeai par mon inquiétude, de celle qu'elle devoit avoir. Je pensai d'abord que pour une première visite, ce seroit choquer la bienséance, que d'aller deux fois dans un jour chez la *Toricelli*. Cependant tourmenté du désir de revoir *Valerie*, je trouvai que je pouvois bien, au lieu d'entrer dans l'Appartement de la Comtesse, passer dans celui de *Riccoboni*; que *Valerie* y seroit peut-être rentrée; & que c'étoit même bien imaginé de commencer à rendre visite au Père & à la Mère.

Je volai donc à cet hôtel. J'entrai dans l'Appartement de *Riccoboni*. Je ne l'y rencontrai pas; mais j'y trouvai son Epouse, & heureusement pour moi *Valerie*, qui fut surprise de me voir. *Teodora* me reçut comme une Femme qui étoit enchantée de ma visite, & qui du premier moment me fit comprendre, que je n'aurois point à me plaindre de ses soins pour me rendre heureux.

Valerie étoit un peu rêveuse. Son inquiétude

quiétude me charmoit, mais je ne la lui laissai pas longtems. Nous en vinmes à une explication. Je lui dis comment j'avois été obligé de suivre la *Vizani*. Je fis valoir mon prompt retour. J'ajoutai de nouvelles preuves, pour détruire tout soupçon de la moindre inclination pour cette femme; ainsi je fus bientôt pardonné. On me réitera la façon dont on vouloit être aimé; & je protestai de nouveau, que je m'y conformerois. Conservez toujours ces sentimens, me dit *Valerie*, & je ne me laisserai jamais de vous répéter que je vous aime.

Teodora, bien loin de nous interrompre dans notre conversation, nous aidoit à la continuer. C'étoit un plaisir que de voir toute l'indulgence de cette bonne Mère. Non contente de faire semblant d'être occupée à quelques affaires, qui la faisoient passer souvent dans une autre chambre, j'entendis qu'elle eut la précaution d'ordonner à un Domestique de renvoyer tous ceux qui pourroient la venir voir. Mais *Riccoboni* arriva; & *Teodora* courut auprès de nous, avant qu'il entrât. Il me témoigna qu'il étoit bien sensible à l'honneur que je lui faisois, & en effet,

effet, il ne m'en parut point fâché. Cependant jé le trouvai Père auffi incommode, que la femme étoit Mère complaisante. Il étoit surtout d'une politesse qui me tuoit; car il ne nous quitta jamais, & soutint toujours la conversation pour faire les honneurs de chez lui, dont je l'aurois dispensé volontiers. Enfin, je fus obligé de me retirer, sans oser jeter sur *Valerie* un regard de congé; & je retournai au logis, satisfait cependant de m'être justifié auprès d'elle.

Je passai ainsi quelques semaines dans les premiers ravissmens de l'amour, & sans m'écarter de toute la circonspection qu'exigeoit de moi *Valerie*. Elle de son côté, ravie de ma soumission, & pour m'en récompenser, me déploya entièrement son cœur; m'avoüa que la sympathie avoit bien formé notre amour, puisqu'elle avoit senti aussi la première fois qu'elle m'avoit vû, un mouvement singulier & subit, qu'elle n'avoit jamais éprouvé à la vue de personne. Je ne pouvois me rassasier de lui entendre raconter, comment elle avoit été étonnée d'abord de se trouver des sentimens, sur lesquels

lesquels elle n'avoit plus de pouvoir ; ce qu'elle avoit tenté ensuite pour les combattre , & degré par degré tous les progrès de sa passion. C'étoit aussi avec tant de graces , d'esprit & de modestie , qu'elle me faisoit ce récit , qu'il n'y a point d'homme , quelque stupide qu'il pût être , qu'elle n'eût charmé. Que devois-je donc sentir , moi qui l'adorois , & qui avois le cœur si tendre ? J'étois si content de mon sort , que je me figurois que j'y bornerois toujours mes vœux ; & que je ne désirerois jamais d'autre bonheur que celui dont je jouissois.

Je remarquerai en passant , que la *Vizani* peu de jours après celui où je l'avois laissée dans une si grande consternation , vint rendre une visite à la *Toricelli* , & que je la trouvai toute consolée de ma perte. Je m'aperçus avec un plaisir extrême , que *Verenigo* , qui l'accompagnoit , étoit mon successeur. Il étoit depuis longtems en possession de consoler les Amantes abandonnés. Ce noble emploi convenoit aussi à un homme qui conduisoit une passion avec autant de dignité que lui. Cependant j'appris peu de tems après , que la *Vizani* ,
qui

qui n'étoit nullement bonne métaphysicienne, fatiguée de ne traiter l'amour que par divisions & subdivisions de sentimens, avoit remis son consolateur entre les mains de quelque nouvelle affligée, & avoit pris le jeune *Ferraci*, qui n'a jamais connu d'autre façon de mener l'amour que par physique expérimentale. Mais comme tout change dans la nature, & que la *Vizani* étoit pénétrée de cette maxime, *Ferraci* fit place au Comte *Welstheim*, vigoureux Saxon, qui cependant céda à un nouveau venu. Et tant d'autres ont eu ensuite cette politesse réciproque, que si je voulois simplement les nommer, je m'écarterois trop de mon sujet.

Tout l'hiver s'écoula que mon amour n'étoit encore que beaux sentimens pour *Valerie*; il me sembloit que je ne sois haïterois jamais d'autres plaisirs que ceux du cœur. Mais à peine le Printemps commença-t-il à paroître, que je ne me sentis plus si ferme dans mon opinion. J'admirois toujours l'esprit de *Valerie*, sa pudeur, ses graces; j'étois touché de la délicatesse de ses sentimens. Mais je lui trouvois encore d'autres charmes,

qui

qui me causoient des impressions d'une autre espèce. Je convins pour lors qu'il étoit ridicule d'imaginer, qu'on pût faire en sorte que les sens n'entraissent jamais pour rien en amour. Le respect auquel *Valerie* m'avoit accoutumé, & qu'un seul de ses regards auroit inspiré à l'étourdi le plus audacieux, me contenoit toujours dans les bornes qu'elle m'avoit prescrites. Il falloit bien qu'elle m'eût pénétré vivement de ce respect, puisque dans tout un hiver je n'avois osé lui baiser la main; & que malgré mes nouveaux desirs, je ne me sentoient pas plus de courage d'entreprendre cette action au Printems. Je commençois à éprouver les maux qui sont les suites ordinaires de pareils desirs, insomnies, langueurs, inquiétudes; & tout cela sans oser en parler à *Valerie*.

Ce qui étoit encore plus gênant pour moi, c'est que son Père ne discontinuoit point ses égards sur la bienséance; & que lorsqu'il se trouvoit au logis, ce qui arrivoit souvent, il ne manquoit jamais de nous tenir compagnie. Si je trouvois *Valerie* chez la *Toricelli*, je n'en étois pas plus heureux; & il n'y avoit que l'officeuse

ficiense *Teodora*, qui nous ménageât de tems en tems quelque tête à tête. Lorsqu'elle me les annonçoit, j'étois d'une hardiesse sans pareille; & je me promettois bien d'instruire *Valerie* des maux que je souffrois. Mais à peine me trouvois-je seul avec elle, que je tremblois de l'idée que j'avois eüe.

Cependant *Teodora* me donna une nouvelle, qui me débarrassoit d'un obstacle, & qui la rendoit elle-même un peu plus maîtresse de sa fille. Elle me dit que la *Toricelli* étoit obligée de retourner à *Ferrara*, qu'on avoit accommodé son affaire, & qu'elle partiroit dans peu de jours. J'en trouvai *Valerie* & la Comtesse inconsolables. Je fus présent à leur séparation le jour du départ. Elle fut touchante, mais non pas pour moi, qui m'en réjouis en secret.

Il étoit sûr que c'étoit un sujet à repaître mon amour de douces illusions, que de voir *Valerie* livrée aux soins empressés de sa vertueuse Mère. Pour l'encourager à les augmenter, je lui fis plusieurs présens. Je m'apperçus qu'elle se disposa encore à me servir avec plus d'ardeur. Je jugeai aussi à propos de faire en sorte
que

que *Valerie*, autant qu'il me seroit possible, fût entourée de gens qui prissent mes intérêts. Je remarquai qu'elle affectionnoit beaucoup une femme de chambre, qui la servoit aussi-bien que sa Mère, & qu'on nommoit *Rosetta*. Je gagnai son amitié par quelques monnoies d'or, qui la firent tressaillir de joie, & me l'acquiescent entièrement.

Ce qu'il y avoit encore de plus singulier en tout cela, c'est que c'étoit mon Père qui fournissoit à la dépense. On comprend bien que c'étoit par le canal de *Clarice*, à qui je faisois beaucoup de politesses. Mais on fera surpris d'apprendre, que cette *Clarice* n'avoit d'autre vuë, en m'obligeant de la sorte, que la simple satisfaction de me faire plaisir. C'est ainsi que j'en jugeai par son air tranquille & assuré, par l'indifférence qu'on lisoit dans ses yeux; j'étois charmé de voir cette fille guérie de sa folie.

Tout sembloit conspirer à m'enlever quelqu'obstacle. *Riccoboni* étoit occupé à faire orner le Théâtre de nouvelles décorations, & venoit rarement au logis.

Je sens bien qu'on pourra sur tout cela chicaner mon amour, & me prou-

ver que ce n'étoit point une de ces véritables passions, dépouillée de toute vue intéressée, & qui ne cherche que le bonheur de l'objet aimé; puisque ce n'étoit pas vouloir celui de *Valerie*, que de travailler à lui enlever ce qui lui étoit, & ce qui devoit lui être si précieux. Mais voici ce qui, suivant moi, détruisoit ce raisonnement.

Je sentoisi, qu'il m'étoit impossible de pouvoir jamais épouser *Valerie*, & qu'il ne me l'étoit pas moins de pouvoir cesser de l'aimer. Sur ces deux principes, que je me figurois aussi incontestables l'un que l'autre, je me disois qu'il étoit cependant naturel que je cherchasse enfin à me procurer la tranquillité, & qu'il n'y en auroit jamais pour moi, si *Valerie* ne se rendoit à mes desirs. Je pouissois encore plus loin mes réflexions. Je trouvois, qu'en m'attachant pour toute ma vie à *Valerie*, & ne formant jamais avec d'autres personnes les liens que je ne pouvois contracter avec elle; que ne manquant jamais pour elle, ni d'égards, ni de soins, ni d'empressements; que la tirant de l'état où elle étoit; qu'en partageant enfin avec elle ma fortune; je trouvois,

vois, dis-je, que c'étoit vouloir la rendre heureuse.

J'étois si convaincu de la force de mon raisonnement, que j'en fis part à *Teodora*, qui le trouva sans réplique. Nous consultâmes ensemble les moyens de le faire réussir auprès de *Valerie*. *Teodora* me dit qu'il n'y avoit rien qui convainquit plus une jeune fille de ces sortes de vérités, que la voie des présens, & surtout de ceux de parure. J'approuvai le conseil de *Teodora*. Et comme ce même jour j'entendis louer beaucoup à *Valerie* le goût d'une Etoffe qu'elle avoit vue à une Dame étrangère, je m'avisai de la prier de souffrir que je lui en fisse chercher une pareille. Mon offre fut très mal reçue, & on me défendit bien d'y penser seulement, sous peine d'un bannissement éternel. Confus, chagrin de voir un aussi mauvais commencement, je trouvai que *Teodora* n'étoit pas si excellente pour le conseil que je l'avois cru.

Cependant je courus lui annoncer avec un air triste le mauvais succès que j'avois eu auprès de *Valerie*, & combien nous étions encore éloignés de la faire
 entrer

entrer dans nos sentimens. *Teodora* sourit, & me dit fort fagement, qu'on ne demande jamais ces sortes de permissions, & qu'on les prend toujours soi-même. On ne résiste pas si aisément, ajouta-t-elle, aux effets qu'aux paroles; & ma fille, qui s'est effarouchée de vôtre proposition, auroit peut-être été éblouie à un étalage brillant d'ajustemens magnifiques & choisis avec goût.

Je compris toute la solidité de cette réflexion; & j'allai sur le champ employer les moyens pour la mettre en pratique. L'amour présida aux soins que je me donnai; ainsi je n'en pris point qui ne fussent dignes de lui & de moi. Étoffes superbes & de goût, Bijoux de plusieurs sortes, agrémens de plusieurs espèces, & toute la suite d'une parure magnifique & galante. Je n'épargnai rien enfin pour rendre l'étalage aussi éclatant que le pouvoit exiger la prévoyante *Teodora*, qui se chargea de le faire placer avec toute l'industrie possible dans la chambre de *Valerie*, lorsqu'elle n'y seroit pas. Elle me dit que ce seroit pour le lendemain; que j'accompagnasse *Valerie*, lorsqu'elle reviendroit de la Messe, qu'en

qu'en arrivant nous trouverions tout bien arrangé ; que c'étoit à moi ensuite à rendre cette surprise plus touchante par mes tendres discours ; & qu'elle se trompoit fort si je n'avois le don de persuader.

Pour suivre l'ordre du projet que *Teodora* avoit formé , je me transportai le lendemain à la *Salute* , Eglise ordinaire de *Valerie* , où je la trouvai effectivement. Lors que je la vis sortir , je me présentai pour lui donner le bras. Elle me reçut de façon à me faire sentir qu'elle n'étoit pas trop contente que je l'exposasse ainsi à la critique du monde. Cependant je montai dans sa gondole , & nous arrivâmes au logis. *Teodora* me fit comprendre d'un seul coup d'œil que tout étoit préparé au mieux. Je m'étois promis beaucoup de fermeté ; mais je ne m'en sentis plus sur le point de voir le dénouement de cette affaire.

Nous n'entrâmes dans la Chambre de *Valerie* qu'elle & moi. Etonnée & comme interdite , elle s'arrêta tout-à-coup à la vue de cet appareil , qui en effet étoit éblouissant ; & je fus surpris moi-même de l'art avec lequel on l'avoit dif-

posé. On voyoit bien que c'étoit l'ouvrage d'une femme remplie d'expérience.

Valerie me regarda, & je remarquai avec douleur que ses yeux s'armoient de sévérité, à mesure qu'elle me fixoit. Je m'armai cependant de courage autant qu'il me fut possible; & je la priai de me pardonner la liberté que j'avois prise. Puisque la fortune, lui dis-je, m'a donné ce qu'elle auroit dû vous prodiguer, Mademoiselle, avec plus de justice, pourquoi me voudriez-vous du mal de vous faire part de ses faveurs? Si le sort vous eût placé dans mon état, & que je fusse dans le vôtre, n'en useriez-vous pas de même? Cependant vous seriez généreuse, & je ne suis qu'équitable.

Je sens, Monsieur, me répondit-elle d'un air rempli de courroux, combien vous êtes obligeant. Mais par bonheur pour moi je suis d'un caractère si indocile, que vos complimens ne me touchent point du tout. J'en connois les affreuses conséquences. Des personnes sages & éclairées m'ont appris à les prévoir; & on ne m'en a jamais parlé, que je n'en aye frémi. Ah! Mademoiselle,
lui

lui dis-je, pourriez-vous juger si mal de moi ?.. Vos protestations, interrompit-elle, seroient inutiles. On m'a encore instruite du cas que l'on doit tenir de celles qu'on fait sur de pareilles matières; & je pense, Monsieur, que vous m'offensez également par vos desfeins, & par les moyens que vous prenez, pour en venir à bout. Ce n'est pas seulement me soupçonner capable de foiblesse, mais me croire même peu délicate. Quoi qu'il en soit, continua-t-elle, il ne m'appartient pas de vous faire aucun reproche. Il est naturel qu'un homme de vôtre rang, en aimant une personne de mon état, s'ennuie de la respecter toujours. Rompons donc un commerce dont vous êtes sans doute fatigué, & permettez, Monsieur, que je vous supplie de ne plus m'honorer de vôtre présence. Cet honneur, ajouta-t-elle d'une voix émue, me devient trop odieux au prix que vous y mettez.

En achevant ces paroles, & animée du dépit le plus noble & le plus charmant, elle se mit à déranger précipitamment tout l'appareil, & à ne faire qu'un tas de tout ce qui étoit étalé.

Mademoifelle, lui dis-je d'un air qui marquoit ma confusion & ma douleur, je ne puis plus réfister à mon défefpoir, fi vous ne m'écoutez. Je n'entens rien, me répondit-elle, que je ne voye éloigner de mes yeux des objets qui ne font que m'irriter. Elle appella en même tems *Tomafso*, qui étoit leur domeftique, le chargea du paquet qu'elle avoit fait, & lui ordonna de le remettre au logis entre les mains de mon Valet de Chambre. *Tomafso* partit fans que j'ofaffe m'oppofer aux volontés de *Valerie*, qui pour lors me dit d'un air moins agité, qu'elle étoit prête à m'écouter.

Trop heureux dans ce moment d'obtenir ma grace, il ne me vint furement pas dans l'efprit de faire entendre à *Valerie* le défordre, que depuis un certain tems fes charmes avoient jetté dans mes fens, & combien j'en fouffrois. Bien éloigné de cette penfée, je ne cherchai qu'à la defabufer de ce qu'elle n'avoit que trop compris; & j'employai tout ce que mon amour put me fuggérer de plus tendre. Elle me dit enfin qu'elle vouloit bien me croire, & qu'elle fe rendoit à mes proteftations; mais, qu'inſtruit à préfent
de

de la façon de penser, je me gardasse désormais de lui donner une autre occasion de me soupçonner ; que pour lors il n'y auroit plus de pardon pour moi.

Vous vous imaginerez peut-être, Monsieur, continua-t-elle, que je ne suis sévère que par vanité, & que je ne cherche qu'à vous faire prendre une résolution, qui contenteroit mon orgueil. Si c'étoit là votre pensée, vous ne blesseriez pas mal la délicatesse de mon amour. Mais écoutez, Monsieur, quels sont là-dessus mes sentimens.

Je vous dirai d'abord, poursuivit-elle, que je ne vous crois pas assez foible pour vous oublier jusques au point de songer à vous deshonorer. Mais en cas que votre passion vous menât à cet excès de frénésie, je vous annonce d'avance, que je vous aime trop pour consentir jamais, que vous vous rendiez l'objet du mépris de tout le monde. Je vivrois volontiers accablée de toute misère, s'il le falloit, pour avoir le plaisir de vous voir dignement remplir la majesté d'un thrône. Comment pourrois-je donc souffrir qu'à cause de moi, vous vous missiez dans le cas de traîner une vie, qui seroit vo-

tre honte & celle de votre illustre Famille ? L'inégalité de nos conditions ne nous permet donc pas de contracter des liens légitimes. Mon honneur, qui vous devroit être aussi précieux qu'à moi, si vous m'aimiez, ingrat, autant que je vous aime, nous défend bien d'en former d'autres & d'y songer seulement. Bornons donc nos desirs à nous aimer. Ni préjugés, ni loix ne sauroient empêcher une union de sentimens ; & ce n'est qu'elle qui fait le vrai bonheur des cœurs délicats. Toute innocente qu'elle est, vous ferez cependant forcé un jour de la rompre. Obligé d'être le soutien de votre Famille, il faudra vous livrer entièrement à l'épouse que vos Parens vous auront choisie. Je sçaurai pour lors me bannir de votre présence, & même vous contraindre à m'oublier. Pour moi qui mets toute ma gloire à m'être rendue digne de votre estime, & ma félicité à vous aimer, je vous promets, Monsieur, que ne pouvant pas être à vous, je ne ferai jamais à d'autres.

Valerie achevoit de prononcer ces derniers mots, & j'étois dans tout le ravissement que pouvoient me causer des sentimens

timens si nobles , si tendres , si vertueux , lorsque le Père entra , qui vint chercher *Valerie* pour la répétition d'une pièce qu'il avoit composée lui-même. Il ne parut pas trop satisfait de nous trouver seuls , & il m'accabla encore plus qu'à l'ordinaire de politesses respectueuses.

Je retournai chez moi rempli d'admiration ; mais le croira-t-on ? je n'en étois pas moins agité de désirs. Plus j'étois étonné que *Valerie* pût accorder tant de vertu avec l'amour , & plus j'aurois été ravi d'en triompher.

Le lendemain du même jour que le projet de *Teodora* avoit si mal réussi , étant seuls à table mon père & moi , nous vinmes à parler des Spectacles en général , ensuite de la Comédie , de ses bons Acteurs , par conséquent de *Ricconi* , & enfin de *Valerie*.

A propos , me dit mon père , on m'a dit que vous lui rendiez de fréquentes visites , que vous en étiez amoureux , & que je devois vous défendre de la voir. J'ai trop bonne opinion de vous , pour m'allarmer du goût que vous avez pris pour cette fille. Il faudroit que vous ne

fuffiez point de mon fang pour avoir d'autres vuës dans cet amour , que celle de vous divertir ; & je ne fuis point d'une humeur affez farouche , pour vous interdire un amulement.

Quelquefois , continua - t - il d'un air riant , ces petites filles , foutenuës par un peu de caquet , s'avifent de contrefaire les vertueufes. Elles font un ridicule étalage de fentimens ; & il y a eu des fots , qui en ont été éblouis , & qui fe font laiffés prendre dans leurs pièges. Mais il faut être bien ftupide , pour ignorer qu'il n'y a rien de plus déplacé chez elles que la vertu. Je ne dis cela , mon Fils , que pour nous égayer , & non pour vous donner un avis. Je vous ferois tort de croire que vous en eufliez befoin dans cette affaire.

Mais dites - moi un peu , pourfuivit - il d'un ton de plaifanterie , où en êtes - vous actuellement ? Mettez - moi dans votre confiance. Je ne vous crois plus aux petits foins. On n'en employe que pendant trois jours avec ces perfonnes - là ; c'est la règle ordinaire. Mais comme vous êtes jeune , peut - être êtes - vous allé jufques à la huitaine ; car je ne faurois m'ima-

m'imaginer que vous l'eussiez passée.

Je ne puis exprimer combien il me falut prendre sur moi pour me contraindre. Comment pouvois-je entendre parler avec tant de mépris de *Valerie*, moi qui avois un si grand sujet de l'estimer, & même de l'admirer ? Cependant, l'intérêt que j'avois à me cacher, me donna assez de force pour diffimuler mon trouble. L'air tranquille, dont je répondis à mon Père, lui en imposa. Il étoit d'ailleurs trop prévenu en ma faveur, pour qu'il me fût difficile de le tromper. Je lui dis que mes visites chez *Riccoboni* ne regardoient point sa fille, & que je m'annusois plus avec lui, qui étoit homme d'esprit & de littérature, qu'avec elle. Je rompis le plutôt qu'il me fut possible, une conversation qui me gênoit, & je me retirai dans mon appartement.

Je fis beaucoup de réflexions sur la bizarrerie des hommes, qui n'estiment jamais que ce qui les frappe. Il faut donc, me dis-je, pour qu'on admire la vertu, qu'elle soit relevée de l'éclat de la grandeur. Pourquoi ne fera-t-elle qu'affectation ou caprice dans une personne d'une naissance obscure, & ne

prendra-t-elle le nom de vertu qu'associée avec un rang élevé ? Ne sommes-nous pas contents nous autres , que le hasard a fait naître dans une condition brillante , d'opprimer le reste des hommes , & de leur faire sentir avec si peu de ménagement , le poids de notre supériorité ? Faut-il encore que nous cherchions à leur enlever le mérite d'être vertueux ? Mais dépend-il de nous de juger de ce mérite ? Cette décision n'appartient-elle pas aux sages , tribunal bien plus équitable ? Et des gens qui , modestes , vrais & sans art , n'aiment que le naturel , que jugeront-ils d'une vertu apprêtée & orgueilleuse , nourrie dans le fracas , & toujours environnée de faste ?

J'étois ainsi livré aux pensées d'une morale la plus sévère , lorsqu'on entra chez moi. On m'annonça le domestique de Riccoboni , que je fis entrer à l'instant , & qui me donna ce billet de la part de *Valerie*.

Enfin, Monsieur, je suis fatiguée du personnage que vous faites auprès de moi. Vous mériteriez que je vous laissasse toujours dans votre ridicule état. Mais je vous aime

aime sérieusement, & je m'ennuie du rôle
 que vous me faites jouer. Est-il possible que
 vous ignoriez, que ce n'est que pour exci-
 ter les désirs que nous parlons sentiment ?
 N'y a-t-il pas eu quelque personne charita-
 ble, qui vous en ait instruit depuis que
 vous me faites si respectueusement la cour ?
 Lorsque je fis hier tout ce beau tintama-
 re à la vue de vos présens, ne deviez-
 vous pas faire de cet instant le moment
 le plus heureux de votre vie. Il falloit tom-
 ber à mes genoux, je me serois émue. En
 vous domant la main pour vous faire rele-
 ver, vous l'auriez baisée, & je me serois
 troublée. Vous vous seriez obstiné à garder
 cette main, je me serois égarée. Peut-être
 auriez-vous osé me serrer dans vos bras,
 & je me serois évanouie. Mais peut-être
 aussi n'auriez-vous pas compris ce que si-
 gnifie un évanouissement. Que sait-on si vous
 n'eussiez point demandé du secours. Heu-
 reusement que ma mère ne vous en auroit
 point donné ; ce qui doit vous faire compren-
 dre comment il faut traiter les personnes qui
 s'évanouissent. Et moi je vous avertis en-
 core (& cela pour raison) qu'on en agit
 de même avec celles qui sont endormies.
 Venez donc, Monsieur, réparer par quel-
 ques

ques momens de plaisir un siecle d'ennui. Songez pourtant qu'on peut vouloir dans un moment, ce que l'on ne veut plus le moment d'après. Ainsi saisissez l'occasion de quelque façon qu'elle se présente.

Je ne crois pas que j'aye besoin de me répandre en paroles, pour persuader que mon étonnement fut sans égal, en lisant ce billet. Je demandai plusieurs fois au Domestique, si c'étoit bien *Valerie* qui le lui eût donné. Il me répondit toujours que c'étoit elle-même, qu'elle étoit seule au logis, & qu'elle m'attendoit avec une impatience extrême.

On peut s'imaginer ce que devint dans ce moment toute l'estime que j'avois pour *Valerie*; combien je la trouvois digne de mépris; & combien de fois je me dis que je ne pourrois jamais le porter si loin qu'elle le méritoit.

Mais comme il y avoit en elle des ressources infinies, & que sa beauté pouvoit lui tenir lieu de mérite, je ne me sentis pas moins disposé à profiter du rendez-vous. En me représentant cette parfaite régularité de traits, ces beaux yeux noirs & vifs, ce teint éclatant,
cette

cette taille haute & dégagée, cette gorge éblouissante, ces bras, ces pieds si bien formés, je me trouvai encore trop heureux de me voir bientôt le possesseur de tant de charmes.

Je réfléchis encore qu'il falloit qu'elle m'aimât sérieusement, comme elle s'exprimoit dans son billet, puisque le refus des présens n'avoit point été une feinte, telle que l'étalage de ses sentimens; & que j'avois en effet tout retrouvé la veille dans ma chambre.

Tout cela ranima mes désirs; & brülant d'impatience de me voir sur le point de les satisfaire, je partis avec *Tomaso*, à qui je demandai où étoient allés *Cintio* & *Teodora*. Il me répondit qu'ils étoient au Théâtre, pour voir l'essai qu'on alloit faire des nouvelles décorations, & que *Rosetta* étoit avec eux; qu'ainsi *Valerie* se trouvoit seule, comme il m'avoit déjà dit. J'en sentis redoubler mon impatience, & mes gondoliers en souffrirent.

Nous arrivâmes enfin au logis de *Riccoboni*. *Tomaso* me dit qu'il n'avoit pas besoin de m'annoncer, & que *Valerie* étoit dans sa chambre. J'y entrai. Comme

me il faisoit chaud, & que c'étoit l'heure du jour la plus incommode, j'y trouvai les rideaux des fenêtres tirés & fort peu de clarté. Je fus surpris de ne voir & de n'entendre personne. Cependant j'avançai près d'un lit de repos, couvert d'un pavillon de gaze, qui étoit au fond de la chambre. En m'approchant, j'entendis quelqu'un qui sommeilloit, où qui du moins faisoit semblant de dormir.

Le pavillon étoit relevé d'un côté aux pieds du lit, & laissoit voir tout à découvert une jambe faite au tour, ornée d'un bas couleur de feu, ferrée par une jarretière blanche, brodée en or, & nouée d'une boucle de diamans. Un pied, qui donnoit par sa petitesse les préjugés les plus avantageux, chaussé de la même couleur que celle de la jarretière, & ferré aussi par une boucle de pierreries, relevoit beaucoup la beauté de cette jambe. On voyoit encore plus haut d'autres appas plus séduisants, dont la forme admirable, & la blancheur éclatante, auroient jetté le trouble dans le cœur le plus insensible. Que ne sentis-je point à la vue de tant d'objets charmans, moi
qui

qui avois déjà tous les sens en désordre ?

J'ouvris & fixai mes yeux avec tant d'avidité, au travers la gaze, que je distinguai la couleur de l'habillement, dont on étoit vêtu. J'apperçus que c'en étoit un de soie blanche, orné d'agrémens couleur de feu, & que *Valerie* portoit souvent. J'avancerois presque que c'étoit celui qui la paroît le mieux, s'il n'étoit pas plus vrai de dire, qu'il n'y en avoit point qu'elle n'embellit.

Cet habillement, qui étoit arrangé le plus négligemment du monde, laissoit voir les traits d'une gorge éblouissante, que la respiration d'un si beau sommeil tenoit dans une agitation, qui auroit communiqué du sentiment à une statue. Le visage de cette belle endormie étoit caché d'une façon singulière par ses bras, qui le couvroient entièrement.

Quand je n'aurois pas eu l'instruction du billet pour les personnes qu'on trouve ensevelies dans le sommeil, je n'aurois pas moins senti, comment il falloit s'y prendre avec une Beauté qui dormoit de si bonne grace. J'ouvris donc fort doucement un coin du pavillon, que
je

je laissai tomber sur moi , & je commençai à sentir toute l'ivresse de ce dangereux moment. Cependant dans le plus fort de mon délire , je trouvai qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Je ne pouvois soutenir que des bras qui auroient dû se prêter à mes transports , me dérobaient dans des momens si doux la vue des beaux yeux de *Valerie* , de ces yeux , qui m'avoient fait trembler tant de fois par leur sévérité , & dans lesquels je me réjouissois de voir cette douce langueur qui naît du ravissement. Je me mis donc en devoir de séparer ces bras importuns. Cependant comme malgré le sommeil , on partageoit sans doute mes transports , au même instant que je voulus écarter ces bras , on les jeta à mon col. Mais quelle surprise , juste Ciel ! en voyant *Clarice* , qui , livrée à toute la fureur de sa passion , m'embrassa avec violence , en faisant tous ses efforts pour me retenir dans mon ivresse , & me faire oublier moi-même. Saisi de l'horreur de ma situation , & cependant abandonné malgré moi à la séduction de mes sens , je ne pouvois ni me livrer entièrement aux remords ,

ni

ni m'arracher entièrement aux plaisirs. *Clarice* qui s'aperçut de ce qui se passoit chez moi, & résolue à emporter une victoire, que de tels obstacles lui rendoient douteuse, redoubla ses caresses, ranima ses transports, & chercha à plusieurs reprises à me communiquer le feu qui la dévorait.

J'aurois enfin cédé, & d'autant plus aisément que mes forces s'affoiblissoient. Mais un bruit que nous entendimes dans l'anti-chambre, & qui cependant n'étoit rien, déconcerta *Clarice*, & me donna le tems de me rappeler à moi-même. Je fis tous les efforts possibles pour me lever, & pour me dégager de cette malheureuse; mais comme elle s'aperçut qu'elle n'avoit eu qu'une fausse alarme, elle m'embrassa avec plus de force & d'opiniâtreté; en sorte que je n'étois le maître que d'un seul de mes bras.

Redoublant ses emportemens à mesure que je m'y refusois, & désespérant de pouvoir les satisfaire, elle s'abandonna à toute sa rage. Elle se leva à demi sur le lit de repos, s'envelopa une main de mes cheveux, tira de l'autre un poignard qu'elle

le

le tenoit dans son corps en guise de bufc ; & me le présentant d'un air furieux , Barbare que tu es , me dit-elle d'une voix étouffée , **ta mort est résolue** , si tu fais le moindre mouvement pour m'échaper. Contente mes désirs , & plonge ensuite si tu veux ce poignard dans mon sein , je serai trop heureuse d'expirer dans tes bras. Tu ne me réponds pas ? tu aimes mieux te livrer à ma fureur qu'à mon amour ? Eh bien , meurs , s'écria-t-elle en levant le bras , dont je suspendis le coup par un regard que je jettai sur elle.

J'avouerai de bonne foi que cette attitude m'effraya. Je n'avois pas de milieu à prendre. Il falloit ou satisfaire *Clarice* , ou me laisser massacrer. Je sentoient que la nature répugnoit à tous les deux. Je frémissois à l'idée du crime , auquel j'allois me livrer en partageant les faveurs de la maîtresse de mon Père ; quoique , à dire le vrai , je me fusse déjà rendu à demi coupable. Mais il ne me sembloit pas moins déraisonnable de souffrir qu'on me tuât , plutôt que de contenter les désirs d'une Femme qui m'aimoit. Il n'étoit pas question de tenter.

ter de m'arracher des mains de cette furieuse par la force. On ne sauroit concevoir combien l'emportement & la rage lui en donnoient à elle, & combien peu j'en avois moi, que mes sens troublés, mon étonnement, & un combat d'une espèce aussi singulière, avoient abbattu. Mais quand j'aurois eu toute ma vigueur, elle ne m'auroit servi de rien ; il est bien sûr que j'aurois été perdu, au moindre mouvement que je me ferois donné pour échaper.

Ce mélange de fureur & d'amour, étinceloit dans les yeux de *Clarice* : l'éclat du coloris, qui brilloit sur son visage, & une confusion de charmes, que l'habillement qui s'étoit entièrement ouvert, laissoit voir, la rendoit aussi redoutable d'ailleurs, qu'elle l'étoit par l'arme qu'elle avoit à la main.

La manière dont elle me tenoit ne me laissoit, comme je l'ai dit, aucune liberté. Saisie de mes cheveux, le bras qu'elle avoit destiné à cet emploi, tenoit encore vigoureusement un des miens. Ainsi je n'en avois qu'un de libre. Mais il ne me servoit à rien, parce qu'il étoit trop éloigné de celui de *Clarice*, qui étoit

étoit armé du poignard, élevé en l'air, & prêt à me frapper.

Je me déterminai enfin à tenter, si la douceur & la feinte pourroient me sauver dès deux extrémités qu'on me donnoit à choisir, le crime ou la mort. Je portai mes yeux sur *Clarice*; je n'eus pas besoin d'art pour les y fixer languissamment; & je lui demandai si l'impression qu'elle voyoit en eux, en étoit une de férocité comme elle m'en accusoit.

A ces mots, que j'accompagnai d'un ton de voix des plus doux, *Clarice* s'attendrit & laissa tomber son bras. Encouragé par cet heureux commencement, je continuai sur le même ton. Pensez-vous, lui dis-je, que je ne fois point ému, troublé, ravi à la vue de tous les charmes que vous offrez à mes yeux? que je fois insensible à tant d'amour & de constance? que je ne souhaite même de répondre à vôtre ardeur? Non, *Clarice*, poursuivis-je d'une voix encore plus flatteuse, & charmé de voir que je réussissois à merveille, car je sentoiss qu'elle me relâchoit les cheveux; non, je n'ai pas un cœur aussi inhumain que vous voulez croire. Je mériterois justement
les

les noms que vous me donnez, si je n'étois flatté de vôtre tendresse, si je n'étois touché de vos transports. Mais je ne puis vaincre l'horreur que m'inspire l'idée de me livrer à une personne qui est la maîtresse de mon Père. Promettez-moi, ajoutai-je pour mieux la tromper, que vous romprez ces liens, & mes desirs s'accorderont bientôt avec les vôtres.

Ingrat, me dit-elle, avez-vous des preuves si foibles de ma passion, pour soupçonner que je puisse hésiter un moment à tout sacrifier pour vous? Puis qu'elle m'a portée aux emportemens, au désespoir, à la fureur, pouvez-vous douter qu'en vous livrant à mes desirs, je ne sois prête à m'abandonner à vos loix? Que vos ordres règlent désormais ma vie, mes pas, mes pensées. Qu'une solitude soit ma demeure; je ne demande, que de vous y voir quelquefois. Qu'il m'est doux, cher *Barbarigo*, de renoncer à ce prix à tous les appas de la fortune. Vous savez comment j'ai usé de ses faveurs. Je n'ignorois pas cependant vôtre amour pour *Valerie*. J'ai sçu, & que ne découvre point une personne qui aime ?

me ? J'ai sçu la naissance & les progrès de votre passion. Pour en pénétrer mieux les moindres circonstances, je me suis acquis le domestique de *Riccoboni*. Trop instruite de toute la violence de votre inclination pour *Valerie*, j'ai pris le parti de feindre d'avoir étouffé ma passion, que cette contrainte n'a fait qu'irriter. Je me suis informée de la parure qui relevoit le mieux les charmes de ma rivale, résolue de vous tromper sous ce déguisement, à la faveur du masque ou à l'abri de quelqu'autre stratagème. *Tomaso* est venu ce matin à l'hôtel, pour vous faire sçavoir de là part de *Valerie* que son Père & sa Mère l'avoient amenée à la Campagne, & qu'ils y seroient pour deux jours. Il m'en a averti avant que de vouloir vous en faire part. Il m'avoit déjà instruite hier de ce qui s'étoit passé entre vous & *Valerie*. L'amour m'a fait sentir aussi-tôt qu'il falloit saisir une occasion si favorable. Dans la crainte que vous ne connussiez mon caractère, j'ai dicté à *Tomaso* le billet qu'il vous a remis ; il s'est trouvé heureusement que son écriture ressembloit à celle d'une femme. Je l'ai instruit de ce
qu'il

qu'il devoit vous dire ; & par l'étrange résolution où ma passion m'a portée , vous pouvez juger de sa violence. Ne doutez donc pas que je ne me soumette à vos ordres. Dans l'endroit où vous fixerez mon séjour , vous seul remplirez toutes les heures de ma vie ; & je ne vous prie que de m'accorder quelques momens de la vôtre , ajouta-t-elle , en imprimant sur ma bouche le baiser le plus enflammé.

Je fus si touché de ce discours , mais surtout si ému de la façon dont on en avoit appuyé la fin , que j'aurois sûrement perdu de vûe mon projet , & oublié qu'en parlant tendrement à *Clarice* , je n'avois voulu que feindre. Mais dans ce moment *Valerie* se présenta à mon imagination. J'eus plus d'horreur du crime d'infidélité , que de celui que j'aurois commis en me livrant à la maîtresse de mon Père ; & si j'ose m'exprimer ainsi , je ne fus vertueux que par passion. En me rappelant les charmes de *Valerie* , ceux de *Clarice* s'affoiblirent à mes yeux. N'osant encore faire aucun mouvement pour me délivrer de cette emportée , je répondis pour un instant

instant à ses transports. Cependant la voyant dans un certain trouble, qui la mettoit presque hors d'elle-même, je me saisis tout-à-coup de son bras, & je lui arrachai le poignard. Mais comme j'étois encore bien tenu, & que je ne pouvois me débarrasser d'elle, je levai le bras pour l'épouvanter. Frappe, me dit-elle d'une voix éteinte; mais achève mon bonheur en finissant ma vie. Nous demeurâmes encore quelque tems à nous débattre. Mais enfin *Clarice* fatiguée des efforts qu'elle avoit faits, & qu'elle faisoit encore pour me retenir, abbatue par l'ivresse de sa passion, tomba dans un évanouissement qui la rendit immobile.

Je m'échapai pour lors sans peine. Je sortis bientôt de la chambre & du logis, & j'allai me renfermer chez moi. Je ne pouvois comprendre ce qui fournissoit à une femme tant de force dans ces momens. Là-dessus je ne sçavois que penser de celles à qui l'on fait violence, & encore moins des jugemens qu'on prononce en leur faveur. Il me sembloit même que dans ce genre de combat, il est bien plus difficile d'attaquer que de se défendre.

LIVRE

LIVRE NEUVIEME.

JE passai quelques momens dans ces réflexions. Ce qui venoit de m'arriver avec *Clarice* ne faisoit qu'augmenter ma passion pour *Valerie* ; & tout ce fracas n'avoit rendu mes desirs que plus violens. Malgré mon yvresse, je sentis cependant que j'avois donné trop légèrement dans le piège qu'on m'avoit tendu. Etoit-il naturel qu'une vertu, qui avoit paru avec tant de naïveté, n'eût été qu'un artifice, & que d'un jour à l'autre elle se fût démentie si grossièrement ? Mais il n'y a rien de si peu vraisemblable que nous ne croyions aisément, si c'est quelque chose qui flatte la passion qui nous domine. Je regarde tous ceux qui, livrés à l'amour, se persuadent de pouvoir le conduire avec sagesse & circonspection, comme quelqu'un qui en s'embarquant sur mer assureroit qu'il n'essuyera jamais de tempête. Il me semble que ceux qui le regarderoient du bord en seroient bien plus sûrs que lui ; de même que ceux qui étouffent une

Suppl. Tom. I, Q passion

passion dans sa naissance, sont plus certains de ne pas succomber.

Valerie revint deux jours après de la Campagne, comme on me l'avoit annoncé. Je courus là voir ; & la trouvant toujours plus ravissante, mes desirs ne devinrent que plus impétueux. Je fus cependant obligé de les contraindre plus que jamais. Je m'apercevois de jour en jour que je gagnois sur le cœur de cette charmante fille, & qu'elle m'aimoit davantage. Mais à mesure qu'elle se sentoit plus touchée, elle gardoit avec moi plus de circonspection.

Nous passâmes ainsi quelques semaines, elle à me faire sentir qu'elle m'aimoit, & qu'elle m'aimerait toujours, mais qu'elle ne s'écarteroit jamais des règles de la sagesse : moi à paroître soumis à ses volontés, quoique charmé si j'avois pû l'en faire changer, & dévoré au fond de mon cœur par des desirs, qui ne me laissoient pas un moment de repos.

Enfin me trouvant un jour auprès de *Valerie*, & agité plus que jamais par la violence de ma passion, je résolus tout à coup de lui découvrir ce qui me tourmentoit, de la presser à contenter mes desirs.

désirs, ou de rompre avec elle. Je me jettai à ses genoux dans cet accès de fureur; & par le trouble, dont je lui exprimai mes transports, elle dut comprendre combien j'en étois pénétré. Elle se leva précipitamment, & m'annonça avec des yeux remplis de courroux, qu'elle ne me regarderoit désormais, que comme un persécuteur qu'elle devoit fuir sans cesse, & se déroba en même tems sans que je pusse la retenir.

Ces paroles causèrent une révolution dans mes sens, qui dissipa l'agitation maligne qui s'y étoit glissée. Je sentis d'abord que je m'étois livré à un égarement, qui méritoit le traitement que je venois de recevoir. Confus & désespéré, je courus dans l'appartement de *Teodora* pour l'instruire de mon malheur. Elle traita sa fille de ridicule; & *Rosetta* nous ayant montré la chambre où *Valerie* s'étoit renfermée, nous frappâmes plusieurs fois à la porte, mais en vain.

Riccoboni arriva, & nous surprit tous les trois dans l'empressement de nous faire ouvrir. *Teodora*, fertile en expédiens, dit à son Epoux que nous avions

joué à l'*Oracolo*, * que *Valerie* avoit
 mis un gage, & qu'elle s'étoit fauvée
 pour ne pas le racheter. Nous entrâmes,
 & *Teodora* changeant adroitement de
 propos, fit tomber la conversation sur
 d'autres sujets. Je compris par les re-
 gards que *Valerie* jetta sur moi, com-
 bien je l'avois offensée. Pénétré de ma
 douleur, & dans la crainte qu'elle ne
 parût aux yeux du Père, je pris congé,
 & j'allai me renfermer chez moi.

Puisque l'amour de *Valerie* ne suffisoit
 point pour me contenter, & que je ne
 pouvois vivre si elle ne m'en accordoit
 de plus sensibles marques, qu'on juge
 comment je pouvois supporter la triste
 idée de m'être attiré sa haine. Je lui
 écrivis une lettre, où mon repentir,
 & mes protestations de respect & de sou-
 mission étoient exprimés avec toute l'ar-
 deur que pouvoit me suggérer la pas-
 sion qui me dévorait, & le désespoir où
 j'étois. On me renvoya la lettre sans la
 décacheter, & elle eut ce sort plusieurs
 fois de suite. J'allai moi-même, dans

l'espé-
 rance de ne s'être point aperçue de son
 * C'est un jeu de gages.

l'espérance qu'on ne pourroit point résister à ma présence, ni à mes larmes. Mais *Valerie* suivit exactement la résolution dont elle m'avoit menacé. Elle se renferma dans son appartement aussitôt qu'elle me vit, & fut toujours attentive à me fuir de même dans tous les endroits où je la rencontrois. Je passai ainsi plusieurs semaines plongé dans mon chagrin. Enfin ne pouvant plus le soutenir, je fus attaqué d'une fièvre lente, qui me força à garder le lit.

Valerie fut informée de l'état où je me trouvois; mais rien ne pouvant l'ébranler, elle s'obstina toujours à ne vouloir ni m'écouter, ni me voir; ce qui me fit tomber dans une langueur, qui faisoit craindre pour ma vie.

Mon Père, plongé dans une inquiétude mortelle, & ne sachant à quoi attribuer ma maladie, interrogeoit sans cesse les Médecins, qui, l'ignorant à peu près comme lui, conseilloyent un changement d'air. *Clarice* assuroit mon Père que c'étoit là le moyen d'aigrir mon mal. Elle en pénétoit la source mieux que les Médecins.

Rosetta, que je m'étois acquise encore

plus fortement par de nouvelles libéralités, vint me voir. Elle m'assura que *Valerie* m'aimoit toujours, & avec plus d'ardeur que je ne pouvois me l'imaginer ; qu'elle étoit si touchée de ma maladie, que peu s'en falloit qu'elle n'eût besoin elle-même de garder le lit. Mais une vertu farouche, poursuivit-elle, l'emporte toujours sur son cœur. Malgré toutes les instances que nous lui faisons sa Mère & moi, pour qu'elle consente à vous voir, elle ne peut s'y résoudre. Je ne crois cependant pas, que si vous vous présentiez tout à coup devant elle, elle s'obstinât encore à vous fuir. Ainsi, Monsieur, ajouta-t-elle, songez à vous rétablir.

Je me trouvai mieux dès le même moment que *Rosetta* me donna cette nouvelle. L'espérance de revoir en peu de jours *Valerie*, & d'obtenir ma grace, chassa bientôt la fièvre, me rendit la santé, & les Médecins s'en attribuèrent la gloire. Je fus en état en peu de tems de pouvoir sortir.

Quoique je sois rempli de mon sujet, je conviens cependant, que ceux qui liront ce Manuscrit, dans un tems reculé de

de celui-ci, auront peine à se persuader de la vérité des faits ; & à leur place, je serois peut-être plus incrédule qu'eux-mêmes. Il n'y a nulle vraisemblance dans la dernière aventure qui m'arriva avec *Clarice*. Il y en a encore moins qu'une fille, comme *Valerie*, condamnée à monter sur un Théâtre, ait pû conserver tant de vertu, surtout dans une Ville comme Venise, & en donner de si fortes preuves, même en aimant.

Je ne me répandrai pas en protestations inutiles. Peu m'importe en effet qu'on me croye, ou qu'on ne me croye pas. Je n'ai tracé l'Histoire de mes Amours, que pour mon amusement. Je puis cependant assurer ceux qui feroient de pareilles réflexions, que je ne me suis jamais amusé du faux ; mon caractère y est trop opposé. Si cette déclaration les satisfait, ils n'auront qu'à continuer leur lecture. Ils trouveront de quoi se dégouter d'une passion, dont les peines ne sauroient être compensées par les plaisirs : sinon, je leur conseille de s'arrêter dans cet endroit. En avançant, leur incrédulité seroit choquée à chaque page.

Ma maladie avoit duré plus d'un mois.

Il étoit arrivé dans ce tems un revers considérable dans la fortune de *Riccoboni*, & il étoit parti pour régler quelques affaires qu'il avoit à Padouë. Le même jour que j'avois destiné pour me présenter devant *Valerie*, de façon qu'elle ne pût point m'échaper, *Teodora* m'écrivit un billet : elle me marquoit de me transporter chez elle à minuit, & que je prisse une parure telle qui pouvoit convenir à quelqu'un que l'amour appelle à un rendez-vous. Je ne manquai point de suivre exactement les avis de *Teodora*, & je me rendis à l'heure marquée à la porte de sa maison. J'y trouvai le Domestique, qui n'étoit plus ce *Tomaso* si dévoué à *Clarice*, & qui me mena sans bruit, & me priant de l'imiter, à l'appartement de *Teodora*.

Aussi-tôt qu'elle me vit, Monsieur, me dit-elle, ma fille vous aime, & plus que jamais. Nous la surprenons souvent qui est baignée de ses larmes, car elle vous croit encore bien malade. Nous nous sommes apperçus qu'elle passe souvent les nuits sans prendre de repos, sans se jeter même sur le lit. Entrons chez elle. Vous la trouverez dans tout son

son négligé. Songez que vôtre présence va la jeter dans une émotion inexprimable; songez, Monsieur, qu'il en faut profiter, ajouta-t-elle, en me prenant par la main, qu'elle trouva sans doute tremblante; car je laisse à penser de quel battement de cœur je fus saisi à ces mots. Ce n'est point ainsi, reprit-elle, qu'on remporte des victoires; iriez-vous en tremblant au combat? Puisque ma fille vous dérange la santé, elle est bien vôtre ennemie. Armez vous donc de tout le courage qu'il vous faut pour la punir; & en achevant ces paroles nous entrâmes dans la Chambre de *Valerie*.

Elle fut si interdite à ma vuë, qu'elle demeura immobile sur le fauteuil où nous la trouvâmes. Je me jettai à ses genoux. Je lui pris une main, que je baisai, & que je tins serrée dans les miennes, sans qu'elle pût avoir la force de m'en empêcher. Ma fille, lui dit *Teodora*, il est tems de mettre fin aux grimaces. Ce que Monsieur a souffert mérite bien récompense. Il est bon aux personnes, qui vivent dans l'opulence, d'avoir une vertu qui ne relâche jamais rien de sa sévérité. Mais des sentimens

Q 5

aussi

aussi rigides que les vôtres font ridicules dans l'état où vous êtes, & accablés de malheurs, comme nous le sommes aujourd'hui. Lors qu'on est dans une mauvaise fortune, il est bien doux, en trouvant quelqu'un qui veuille être notre bienfaiteur, de le voir à ses pieds comme suppliant, & de faire son bonheur en faisant le nôtre. Pensez-y, *Valerie*, ajouta-t-elle en sortant de la Chambre, & tirant la porte sur elle, qu'elle ferma à la clef.

Si *Valerie* demeura étonnée à ces mots, c'est ce que toute personne peut aisément s'imaginer. Je fus surpris moi-même de l'impudence de *Teodora*, quoique je dussé y trouver mon compte.

Cependant je songeai à profiter de ses conseils. Je cherchai à m'inspirer du courage, en me rappelant tous les maux que j'avois soufferts pour *Valerie*. Je crus que ce ne seroit pas mal commencer que de lui en faire un récit touchant. Je m'en acquittai avec toute la vivacité & toute la force des expressions. Pourquoi, me dit *Valerie* d'une voix émue, vous faut-il plus qu'à moi pour être heureux? Parce que je vous aime avec
plus

plus d'ardeur que vous ne m'aimez, lui répondis-je. Et moi, repartit-elle en soupirant, je soutiens que c'est par une raison toute opposée.

Il faut remarquer qu'en faisant l'un & l'autre des réflexions si délicates, j'étois toujours aux genoux de *Valerie*; & que je n'avançois aucune raison, que mes regards & mes transports ne lui donnaient plus de force,

Cette aimable fille se trouvoit dans la situation la plus embarrassante qu'on puisse s'imaginer: & la vertu n'a jamais été exposée à des écueils aussi dangereux. Il n'étoit pas question de compter sur aucun secours, & tous ceux du Logis m'en auroient plutôt donné. Elle étoit contrainte de tirer d'elle seule toute la force d'esprit qu'il lui falloit pour me résister. Ma passion la gênoit encore moins que son amour; Je lui en trouvois même dans les yeux une certaine impression, que je ne lui avois jamais vue, & qui me donnoit plus de fermeté. La pâleur qu'on voyoit sur mon visage, suite attendrissante d'une maladie, dont ses rigueurs avoient été la cause, & mes yeux mouillés de larmes,

la jettoient encore dans une émotion, qui la mettoit hors d'elle-même. Ce négligé où elle se trouvoit malheureusement, ce parfait négligé, qui, en exposant à ma vuë tant d'appas, augmentoit mes transports, faisoit le plus cruel de ses embarras. Sans corset, & envelopée à peine d'un habillement leger, vouloit-elle se baïsser un instant, elle me monroit trop de charmes; & il étoit dangereux, que je ne prisse sur eux les mêmes libertés, dont j'usois avec la main, qu'on avoit été obligé de m'abandonner. Tout conjuroit contre sa pudeur, & elle étoit toute seule pour se défendre.

Mais heureusement pour elle & pour *Valerie*, je leur fournis des armes contre moi-même. Rempli de ma passion, je m'imaginai le plus sottement du monde, que pour achever de vaincre le peu d'obstacles qu'on lui opposoit, il ne me restoit plus que d'assurer *Valerie*, que ma fortune seroit désormais plus à elle qu'à moi-même. Une protestation si mal placée, ne pouvoit qu'offenser la délicatesse de cette incomparable fille. Elle rougit, elle pâlit; & cette révolution lui ayant donné le tems de revenir à elle-même elle

elle m'ordonna d'un air si sévère de me relever, que je n'osai lui résister; & je m'assis sur une chaise auprès d'elle.

J'employai les expressions les plus tendres pour obtenir mon pardon, qu'on m'accorda enfin, même en me tendant la main. Je me rejetai aux genoux de *Valerie*. Je lui demandai ce qu'elle vouloit enfin que je devinisse; qu'il n'y avoit plus de milieu pour moi; qu'il falloit que je renonçasse à la vie, ou qu'elle me rendit heureux. Cette question la troubla d'abord. Mais ayant ajouté, que nous pouvions trouver un moyen d'accorder sa vertu avec mon bonheur, elle me demanda avec empressement quel étoit ce moyen? C'est, lui répondis-je, de nous unir par des liens secrets, & cependant indissolubles.

Elle voulut me faire sentir que ce que je lui proposois, étoit sujet à trop d'inconvéniens. Lorsqu'une fois je serois à vous, me dit-elle, vous ne pourriez plus garder de mesures; & que deviendrait ma réputation? Que si on venoit à pénétrer notre union légitime, que deviendriez-vous vous-même? Vous êtes le seul soutien d'une Famille illustre; puis-

puis-je jamais consentir que vous la priviez de neveux dignes de leurs ancêtres ?

Enfin, m'écriai-je en me levant brusquement, je ne puis plus en douter, c'est ma mort qu'il vous faut pour contenter votre farouche délicatesse. Je vai me renfermer chez moi, continuai-je; je vai me livrer à mon désespoir, & vous sacrifier les restes languissans d'une vie, que l'espérance de vous fléchir avoit un peu ranimée. Vous serez contente; ma Famille n'aura point de neveux indignes de leurs ancêtres; je ne leur en donnerai point du tout. Et vous m'aimez, dites-vous, cruelle? Quel étrange amour, qui me porte le poignard dans le cœur! Un mariage caché ne sauroit calmer votre vertu! Cette satisfaction secrète de n'avoir rien à se reprocher, de n'agir que suivant les loix de l'honneur, n'est point assez pour vous. Les discours de quelques étourdis vous épouvantent: Et quand même je vous assurerois de toute la circonspection possible, ma vie ne vaut point le moindre murmure sur votre réputation. Et vous m'aimez, dites-vous, cruelle?

Je

Je prononçai ces mots avec tant d'émotion, j'étois si pénétré de ce que je disois, qu'étant encore d'une santé peu assurée, je me sentis saisir par un tremblement universel, qui m'obligea à me jeter sur une chaise. *Valerie* qui me vit devenir plus pâle que je ne l'étois, & qui s'apperçut que mes yeux s'égaroient, s'avança vers moi précipitamment; & s'aidant d'une eau, qu'elle tira de sa poche, elle chercha à rappeler mes esprits.

J'étois presque sans connoissance. Cependant j'en avois encore assez pour entendre que *Valerie* appelloit du secours: Mais comme on croyoit sans doute, que c'étoit pour elle-même qu'elle le demandoit, personne n'avoit garde de paroître. L'eau qu'elle prodiguoit sur mon visage, & encore plus les tendres noms dont elle m'appelloit, sa douleur & ses beaux yeux remplis de larmes, me rendirent l'usage de la parole. Pourquoi, lui dis-je d'une voix foible, en m'arrachant la vie, cherchez-vous à m'y rappeler? Est-ce pour redoubler mon tourment? ou m'enviez-vous le bonheur de mourir à vos yeux? Non, s'écria-t-elle, emportée

tée par un transport , qu'elle ne pût point contraindre , & me serrant dans ses bras , non , vous ne mourrez pas. On peut croire si à un empressement aussi tendre mes esprits ne revinrent pas entièrement. Promettez-moi donc , lui dis-je , que vous ferez à moi.

Enfin , après un combat de sentimens tendres & délicats , j'obtins , qu'elle consentiroit à un mariage secret ; qu'elle en obtiendrait elle-même l'aveu de son Père par ses prières & par ses larmes ; que sous prétexte d'une santé altérée , elle quitteroit le Théâtre. Pour moi je me chargeois de faire en sorte de gagner quelques Médecins , qui assurassent mon Père , que la foiblesse de mon tempéramment ne permettroit jamais de me marier , & de l'engager lui-même à prendre une femme. Nous nous jurâmes une fidélité éternelle ; & pour en confirmer le serment inviolable , il en coûta à *Valerie* quelques préliminaires des droits que notre union devoit me donner sur elle.

Elle craignit que le jour ne parût bientôt. Elle me pria de la quitter , & de lui donner dès ce moment une marque de

de cette condescendance à ses avis, qu'il falloit que j'eusse désormais, pour dérober aux yeux de tout le monde les liens que nous allions former. Elle me recommanda aussi de ne la point voir que son Père ne fût de retour. Je me soumis à tout ce qu'elle souhaita. Nous nous fîmes ouvrir la porte ; & je sortis le cœur rempli d'un contentement, qui brilloit sur mon visage.

Je rencontrai *Teodora*, & l'embrassant tendrement, je lui donnai d'avance le nom de Mère. La suis-je sérieusement ? me dit-elle d'un air gai & satisfait. Je compris ce qu'elle vouloit me dire. Je souris de son erreur : & comme je me promettois qu'en peu de tems ce n'en feroit pas une, je la quittai en la lui laissant.

Rempli toujours de ma passion, livré toujours à un égarement qui m'empêchoit de réfléchir, & qui ne me faisoit voir qu'une félicité parfaite dans la résolution que j'avois prise, j'attendis plusieurs jours l'arrivée de *Riccoboni* avec une impatience extrême. Quoiqu'on ne m'eût point dit qu'il fût encore revenu, j'étois presque résolu d'aller voir, *Valerie*,

rie, lorsqu'on m'annonça sa femme de chambre. Mais que je me sentis troubler, en voyant entrer *Rosetta* d'un air triste & égaré ! Ah ! Monsieur, me dit-elle, ne perdez pas un instant ; partons : je tremble pour vous. Je la suivis avec une palpitation de cœur, qui ne me laissoit presque pas respirer.

Nous montâmes dans la gondole, qui avoit amené *Rosetta*. Dans la crainte de trop apprendre, je n'osois l'interroger. Cependant je fis un effort sur moi, & je lui demandai si le Père étoit de retour ? Eh ! Monsieur, me répondit-elle, vous le saurez bien-tôt ; & un moment après nous arrivâmes au logis de *Riccoboni*. *Rosetta* me prit par la main, me recommanda de marcher doucement, me mena par un escalier dérobé, me quitta à moitié de l'escalier, & me dit de le suivre jusqu'au bout.

Je me trouvai enfin dans un cabinet. J'entendis du monde, qui parloit dans la chambre contigue ; & je n'eus pas de peine à reconnoître la voix de *Riccoboni* & celle de sa fille : je m'approchai de la porte de la chambre, qui étoit presque entièrement ouverte. Par une glace qui étoit

Étoit vis-à-vis de la porte, je les aperçus tous deux, qui étoient assis l'un auprès de l'autre ; & je me rangeai de façon qu'ils ne pussent point me voir. Quoique saisi de l'émotion la plus vive, je ne perdis pas un seul mot de leur entretien. *Valerie* avoit les yeux remplis de larmes, & le Père lui parloit ainsi :

N'en doutez pas ma fille ; on briseroit bien-tôt les nœuds d'un Mariage formé de la sorte. Il n'y a point de liens sacrés, qui ne soient rompus, lorsqu'on blesse l'orgueil & l'intérêt des hommes. Condamnée à n'être ni fille, ni mariée, ni veuve, vous deviendriez l'objet du mépris de tout le monde ; vous, qui en faites aujourd'hui l'admiration, par l'innocence de vos mœurs, dans un état aussi dangereux que le notre. Ah ! ma fille, ne frémissiez-vous point à cette idée ? Et supposons même que le jeune *Barbarigo* vous comblât ensuite de bienfaits, en jouiriez-vous tranquillement, vous voyant accablée de honte ?

Eh ! mon Père, lui dit *Valerie* d'une voix étouffée par la douleur, ce n'est point le désir de vivre dans une meilleure fortune, qui m'a engagé à vous parler

ler de ce Mariage ; & j'aimerois mieux la mort , continua-t-elle , que d'être réservée à la honte d'un état aussi ignominieux , que celui que vous ne prévoyez qu'avec trop de raison. Mais féduits, *Barbarigo* & moi, par notre amour, nous nous sommes imaginés, que nous pourrions aisément tenir une union cachée jusqu'à la mort de son Père , & que pour lors. . . .

Vaine illusion ! interrompit *Riccoboni*. En laissant à part , continua-t-il , un grand nombre de difficultés , je ne vous parlerai , ma fille , que d'une seule. Croyez - vous qu'il y ait quelque chose dans le monde de si caché , de si mystérieux , de si impénétrable , qui en intéressant l'envie des femmes , puisse échapper à leur curiosité ? Je laisse à décider à votre cœur si *Barbarigo* est un objet intéressant pour elles ; si par cette raison ses assiduités ne seroient pas bientôt remarquées ; si on ne le pénétreroit pas , quelque circonspection qu'il crût pouvoir garder ; si on n'a pas peut-être deviné déjà ses intentions. Peut-on à son âge & au votre cacher tant d'amour ? Je vous ai parlé des malheurs , poursuivit-il ,

il, qui tomberoient sur vous, ma fille. Pensez-vous aussi que ce jeune Noble ne souffrit pas un traitement sévère de la part de son Père ? Il l'aime ; mais dans le cœur des Grands, tout cède à l'ambition.

Non, s'écria *Valerie*, je ne puis pas soutenir cette idée. Quoi ! je ferois le malheur de *Barbarigo* ? C'en est fait, reprit-elle ; me voilà soumise à vos ordres. Je ne demande plus qu'une seule grâce ; précipitons mon départ, ajouta-t-elle, en se couvrant le visage d'un mouchoir pour donner un plus libre cours à ses larmes.

Ah ! ma fille, lui dit *Riccoboni* en la serrant dans ses bras, que vous me comblez de joie ! Vous serez satisfaite. J'avois projeté que vous ne partiriez que dans quatre jours, mais ce sera dans deux ; j'engagerai votre Tante à s'y préparer. Je sens, ma fille, oui, je le sens, combien l'effort que tu te fais sur toi-même, doit te coûter. Mais plus il est grand, plus il est digne de toi.

J'apprends enfin par ces discours & par d'autres, que *Valerie* accompagnée de cette Tante, doit se rendre à Ferrare auprès

auprès de la Comtesse *Toricelli* ; que ; lorsqu'elle seroit partie, *Riccoboni* seroit avertir mon Père de tout ce qui se passoit, & du sacrifice qu'il lui faisoit de se priver pour un tems de sa fille, qui par le dérangement de leur fortune, lui devenoit plus que jamais nécessaire sur le Théâtre. On se persuadoit par-là que mon Père se piqueroit de générosité, & qu'il feroit cette occasion, ou pour m'engager à faire le tour de l'Europe, ou pour m'obliger à prendre une femme. J'appris aussi que *Riccoboni* avoit envoyé *Teodora* à Padoue, sous prétexte d'affaires, pour se débarrasser de tout ce qui pouvoit être un obstacle à la résolution qu'il avoit prise, & qui me sembloit le complot le plus noir, qu'on pût former contre moi.

Emporté par un premier mouvement, je voulus m'avancer, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de *Valerie*, de la faire trembler de ma mort, si elle étoit résolue à partir, de menacer le Père, de me livrer enfin à tout mon désespoir. Je ne fis qu'un seul pas : *Valerie* m'aperçut dans la glace, & jeta un cri. Je sentis au même instant que j'allois

j'allois faire un éclat inutile, & je reculai. Elle crut apparemment qu'elle s'étoit fait une illusion ; & le Père lui ayant demandé pourquoi elle avoit crié, elle lui dit seulement, qu'il lui avoit paru de voir une ombre. *Riccoboni* ne faisant aucun cas de ce que sa fille lui avoit répondu, changea de discours. Il lui représenta de quelle conséquence il étoit, qu'elle ne cachât le dessein qu'ils avoient formé, en cas que j'allasse lui rendre visite dans les deux jours destinés pour se préparer à son départ. C'est dans cette occasion, lui dit-il, qu'il faut que vous vous armiez de fermeté, puisque c'est d'elle que dépend l'honneur ou l'infamie du reste de vos jours. Il faut aussi, ajouta-t-il, puisque j'ai éloigné une malheureuse Mère, qui n'a que trop cherché à corrompre votre innocence, que je vous délivre même pour ces deux jours de tout mauvais conseil. Il appella la femme de chambre, lui donna son congé, lui ordonna de sortir du logis au même instant ; & *Rosetta* plus touchée de la tristesse de *Valerie*, que de se voir si brusquement chassée, se retira en fondant en larmes.

Dans

Dans le même moment je formai une résolution dans mon ame, telle que l'emportement de ma passion pouvoit me suggérer. Je descendis le même escalier que j'avois monté. Je rencontrai sur la porte du logis *Rosetta*, qui en sortoit toute éplorée. Ne vous affligez pas, lui dis-je en la faisant entrer dans la gondole qui nous avoit amenés, vous ne serez séparée que pour peu de jours de votre Maîtresse.

Nous nous éloignâmes du logis de *Riccoboni*. Je fis descendre *Rosetta* à une Maison de gens qui m'étoient dévoués; & je lui dis de se tenir prête à partir de Venise le lendemain dans la nuit. J'allai trouver un honnête homme, qui sur un billet, que je lui fis à moitié de profit, me prêta une somme considérable. Je sentis bien, que pour le projet qui rouloit dans mon esprit, je ne pouvois me munir de trop d'argent; & j'imaginai encore un stratagème digne de l'égarément où j'étois.

J'allois au logis. Je fis des politesses extraordinaires à *Clirice*, qui m'aimoit toujours plus passionnément; quoique je n'eusse jetté sur elle que des regards
d'indi-

d'indignation, depuis ce qui étoit arrivé entre nous à l'abri du Pavillon de gaze. Un changement si prompt l'étonna autant qu'il la combla de joie. Je feignis de ne pouvoir plus résister à tant d'amour & de constance, & je lui fis entendre enfin que je ne desirois que de la rendre heureuse. Pour mieux la tromper, je lui marquai encore quelques scrupules sur le commerce qu'elle avoit avec mon Père. Elle n'hésita point à me promettre, qu'elle m'en feroit un sacrifice.

Nous fûmes heureusement interrompus dans nôtre entretien. Tout seconda mes desirs. Il y avoit ce jour là grand monde à la Maison; & nous arrangeâmes un rendez-vous dans ma Chambre pour le lendemain après minuit, lors que tout le monde seroit enseveli dans le sommeil.

Je fis part à *Giacinto*, mon Valet de Chambre, jeune homme d'esprit & de résolution, & qui m'étoit extrêmement attaché: je lui fis part, dis-je, du projet que j'avois formé pour le lendemain dans la nuit, & je le chargeai du soin des préparatifs..

Je retournai ensuite au logis de *Ricco-boni*, empressé de voir comment *Valerie* soutiendrait ma présence. Je la trouvais seule dans sa chambre, & plongée dans une tristesse, qui auroit touché l'ame la plus farouche. A l'altération subite qui parut sur son visage, je compris tout l'embarras où je la jetois; je feignis de ne point m'en appercevoir. Je me plaçai auprès d'elle. Je lui demandai si son Père étoit arrivé, si elle lui avoit parlé de ce qui devoit décider du repos ou de la perte de ma vie.

■ Pâle, interdite & tremblante, elle n'osoit lever les yeux sur moi, elle ne pouvoit me parler. Mais ayant réitéré mes questions, elle me répondit enfin d'une voix peu assurée, que son Père étoit de retour, qu'elle lui avoit parlé du mariage que nous avions projeté, qu'il n'en avoit point rejeté la proposition, & qu'elle espéroit en peu de tems le déterminer entièrement en notre faveur. Malgré les efforts qu'elle faisoit pour se contraindre, je ne m'appercevois pas moins, que chaque mot qu'elle prononçoit lui arrachoit le cœur. Je ne comprenois pas

com-

comment la vertu put l'emporter sur tant d'amour. Cette réflexion qui me remplissoit d'admiration pour *Valerie*, ne me la rendoit **que plus chère.** Je ne me confirmai que plus fortement dans la résolution d'exécuter les projets que j'avois formés. Je voulus voir jusques à quel point cette vertueuse fille pourroit encore se faire violence. Je la regardai fixement, & je lui demandai pourquoi elle m'avoit annoncé d'un air triste, une nouvelle qui ne devoit lui inspirer que de la gayeté? Cette question la fit rougir si vivement, que je ne sçai pas trop comment elle s'en seroit débarrassée, si nous n'eussions entendu du monde dans l'anti-chambre, qui interrompit notre entretien.

Il entra au même instant une grande femme, qui à sa démarche mesurée, à son air contrit, à son humble maintien, à une parure simple, mais soigneusement arrangée, annonçoit une dévote. J'eus lieu d'abord de m'appercevoir que c'étoit là cette Tante, qui devoit accompagner *Valerie* dans son voyage. Je sortis presque aussitôt, & je retournai au logis, où

je trouvai *Giacinto*, qui me dit qu'il avoit donné tous les ordres nécessaires pour le lendemain.

J'employai cette nuit à m'impatienter de ce qu'elle duroit sans cesse ; & lorsque le soleil fut dans tout son éclat, je passai le jour à m'ennuyer de ce qu'il ne finissoit jamais. Le soir enfin arriva. *Clarice* par ses regards remplis de feu, par des soupirs ardents, par un je ne fais quoi d'agaçant, de tendre, d'empresé qui brilloit sur son visage, qui se répandoit dans tous ses charmes, me fit sentir que le moment s'approchoit, & que je devois me souvenir de tenir la parole que je lui avois donnée. J'avois trop d'intérêt à la garder, pour que j'eusse envie d'y manquer. Je fis donc entendre à *Clarice* que je ne voyois l'heure de la recevoir dans ma chambre. Je lui fis pressentir que je voulois la régaler, & qu'au souper elle fit en sorte de garder son appétit. Il est trop juste, me répondit-elle, que je fasse honneur à votre collation. Mais j'attens de l'amour, reprit-elle en souriant, des mets plus délicieux ; & je vous avertis que je porterai à ce
repas

repas un appétit dévorant , ajouta-t-elle en me ferrant la main.

L'heure du souper étant arrivée , *Clarice* se mit à table avec nous ; car mon Père lui en avoit accordé la permission toutes les fois que nous n'avions point de monde. Suivant la convention que nous avions faite , elle ne goûta qu'à peine des mets qu'on nous présenta , & je l'imitai aussi pour mieux colorer mes intentions. Cependant elle n'excita pas moins mon Père ; & elle eut l'art même par ses minauderies de lui faire vuider plusieurs rasades d'un vin exquis & fumeux. Elle me fit comprendre aussi qu'elle avoit ordonné une chère complète pour les domestiques , & qu'elle avoit eu soin sur-tout de tripler leur portion de vin. Ainsi nous pouvions bien nous assurer , que tout le monde au Logis seroit enseveli en peu d'heures dans un profond sommeil.

Nous sortîmes de table. *Clarice* saisit un moment que mon Père parloit à un domestique , pour me dire à l'oreille qu'elle viendroit me trouver , aussi-tôt qu'elle pourroit conjecturer que tout le

monde feroit endormi. Mon Père , qui avoit besoin du lit, se retira bientôt dans son appartement ; j'entrai dans le mien : & *Giacinto*, qui ne s'étoit point laissé séduire par la triple portion , vint préparer la collation projetée ; ce qu'il fit avec goût & symétrie.

Il étoit plus de minuit , lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. *Giacinto* se cacha aussi-tôt derrière la tapisserie. J'allai ouvrir. *Clarice* entra , mais dans un si grand éclat de parure , de charmes , de graces , que j'en fus ébloui. On auroit dit que les amours voltigeoient autour d'elle ; & il faut avouer que les femmes sont d'une beauté si ravissante dans certains momens , qu'il n'y a que des hommes de pierre ou de glace , qui puissent n'en être point émus. De bien représenter avec quel transport elle vint m'embrasser , c'est ce qui ne m'est pas possible de pouvoir exprimer. Je sentis au trouble qui se glissa dans mes sens , que je ne pouvois trop tôt la presser de se mettre à table. Je l'y engageai ; & je me hâtai de lui verser une tasse pleine d'une liqueur délicieuse ,
mais

mais préparée de façon par les soins de *Giacinto*, qu'elle alloit la plonger dans un sommeil bien plus fort que celui où elle avoit enseveli les autres. Je remplis aussi une tasse pour moi. Comme ce fut à nos amours que j'invitai *Clarice* à boire, elle vuida gayement sa tasse, & à l'instant même; & au moment que j'approchai la mienne des lèvres, je la laissai tomber, faisant semblant qu'elle me fût échappée de la main; ce qui ne causa qu'un nouveau sujet de joie. Mais ce breuvage tarda si peu à faire son effet, que *Clarice* en voulant prendre la bouteille pour m'inviter à réparer l'accident qui étoit arrivé, n'eut pas la force de la lever; & malgré le feu qui étinceloit dans ses yeux, le sommeil s'appesantit sur eux tout-à-coup, leur ferma les paupières, & déroba toute connoissance à *Clarice*.

Giacinto sortit de la tapisserie, prit *Clarice* dans ses bras, & nous passâmes dans la chambre où elle couchoit. Il la posa d'abord sur son lit, & lui prit les clefs d'une garde-robe où il savoit qu'elle tenoit son argent & ses bijoux.

Il l'ouvrit ; je fus surpris lorsque je vis un amas si considérable d'espèces en or, & un nombre de pierreries d'une beauté si rare , que tout cela auroit pû passer auprès de certaines gens pour la découverte d'un trésor. Je n'hésitai point à traiter de foiblesse impardonnable la passion de mon père , qui prodiguoit ainsi ses largeesses pour une malheureuse. Je ne m'avifai point de songer qu'au moment que je la condamnois avec si peu de ménagement , cette passion me faisoit tomber dans un excès de frénésie, des plus honteux pour un homme de ma naissance.

Nous emportâmes *Giacinto* & moi l'or & les bijoux , que nous trouvâmes dans cette garde-robe ; & rentrés tous les deux dans mon appartement , nous arrangeâmes le tout dans une malle , qui avoit été préparée à cet effet. *Giacinto* descendit pour faire monter quelqu'un qui la portât dans la Barque qui nous attendoit à la porte de l'Hôtel , & où il y avoit tout le reste de mon équipage. En revenant il me dit que des gens , qu'il avoit mis au guet aux environs du

Logis

Logis de *Riccoboni*, venoient de l'assurer que *Valerie* partiroit au plus tard dans deux heures. Nous descendîmes, & nous entrâmes dans la Barque, où je trouvai *Rosetta* & plusieurs hommes armés, comme je l'avois ordonné à *Giacinto*. Nous partîmes. Lorsque nous fîmes à quelques milles de Venise, le jour parut; & deux heures avant que le soleil se couchât, nous arrivâmes au premier Village, qui est dans l'Etat du Pape du côté de Ferrara, & qui touche les limites de l'Etat de la République.

Deux de ces hommes, que j'avois fait prendre pour nous escorter, m'assurèrent, que la Barque qui menoit *Valerie* s'arrêteroit le soir à ce Village; qu'elle & la personne qui l'accompagnoit, y passeroient la nuit; & qu'ils le savoient positivement des bateliers qui les conduisoient. Nous descendîmes; & je fus d'abord fâché de voir que la meilleure Auberge du Village étoit fort mauvaise. Ce n'étoit point que je redoutasse que la bonne chère nous manquât. Nous étions munis de tout ce qu'il falloit en mets, en vins, en liqueurs, en fruits, en vaisselle, en

ornemens pour donner un repas somptueux , & de gens pour l'apprêter, de façon à flatter le goût & la vue. Mais j'étois chagrin que cet endroit fût si peu convenable au repas que je voulois qu'on préparât pour *Valerie* , & à tous les desseins que j'avois formés pour la nuit. *Giacinto* remarqua mon inquiétude. Il disparut tout-à-coup , & revint de là à quelques instans m'annoncer d'un air satisfait, qu'il avoit gagné le Concierge du Château qui est au bout du Village , & qui appartient au Comte *Bevilaqua* de Ferrara, que je pouvois en disposer cette nuit & plusieurs jours si je le souhaitois. Cette nouvelle me combla de joye. Nous allâmes à l'instant même dans le Château , dont l'extérieur ne promet pas le nombre d'appartemens qu'on y trouve, & encore moins la distribution agréable & commode dont ils sont partagés. J'en fus surpris, mais encore plus étonné de la magnificence & du goût des meubles dont ils étoient ornés. Je croyois qu'il n'y avoit que nous autres Venitiens qui eussions l'inclination d'étaler notre faste à la campagne. Je choisiss l'appartement

le

le plus magnifique ; & j'ordonnai qu'on prodiguât les bougies pour l'illuminer , afin que leur éclat le rendit encore plus brillant. Je laissai *Rosetta* pour qu'elle veillât sur les ordres que j'avois donnés , & nous quittâmes le château, le Soleil s'étant déjà entièrement couché.

Tous mes gens qui me suivoient avoient des torches pour les allumer , lorsque la Barque arriveroit & qu'elle feroit au bord. J'envoyai au devant un petit bateau léger , chargé d'un seul homme. Malgré l'obscurité qui commençoit à régner , il vint presque aussitôt nous assurer qu'il avoit vû la Barque , qui n'étoit guère éloignée , & qui s'avançoit avec rapidité. Aussi , à peine fut-il descendu , qu'elle arriva au bord ; & deux de mes gens , feignant de vouloir prêter du secours aux bateliers , se saisirent des cordages destinés à l'attacher. La Tante descendit la première ; je la reconnus d'abord à la faveur d'un peu de clarté , qui venoit d'une sombre lumière , qu'un Batelier tenoit à la main. Elle , s'étant approchée de moi , voulut crier en me voyant ; mais on lui fit comprendre qu'elle

étoit perdue si elle ouvroit la bouche , & un homme la mena au Château. Au même instant mes gens allumèrent leurs flambeaux , & j'entrai dans la Barque.

www.libtool.com.cn

Je pris la lumière du Batelier. J'avancai au fond de la Barque , où elle étoit couverte ; je trouvai *Valerie* , qui placée sur le banc , la tête appuyée sur un bras , les yeux couverts de sa main , & plongée dans une douleur profonde , ne s'étoit pas peut-être apperçue que la Barque fût arrêtée. Frappée de l'éclat de la lumière , elle se leva. Mais saisie d'une surprise , qui la mit hors d'elle-même en me voyant , elle jetta un grand cri , tomba évanouie dans mes bras , & moi presque aussi troublé que *Valerie* , je la remis sur le banc , & peu s'en fallut que je n'appellasse du secours. Mais la pressant tendrement , & imprimant sur sa bouche une confusion de baisers , je m'aperçus que je n'en avois pas besoin , & que j'avois trouvé le vrai moyen de lui rappeler les esprits. Cependant , trop pressé à la faire revenir à elle-même , je redoublai avec tant d'ardeur mes soins ,

soins, que *Valerie* enfin reprit une entière connoissance, me repoussa languissamment, & m'ordonna d'une voix foible de la laisser. Le négligé où elle étoit, & la pâleur qui lui couvroit le visage, lui enlevoient un peu d'éclat, mais ils la rendoient plus touchante.

Que je vous laisse ! m'écriai-je. Non, *Valerie*, il n'y a plus que la fin de mes jours qui puisse me séparer de vous. Venez, lui dis-je, former en face de Dieu & sous les auspices de son Eglise, des liens indissolubles. Venez, repris-je en la prenant par la main, recevoir une foi, que mon cœur dès longtems vous avoit jurée. Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle en se retirant brusquement, à quel égarement vous livrez-vous ? Voulez-vous, poursuivit-elle, faire le malheur de ma vie ? Voulez-vous vous couvrir de honte ? Et vous, interrompis-je, par vos idées chimériques voulez-vous ma mort ? Non, je ne consentirai jamais, reprit-elle d'un ton ferme, à votre deshonneur, au désespoir de votre Famille, à ma perte. Consens donc à celle de ma vie, ingrate & barbare que tu es, lui dis-je, en tirant

tirant mon épée, & levant le bras pour me percer, transporté par une fureur dont on aura peine à se persuader qu'une ame bien née soit capable.

Valerie se jetta sur mon bras, cria de toutes ses forces pour qu'on vint à son secours, ce qu'on n'avoit garde de faire, car j'avois donné des ordres tout opposés. Vos efforts sont inutiles, m'écriai-je en la regardant avec des yeux qui la convainquoient bien de ce que je disois. Venez, poursuivis-je, dans ce moment même, où vous m'allez voir couvert de mon sang & expirant à vos pieds. Elle me fuit, je la reprens par la main, & en sortant du fond de la barque, l'éclat de tant de flambeaux la surprend. Nous descendons. Mes gens nous environnent, qui, étonnés de me voir l'épée à la main, gardent le silence. *Valerie* me regarde, voit toujours mes yeux étincelans de fureur, soupire, tremble; & nous marchons ainsi jusques à la Maison du Curé. On frappe; on ouvre. C'est le Curé lui-même, qui étonné à la vue de tant de gens munis d'armes & de flambeaux, & plus étourdi encore de
s'en

s'en voir entouré au même instant, demeure interdit, & n'ose rien dire.

Monfieur, lui dis-je, c'est la bénédiction nuptiale, que nous venons vous demander, & qu'il faut que vous nous donniez dans ce même moment. Mais, Monfieur, me répondit-il d'une voix peu assurée, dans quel appareil & avec quelle escorte vous présentez-vous pour la recevoir? Sai-je seulement si vous n'usez pas d'autant de violence sur le cœur de Mademoiselle, que je vois pâle & tremblante, que vous voulez m'en faire à moi-même? Ah! Monfieur, lui dit *Valerie*, empêchez par vos sages remontrances une fuite de malheurs inévitables. Qu'entens-je! s'écria-t-il, puis-je après cela, Monfieur, poursuit-il en me parlant, consentir à ce que vous me demandez? Je ne le ferai jamais; ma vie est entre vos mains.... Je le fai, interrompis-je d'un ton de voix qui l'épouvanta, & si bien, ajoutai-je en tirant de la poche un pistolet que je bandai contre lui, que je ne vous donne qu'un instant, ou pour nous marier ou pour choisir la mort. *Giacinto* lui présenta

fenta en même tems une bourse de Se-
 quins que je lui avois remise à cet effet.
 Et vous cruelle, repris-je en parlant à
Valerie, & soupirant d'amour & de fu-
 reur, recevez ma foi, donnez moi la
 vôtre, ou je vai tomber massacré à
 vos yeux victime de vôtre opiniatreté,
 ajoutai-je, en tournant l'épée contre moi,
 & tenant toujours le pistolet pointé, &
 d'un air aussi résolu de plonger l'une dans
 mon cœur, que de bruler de l'autre la
 cervelle du Curé. A ces mots & à cet
 horrible attitude, tous mes gens frémissent.
Valerie troublée, égarée, éperdue,
 se jette sur le bras armé de l'épée, sans
 avoir la force de pouvoir le détourner;
 & le Curé frissonnant de peur, dit à *Valerie*
 en bégayant, Enfin, Mademoiselle,
 est-ce de l'aversion pour Monsieur qui
 vous fait trembler de vous unir avec
 lui? De l'aversion! s'écrie *Valerie*, pi-
 quée qu'on traite ainsi l'extrême amour
 qu'elle a pour moi. Moi de l'aversion
 pour Monsieur! reprend-elle, en re-
 gardant fièrement le Curé, comme s'il
 eût été obligé de savoir les sentimens
 de son cœur. C'en est assez, lui répon-
 dit-il

dit-il en l'interrompant. Jurez tous les deux, poursuivit-il, qu'aucun autre engagement ne vous lie; ce que nous fimes sans peine. **Nous nous donnons la main**; il prononce nôtre union; il nous bénit. J'embrasse *Valerie* avec ardeur; je lui dis qu'enfin elle est à moi, que nulle puissance ne sauroit me la ravir. Elle, pénétrée de son amour, & saisie par la crainte, est charmée de mes transports, mais ne s'y livre qu'en tremblant. Mes gens jettent un cri de joie; le Curé prend sa bourse. *Valerie* me demande où est sa Tante? je lui répons qu'elle va bientôt la voir; j'engage le Curé à venir avec nous célébrer la nôce au Château; il y consent; nous en prenons le chemin; nous y arrivons; & au bruit de plusieurs instrumens champêtres, nous entrons dans les appartemens.

Lorsque nous fumes dans celui qu'on avoit destiné pour l'appareil de la nôce, *Valerie*, le Curé & les gens qui nous suivoient, demeurèrent étonnés de tant de pompe & de tant d'éclat. En effet, mes ordres avoient été bien exécutés, & un prodigieux nombre de bougies rendoient
cet

cet appartement d'un brillant à éblouir. Nous entrâmes dans la Salle, où le couvert pour le festin étoit préparé. *Rosetta* se trouva auprès de la porte, & se présenta tout-à-coup devant sa Maîtresse, qui fut surprise & charmée de la rencontrer dans cet endroit. *Rosetta*, lui dis-je, songez à redoubler vos soins & vos attentions ; c'est à présent à mon Epouse à qui vous êtes attachée. A ces mots, cette fille transportée par son attachement véritable & respectueux pour *Valerie*, se jette à ses genoux, les embrasse, & verse des larmes de joye. Sa Maîtresse la relève ; & avec cet air noble, doux, engageant, qui enchainoit tous les cœurs, lui donne des marques de reconnoissance & d'affection.

Nous passâmes le Curé & moi dans la chambre, où l'on me dit qu'étoit la Tante. Le Curé lui dit en peu de mots, qu'il nous avoit mariés sa nièce & moi. Cette femme composant avec plus de soin sa mine dévote, & poussée par de saintes inspirations, voulut nous allarmer sur la validité d'un mariage fait de la sorte. Mais faisant briller à ses yeux une bourse de

de ce métal, qui pervertit assez souvent le cœur des gens qui font vœu d'y renoncer, au milieu même de leurs murs cloîtrés, elle prit un visage plus humain. Les inspirations se dissipèrent, le mariage devint solide; & en donnant ce que je n'avois fait que montrer, elle me promit même de calmer l'esprit de *Valerie*, & de lui ôter tout scrupule.

Nous repassons avec la Tante dans la Salle. *Valerie* marque de la joye en la revoyant, & paroît moins inquiète. On sert, & nous nous plaçons. La simphonie, qui, quoique champêtre, n'en étoit pas moins douce & mélodieuse, donne un nouvel agrément aux plaisirs de la table. Le Curé & la Tante les goûtent, & s'y livrent de tout leur cœur. *Valerie* ne paroît pas s'y refuser totalement. Mais je n'en suis presque point touché, moi qui meurs d'impatience, dans l'attente de me livrer à d'autres douceurs d'une trempe bien plus délicieuse. Le repas est poussé bien avant dans la nuit; il finit enfin, & nous nous levons de table.

Pour lors la satisfaction, la joye, &
tous

tous les transports de l'amour brillèrent sur mon visage. Je voyois le moment qui s'approchoit, où notre union alloit être affermie par des liens qui sont au fond les plus forts, mais que *Valerie* craignoit qu'ils ne devinssent ensuite les plus foibles. Car enfin, si l'ambition & l'intérêt venoient jamais à bout de rompre les engagemens que nous venions de contracter, quelle peine pourroit-on avoir à briser les nœuds que nous allions former ? *Valerie* sentoit trop bien qu'on n'en auroit aucune. Cette pensée la faisoit frémir de ce qu'elle lisoit dans mes yeux, qui cependant communiquoit à son cœur, malgré elle, malgré lui, une langueur séduisante.

Le Curé voulut rassurer *Valerie* ; & étant naturellement digne Curé de Village, troublé d'ailleurs par la suite d'un repas, auquel il s'étoit livré de si bonne grace, il fit un sot galimatias de Citations saintes & prophanes, qui ne pouvoit que convaincre de son ignorance, & jeter par là *Valerie* dans de plus grandes allarmes. Mais enfin, nous faisant, en chancelant, de profondes inclinations,

il

il fortit, & nous délivra de sa présence. La Tante & *Rosetta* menèrent au même instant *Valerie* dans la chambre destinée pour le comble de mes plaisirs. Je m'approchai de la porte, & j'entendis que notre sainte femme, poussée par de nouvelles inspirations, disserta avec onction sur la validité de ce mariage, prouva à *Valerie* par des raisons incontestables, que le consentement des Parens est inutile dans ces fortes d'unions : & par quelques mots que *Valerie* prononça, elle me parut convaincué de ces pieuses remontrances.

La Tante l'exhorta ensuite à prendre sa place dans le lit nuptial. Voici de nouvelles craintes, voici de nouveaux troubles, qui ne font pourtant plus les effets d'un cruel doute, mais les allarmes d'une tendre modestie. Cependant, lorsque j'entendis que je n'avois plus à vaincre que les embarras de la pudeur, j'entrai, & la Tante & *Rosetta* sortirent au même instant.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une voluptueuse description de cette nuit délicieuse. Comme les plaisirs que j'y goûtai,

goutai, font au-deffus de toute expreffion, je n'en pourrois faire qu'une peinture imparfaite. Ceux de mes Lecteurs qui ont l'imagination vive, pourront bien remplir cette lacune, s'ils le jugent à propos. Et ceux chez qui elle eft plus refroidie, me pardonneront aifément cette omiffion. Il fuffit de favoir que les réfiftances de plus d'une efpèce que j'eus à combattre, ne fervirent qu'à augmenter & mes plaifirs & mon triomphe.

Qu'il eft doux de s'abandonner au plaifir permis par l'honneur, autorifé par les Loix ! Le cœur tranquille jouit de fes transports. L'ame fatisfaite fe plaît dans fes raviffemens. Nul mélange ne trouble ce plaifir véritable. C'eft ce qu'en revenant un peu à nous, je dis à ma charmante Epoufe, qui n'eft plus inquiétée d'aucune crainte. C'eft ce que nous nous répétons, en éprouvant de nouveaux transports; & c'eft ainfi que cette nuit délicieufe s'écoule, que la clarté du Soleil vient chaffer trop tôt, & que j'aurois prolongée, fi d'autres foins ne m'euffent arraché du lit malgré moi.

LIVRE DIXIEME.

www.libtool.com.cn

Quoique hors de l'Etat de Venise, j'en étois trop près pour que je ne dusse pas redouter les poursuites de mon Père. Ce n'avoit pas été même agir avec circonspection, que de m'être arrêté la nuit dans ce Village. Mais il n'étoit pas surprenant que j'eusse manqué de prudence dans les circonstances de mon entreprise, puisque l'entreprise même étoit le comble de l'imprudence.

Je songeai donc à partir au plutôt. Le Soleil répandoit toute sa clarté. *Giacinto* avoit déjà tout disposé pour le départ. Je rentrai dans la Chambre, d'où j'étois sorti avec tant de regret. Mon Epouse dormoit d'un profond sommeil. Il étoit naturel qu'un assoupissement succédât aux mouvemens qui l'avoient agitée pendant la nuit, & surtout à ceux de l'espèce qui l'agitoit encore au moment que je m'étois séparé d'elle. Dans quelque situation qu'elle fût, elle n'étoit jamais que ravissante; mais que je la trou-

vai

vai encore belle dans cet état ! Cette douce respiration , que le sommeil inspire, communiquoit à ses charmes une tendre langueur **aussi séduisante que** l'agitation du gette & de la parole. Que je me fis de violence pour l'éveiller ! Je songeai plusieurs fois de quel expédient je me servirois pour cela ; & je trouvai enfin que le plus sûr étoit celui que j'avois employé dans le bateau, pour la faire revenir de son évanouissement. Je le mis en usage ; je le réitérai , & tant de fois, qu'enfin ma charmante Epouse tendant sur moi ses beaux bras d'yvoire, ouvrant à demi ses beaux yeux encore languissans ; s'éveilla ; & pour punition de l'avoir tirée du sommeil & d'un rêve charmant à ce qu'elle me raconta, voulut ce que par trop de ravissement dans la nuit ; je Mais laissons un récit trop peu glorieux pour mon amour.

Nous partimes dans la même barque, & avec la même escorte ; & nous engageâmes la Tante à nous suivre jusques à Ferrara. Nous y arrivâmes le soir. Nous nous séparâmes de la Tante. Je congédiai tous ces hommes armés. *Giacinto*
&

& *Rosetta* demeurèrent avec nous. Nous
 primes la Poste, & nous arrivâmes le len-
 demain au soir à Bologne, où j'avois ré-
 solu de séjourner quelques jours, pour
 passer ensuite ou en Allemagne ou en
 France. Je pris un nom supposé, & mal-
 gré cette précaution, je ne voulus pas
 me montrer dans la Ville. Il étoit trop
 naturel que j'y fusse reconnu. Nous
 voyions fort souvent de cette Noblesse à
 Venise, où j'avois même fait la connois-
 sance du Comte *Guastavillani*, jeune Gen-
 tilhomme, qui dès cet âge si orageux
 s'étoit acquis la réputation d'un esprit
 solide, délicat, sage, circonspect; répu-
 tation digne d'envie, qui malgré la mo-
 destie du Comte s'est ensuite répandue
 même au-delà des Monts, & qui le
 rend aujourd'hui un de ces hommes
 d'un mérite rare & inoui, à qui l'on
 doit plus que du respect. Emancipé dans
 sa tendre jeunesse, plus par son mérite
 que par les loix, il étoit chargé de tout
 le poids de sa Famille, qui étoit com-
 posée de plusieurs Frères mineurs & d'u-
 ne Mère haute & capricieuse. Je dou-
 tois si peu de toute la prudence de ce

jeune Cavalier, que je résolus de me découvrir à lui & de le consulter sur tout ce que j'avois à faire. Je lui écrivis ce billet, que je remis à Giacinto pour lui porter.

Je vous prie, Monsieur, de me faire l'honneur de me recevoir voir. Je sens que par toute sorte de raison ce seroit à moi à vous prévenir. Mais je me trouve dans des circonstances où il faut que j'use de tant de précautions, que je n'oserois me montrer dans votre Hôtel; & sur-tout à Madame votre mère: je ne me décelerois pas à qui que ce fût; je ne veux me confier qu'à vous seul: & j'ai besoin de toute la sagesse de vos conseils.

La première pensée, que j'avois eue en arrivant à Bologne, avoit été celle d'aller à Florence trouver mon Ami *Salviati*, avec qui je m'étois toujours entretenu par lettres depuis son départ de Venise; & de prendre de lui des conseils pour les arrangemens convenables dans la situation où j'étois. Mais le croira-t-on? & oserai-je le dire? Un certain mou-
vement

vement s'étoit élevé dans mon cœur, qui avoit anéanti cette idée, & m'avoit fait même trembler de l'avoir eue. Je lui avois cependant écrit mon Mariage & toutes les circonstances qui l'avoient accompagné. Ensuite j'avois pris la résolution de m'ouvrir au Comte *Guastavillani*, comme je viens de le dire, & de m'en tenir entièrement à ses conseils.

Cet aimable Comte arriva. Il témoigna du plaisir de me voir. J'en vins bientôt à la conclusion de ce que je défireois de sa complaisance; & après lui avoir fait un récit de mes amours sans en oublier le moindre détail, je lui racontai mon mariage, qui le frapa d'un étonnement sans égal, pouvant à peine se persuader de ce que je lui disois. Enfin je lui fis part du dessein où j'étois de passer les monts, pour être plus à l'abri des recherches de mon Père. Le Comte ne fut point de mon avis. Il me dit qu'il falloit bien tôt ou tard qu'il y eût un accommodement avec mon père; que cela même arriveroit plus tôt que je ne le pensois; & qu'il seroit toujours mieux que je fusse près de Venise, pour pou-

voir profiter promptement du premier retour de sa tendresse. Les sentimens de clémence, d'amour, de pitié, pour suivit-il, qui succèdent naturellement dans un cœur paternel à un premier feu de colère, sont toujours les plus forts; & il seroit dangereux qu'un trop long intervalle de tems ne les rallentît, & même ne les changeât. Mais il n'est pas moins de la prudence, continua-t-il, que vous ne vous exposiez pas, Monsieur, que vous ne soyez à l'abri de toute violence; & j'ai une joie véritable de pouvoir heureusement vous offrir une demeure solitaire, qui vous tiendra aussi caché que si vous étiez au fond du Nord. J'ai fait l'acquisition, il y a peu de tems, & sous un nom supposé, d'une maison de campagne, qui est au fond du territoire de Bologne du côté de Modène, si éloignée de tout commerce & dans une route si écartée, que personne ne s'avisera jamais de vous y aller chercher. D'ailleurs, il n'est pas possible qu'on vous y surprit, elle est trop bien gardée par ses enceintes. Elle est plus embellie par la nature que par l'art. Pour me délasser quelquefois

fois des inquiétudes d'une famille, j'y vai passer quelques jours, avec la seule compagnie d'un vieux Prêtre, qui en est, pour ainsi dire, le Concierge. Je m'y livre aux charmes de la Philosophie, avec le secours d'une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie. Ne craignez point d'y être troublé par la présence de ma Mère, ni par celle d'aucune personne de ma famille. J'ai fait cette acquisition à leur insçu. Vous ne trouverez point dans ce séjour rustique le goût & la magnificence de vos délicieuses Maisons de Campagne, vous y verrez encore moins de somptuosité dans les meubles. Mais n'est-il pas juste, ajouta-t-il en souriant, que quelque pénitence succède à nos fautes ?

Dans la conjoncture où j'étois ; une contestation de complimens de ma part, auroit été plutôt ridicule que polie. Je ne fis donc qu'embrasser le Comte, & lui témoigner en peu de mots, que je sentoits toute la grandeur du service qu'il me rendoit.

Nous passâmes dans la chambre où étoit mon épouse. Quoique le Comte

eût été à Venise, il n'avoit jamais vu *Valerie* sur le Théâtre, ni ailleurs. Il fut surpris de sa beauté ; & la conversation étant engagée, il admira son esprit. En faisant part à mon épouse de l'offre généreuse du Comte, je lui marquai de l'inquiétude qu'elle ne s'ennuyât de la solitude de la Campagne, & sur-tout de celle d'un lieu si écarté. Ce doute l'offensa, comme s'il y pût avoir au monde quelque'endroit si desert, si affreux, qu'elle ne trouvât délicieux avec moi.

Nous écrivîmes tous les trois à mon Père. Lorsqu'on se trouve dans des situations comme celle où j'étois, les expressions vives & attendrissantes coulent aisément de la plume. J'employai donc tout ce que la nature peut suggerer de plus touchant pour fléchir le cœur de mon Père, pour obtenir mon pardon, pour lui faire approuver mon mariage. Je lui peignis la force de l'amour ; Je lui représentai les qualités admirables de *Valerie*, sa vertu, sa modestie, ses charmes. Je me représentai moi-même plongé dans une douleur qui termineroit ma vie, si je ne pouvois l'engager à me redonner

donner sa tendresse. Enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pût le toucher, le saisir, le pénétrer.

Mon Epouse joignit aussi une de ses lettres à la mienne, où elle imploroit sa bonté, où elle lui témoignoit le regret qu'elle avoit de causer le trouble dans sa famille; mais qu'elle espéroit par sa soumission, par son attachement tendre & respectueux, l'engager à lui pardonner, & à lui accorder même l'honneur de son estime. Nous lui marquâmes ensuite que nous partions au même instant pour l'Allemagne, & que s'il vouloit nous faire la grace de nous écrire, il eût la bonté d'adresser ses lettres à Bologne au Comte *Gustavillani*. Le Comte lui écrivit aussi une lettre séparée des nôtres, & employa les raisons les plus fortes pour le déterminer à confirmer notre union. Il lui marqua de même, que dans la crainte de ses poursuites nous étions partis pour l'Allemagne. Il ajouta qu'il avoit fait toutes les instances possibles pour nous retenir, sans pouvoir nous y engager; que nous lui avions fait confiance du nom de l'endroit où nous se-

rions nôtre séjour en Allemagne ; mais que c'étoit un secret qu'il ne révéleroit jamais , fans des sûretés évidentes d'un pardon sincère & de la confirmation de nôtre Mariage.

Nous écrivîmes ensuite *Valerie* & moi à son Père. Je lui marquai que sa trop grande sévérité & son humeur inflexible avoient causé la résolution que j'avois prise ; qu'un Mariage secret , suivant que je l'avois projeté , nous auroit rendu tous heureux & contens. Cependant , que le bonheur que j'avois d'avoir sa fille pour Epouse ne m'en étoit pas moins cher , & que je le défendrois toujours au prix de tout mon sang ; qu'ainsi , il n'y avoit rien à redouter de mon âge ni de mon amour. *Valerie* lui représentoit l'alternative où elle avoit été , ou de me voir massacré à ses yeux , ou de me donner sa main ; & qu'elle ne doutoit point qu'il ne convînt lui-même , qu'il n'y avoit pas eu à hésiter à se déterminer au parti qu'elle avoit pris. Tout cela qui ne faisoit qu'une seule lettre écrite de ma main & de celle de *Valerie* , étoit accompagné de sentimens tendres ; & il

y avoit aussi quelques mots en passant pour la Mère. Nous leur donnions comme à mon Père l'adresse du Comte pour nous écrire, sans leur faire grace de notre départ simulé pour l'Allemagne. Je n'en fis pas même à *Salviati*; car en pliant ces lettres, j'ajoutai à la sienne l'avis de ce prompt départ, & l'adresse aussi du Comte.

Ce fut le lendemain de notre arrivée, & le matin, que j'envoyai le billet au Comte, que nous acceptâmes l'offre qu'il eut la générosité de nous faire, & que nous prîmes tous ces arrangemens suivant ses conseils.

Il nous dit que dès ce même jour nous partirions le soir de Bologne pour aller dans notre solitude, & qu'il viendrait nous y mener. Nous concertâmes ensemble que *Giacinto* en changeant d'habillement, & s'il étoit même possible, de figure, iroit tout seul prendre aux Ecuries du Comte, des Chevaux, & les attelleroit à une berline que j'avois achetée à Ferrara; qu'il la mèneroit lui-même, pour éviter que nulle personne eût connoissance de ce séjour. Le Com-

te ajouta qu'il ordonneroit, qu'on donnât les Chevaux à *Giacinto*, sans qu'aucun de ses domestiques l'accompagnât pour l'aider à les atteler; que nous n'avions qu'à partir aux Portes fermantes, & qu'il nous attendroit à un mille éloigné de la Ville. Il sortit, & nous nous préparâmes pour le départ. L'heure étant arrivée, nous quittâmes la Ville. Nous trouvâmes à un mille le Comte seul & à pied. Il entra dans le Carrosse, & ensuite nous ne nous aperçûmes certainement pas mon Epouse & moi, si on marcha vite ou lentement dans la nuit; car accablés tous les deux, malgré nous, de sommeil, nous ne nous éveillâmes qu'à la pointe du jour. Le Comte nous en félicita; heureusement que *Rosetta* lui avoit tenu compagnie; & que l'esprit vif & enjoué de cette fille ne laissoit point languir la conversation.

Le Soleil commençoit à répandre sa lumière, lors que nous arrivâmes à la Maison, ou pour mieux dire, au Château destiné pour notre séjour. Elle pouvoit bien porter ce nom, outre celui de

bell

bell' aria * qu'on lui donnoit , & qui lui étoit encore bien dû. Elle étoit élevée sur une éminence, & entourée de murailles, qui auroient presque mérité un siège, si on avoit voulu pénétrer par force dans cette demeure. Nous entrâmes dans l'enceinte, qui étoit vaste & embellie par la nature, comme le Comte nous en avoit prévenus. Le Château étoit isolé, & d'un goût le plus gothique que j'aye encore vu. Une allée spacieuse d'arbres élevés & touffus, & qui étoit au milieu d'une grande Prairie, menoit à ce Château. Il y avoit du côté opposé un Jardin irrégulier & bizarre, qui s'étendoit jusqu'aux murs. Par un flanc du Jardin on entroit dans un bois mêlé de toute sorte d'Arbres, & entrecoupé, sans le secours de l'art, de Cabinets de verdure. Par l'autre, mais plus loin, on montoit une petite colline ornée d'un tapis verd émaillé de fleurs, & qui dominoit sur les murailles de l'enceinte.

Au bruit du Carrosse, qui s'arrêta devant

S 6

vant

* Air agréable.

vant la porte du Château , le vieux Prêtre , dont nous avoit parlé le Comte , fortit , & fut surpris de voir tant de monde , lui qui n'ignoroit point quelles intentions on avoit eu en faisant l'acquisition de cette demeure solitaire. Mais le Comte sans lui faire un détail des circonstances de notre mariage , lui dit en peu de mots que nous étions de jeunes gens mariés & persécutés par nos parens. Ce bon Prêtre nous plaignit , & s'intéressa à nous dès cet instant. Un jeune paysan parut , dont la figure ronde , gauche & massive dénotoit la même épaisseur dans l'esprit. Le Comte me dit que c'étoit le Domestique de *Don Paolo* , * (c'est ainsi que se nommoit ce vieux Prêtre) & le seul qu'il eût. Nous

* On donne en Italie le titre de *Don* aux Prêtres. Mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'on y ajoute celui de *Signor* , & qu'on dit *Il Signor Don Pietro* , *Il Signor Don Ferdinando* ; ce qui fait le même effet , au moins aux oreilles des étrangers , que si on disoit en France , *Monsieur* , *Mr. Pierre* ; *Monsieur* , *Mr. Ferdinand*. C'est le peuple qui a d'abord introduit cet usage ridicule. Il s'est glissé ensuite parmi la Noblesse , & les gens de lettres ont été obligés enfin de l'adopter.

Nous montâmes dans les appartemens. Il n'y en avoit que deux de meublés ; mais j'y trouvai encore du superflu pour le Comte , puisqu'il n'y alloit jamais que seul. Il remarqua ma surprise , il pénétra ma pensée , & me dit , qu'il s'étoit bien proposé de tenir cette demeure cachée à sa famille jusqu'à un certain tems ; mais que lorsque ses frères seroient majeurs , & qu'il auroit donné à tous leur portion , il vouloit se retirer dans cette maison champêtre avec sa famille qu'il auroit pour lors. Je veux même , ajouta-t-il , que les autres appartemens soient meublés , avant que ce tems heureux soit arrivé pour moi.

Il n'y avoit point , comme il nous avoit annoncé , de faste dans les meubles ; mais quelle propreté ! quel goût ! quelle simétrie ! Les Salles & les Galeries ornées de tableaux , de desseins , d'estampes , & tous de main de Maître , exposoient aux yeux une agréable diversité d'objets , jettoient l'esprit dans des réflexions instructives sur l'histoire & sur la fable , ou l'amusoit par les caprices grotesques de l'imagination du

Peintre.

Peintre. L'or ne brilloit point sur les cadres de ces morceaux admirables. Une simple couleur douce, récréative à la vue, en faisoit l'ornement. Les chambres étoient parées de ces belles toiles, de ces toiles charmantes à fleurs, à personnages, travail industrieux du Persan, & que notre art ne sauroit imiter; de ces fines porcelaines si galamment peintes d'une trempe qui nous sera toujours inconnue, par des peuples que nous appellons barbares. Quel étonnement, lorsque le Comte nous dit que l'arrangement, le goût, l'ordre de ce galant ameublement, étoit l'ouvrage du bon Prêtre, grossièrement assisté par le secours embarrassé & tardif de *Gianone*, (c'étoit le nom du jeune paysan.)

Il fut résolu, que pour faire notre provision de vivres, soit à un village éloigné de six milles du Château, soit à Modène, le Prêtre accompagneroit toujours *Gianone*, afin que si on venoit à interroger ce lourdaut, il ne dit tout, en ne voulant rien dire. On délibéra aussi, que ni mon Epouse, ni moi, ni *Rosetta*, ni *Giacinto*, ne passerions ja-
mais

mais l'enceinte. Le Comte vouloit nous faire sortir des services qui répondoient à la propreté & la simplicité de l'ameublement, mais nous ne voulumes jamais y consentir, en l'assurant que nous avions emporté avec nous plus qu'il ne nous falloit pour cet usage.

Le Comte nous dit qu'il étoit obligé de retourner à la ville, & nous en témoigna du regret. Il descendit. Si une pénitence, lui dis-je en l'accompagnant, comme celle que vous me procurez, Monsieur, succédoit à toutes les fautes, il seroit dangereux qu'on ne se plût trop à en commettre. Quand je serois seul dans cette maison, puisqu'il est de votre goût de donner ce nom à un Château, je ne vois pas que je puisse jamais m'y déplaire. Ainsi je vous laisse à juger si l'endroit destiné pour l'expiation de ma faute, ne va pas devenir l'assemblage de mes plaisirs. Mais pour le peu de tems, ajoutai-je, que vous avez vû l'objet qui me force à un oubli de moi-même, croyez-vous qu'on doive être inexorable à me pardonner? Il n'y a qu'un mérite aussi surprenant, que celui de Madame

dame votre Epouse, me répondit-il, qui pût vous rendre digne d'excuse, si.... ajouta-t-il en s'arrêtant; j'entens, lui reparti-je, si un égarement de cette espèce pût jamais en être susceptible.

Nous nous quittâmes. Le Comte nous laissa les chevaux qui nous avoient amenés, & en monta un, qu'on gardoit au Château pour *D. Paolo*. Je remontai auprès de mon Epouse, qui contemploit sur un balcon l'agréable situation de cet endroit, & qui en étoit enchantée. Plus elle en étoit saisie, plus il sembloit que ce secret plaisir se répandit sur ses charmes. Nous descendîmes dans le jardin, qui étoit un mélange aussi bizarre qu'agréable, de jardin à fleurs, à fruits & à promenade. *Valerie* (j'appellerai souvent mon Epouse de ce nom) se mit à cueillir des fleurs, & à mesure qu'elle les prenoit, elle les mettoit confusément dans son sein. Je l'aïdois dans ce joli amusement; mais ma main qui étoit d'une dextérité admirable à cueillir une fleur, devenoit lourde en la plaçant, & s'appesantissoit toujours davantage. *Valerie* se plaignoit de l'indolence de

de cette paresseuse , mais en me regardant avec des yeux qui approuvoient sa nonchalance. Enfin ces superbes charmes , se voyant ainsi parés d'une confusion de fleurs par mes soins & par ceux de *Valerie* , s'enorgueillirent si fort , que tout ce qui les environnoit ne pouvoit presque pas les contenir.

Nous nous prîmes par la main , ma charmante Epouse & moi. Nous avançâmes dans le jardin ; elle en baissant la tête pour sentir l'odeur de ses fleurs ; moi en voulant lui prendre souvent , de la main que j'avois libre , du jasmin , & l'égarant presque toujours plus loin , trompé par la même blancheur.

Enfin nous arrivâmes au bout du jardin , où il y avoit une grotte d'une structure la plus singulière & en même tems la plus délicieuse que j'aye jamais vue. Une cascade d'eau , qui par les fentes d'une petite roche se précipitant sur le sommet de la grotte se répandoit aux deux côtés , formoit un ruisseau clair & transparent , qui serpenoit en murmurant autour de la grotte , dont l'embouchure étoit entourée de
fleurs ,

fleurs , de plantes & de coquillages. Ce dehors invitoit trop à examiner le dedans, & nous ne manquâmes pas d'entrer. Mais quel agréable spectacle pour des gens qui venoient de cueillir & d'arranger un bouquet de la façon dont nous nous y étions pris ! Un lit d'une herbe courte, & bordé par la Nature d'un émail de fleurs , occupoit le fond de la grotte , qui étoit tapissée de coquillages & de verdure. A la vue d'un lit si charmant , l'homme le plus délassé se seroit senti forcé à prendre du repos. Comment n'y aurions-nous pas été engagés , nous qui en avions tant besoin par la peine que nous avions prise à parer de fleurs des orgueilleux , qui fatiguoient plus que jamais mon Epouse du pompeux étalage de leurs appas ? Nous nous affimes donc ; & *Valerie* se pencha languissamment sur cette verdure riante, qui certainement n'avoit jamais été pressée d'une si belle charge.

Valerie conservoit encore une rancune contre moi. On fait comment je l'avois tirée du sommeil le matin qui avoit suivi la nuit de notre Mariage. On fait qu'elle avoit voulu me punir de l'avoir éveillée ;
mais

mais que malgré moi je n'avois pû me foumettre à son ressentiment. Trois nuits s'étoient ensuite écoulées, l'une en courant la poste de Ferrare à Bologne ; l'autre arrivés à Bologne, & fatigués de cette course, en nous livrant tous les deux au repos, & dans deux chambres séparées ; & la troisième, en nous transportant de Bologne à la demeure où nous étions. Ainsi ces trois nuits n'avoient pas été faites pour ces sortes de châtimens. Le jour ne transpiroit qu'à peine dans la grotte. Il y jettoit assez de clarté pour me laisser contempler les appas de *Valerie*, & assez peu pour l'enhardir à tenter une seconde fois ma punition. Que je m'y livrai avec transport ! Que nous la réiterames ! que nous la redoublames avec plaisir ! Ah ! que la Nature a des attraits bien plus puissans que ceux de l'art ! Nous trouvames ce lit de fleurs & de verdure bien plus voluptueux que celui d'or & de pourpre du Château de *Bevilaqua*. Le Soleil étant sur le midi, nous quittames cet endroit de délices, & nous montames dans une Salle du Château, où le couvert étoit préparé, & où

où *Giacinto* avoit rangé les services d'argent que nous avions emportés.

Nous arrivâmes dans un instant qui nous donna une Scène fort divertissante. *Gianone* stupéfait de tant d'éclat, regardoit avec des yeux étonnés ce superbe étalage. Le Prêtre, *Giacinto* & *Rosetta* rioient, & le laissoient dans son attitude de surprise & de stupidité. *D. Paolo* me dit que ce jeune Payfan étoit né dans un Village de chaumières, parmi les montagnes, & à plus de douze milles du Château, & qu'il étoit bien sûr qu'il n'avoit jamais vû d'argent, au moins qu'en fort petite monnoye; car Monsieur le Comte, ajouta-t-il, lorsqu'il vient, se plaît à manger avec des couverts qui sont tous de porcelaine, jusques à la cueillere.

Je m'approche de *Gianone*, je prens une assiette, je la lui remets, & je lui dis que je lui en fais présent. Il me regarde, il la tourne, il la considère, & me dit enfin, Qu'est-ce que c'est que ce beau blanc, Monsieur, qui luit si fort? Ah! mon pauvre enfant, lui dis-je, c'est un éclat qui cause souvent le désordre & la mort parmi les hommes. *Gianone* jette l'assiette ;

l'affiette, court, se fauve, & ne veut jamais plus se montrer, lorsqu'on met le couvert.

Le détail des plaisirs que je goûtois dans cette demeure, seroit immense. Plus je contemplois mon Epouse, plus nous allions faire de visites à la grotte, & plus cette chère Epouse me pénétoit d'amour. *Gianone* nous réjouissoit par sa lourde simplicité, *Rosetta* par ses faillies & par les niches qu'elle lui faisoit; & celle-ci, comme *Giacinto*, nous charmoient par leur fidèle attachement. *Don Paolo* nous faisoit voir souvent plusieurs jolis ouvrages, qu'il avoit faits & qu'il faisoit, en dessein, en découpure, en mignature, qui nous donnoient du plaisir en les examinant, autant par leur beauté que par la main qui les avoit faits. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que c'étoit lui qui nous préparoit les mêts, & qui conduisoit la main de *Giacinto*, peu expert dans cet art. Nous entrions souvent mon Epouse & moi dans la Bibliothèque, & nous nous y livrions au plaisir de la lecture. Nous prenions quelquefois celui de la chasse, ou pour mieux dire, de la

la promenade dans le bois; car *Valerie*, trop tendre & trop compatissante, fut le point de voir partir le coup, m'arrêtoit le bras. Lorsque nous rencontrions un écho, elle le faisoit raisonner du son de sa voix mélodieuse, & j'étois immobile à l'écouter. Le dirai-je? . . . Non, je ne puis m'en empêcher. Mon amour me transportoit jusqu'au point, qu'en me promenant quelquefois avec *Valerie*, ou dans le jardin, ou dans la prairie, ou sur la colline, je parlois aux oiseaux, aux fleurs, & aux arbres. Je leur demandois s'ils avoient jamais vû une Beauté si éclatante, & des graces si naturelles? Que vous êtes heureux d'entendre la mélodie de sa voix! disois-je aux oiseaux; d'être pressés par ses beaux petits pieds! disois-je aux fleurs; de l'environner de vos ombrages! disois-je aux arbres. Je montois quelquefois sur le haut de la colline; l'étendue de ce beau paysage recréoit ma vûe. Mais la tournant du côté du chemin de Bologne ou de Modène, je me rappellois le vacarme, les inquiétudes, les remords, les peines que causent dans les Villes l'ambition, l'intérêt,

térêt, l'usure, la jalousie, la haine; & j'allois aussi-tôt oublier dans les bras de *Valerie*, qu'il y eût tant de malheureux dans le monde. www.libtool.com.cn

Le Comte venoit de tems en tems nous voir, & sa présence augmentoit nos plaisirs. J'ai oublié de dire que plusieurs jours après qu'il nous eut menés dans cette charmante solitude, il nous avoit apporté deux lettres, l'une de *Salviati*, & l'autre du Père de mon Epouse. Celle de *Riccoboni* en faisoit une double; l'une pour la Fille, l'autre pour moi. Il marquoit à *Valerie*, mais en fort peu de mots, que dans le cas où elle s'étoit trouvée, il ne pouvoit la condamner; cependant qu'elle auroit plus d'orages à essuyer qu'elle ne pensoit; que mon Père avoit beaucoup éclaté; qu'on tenteroit tout dans le monde pour rompre notre Mariage; qu'en cas que ce malheur lui arrivât, elle se souvint d'agir ensuite de façon, qu'on ne pût que la plaindre dans le monde, & même l'admirer: Qu'au reste elle songeât aussi, que ce n'étoit point assez d'avoir de la tendresse pour un Époux comme celui à qui elle avoit
l'honneur

l'honneur d'être unie , qu'il falloit au moins autant de respect. Il m'écrivoit à moi , qu'il ne pouvoit se reprocher d'avoir suivi les devoirs que l'honneur lui imposoit , cependant qu'il espéroit que la soumission de sa Fille ne me feroit point repentir du choix que j'avois voulu faire d'elle , malgré elle - même. Dans les deux lettres , il n'y avoit pas un mot qui regardât *Teodora*.

Salviati me témoignoit dans sa lettre l'étonnement où il étoit de mon Mariage , me condamnoit , me plaignoit , suivant les mouvemens divers de cette amitié inaltérable , qu'il conservoit toujours pour moi. Il me pressoit fortement à quitter l'Allemagne & à me transporter à Florence chez lui , où il me promettoit encore plus de sûreté que dans le cœur de ce Pays. Il me marquoit enfin qu'il viendrait nous prendre dans l'endroit même où je lui ferois savoir que nous nous serions arrêtés. Cet empressement de nous avoir chez lui m'avoit paru trop vif , & je m'en étois senti plutôt troublé que charmé. Soupçons offensans & injustes , & qui marquoient bien tout mon aveuglement ;
comme

comme si les preuves de tendresse que cet incomparable Ami m'avoit déjà données, n'eussent pas été aussi fortes que celles-ci. Je lui avois fait une réponse remplie de remerciemens, en feignant d'être bien avant dans l'Allemagne, & dans un lieu à ne pas redouter les poursuites de personne.

Mon Père, comme il est naturel de penser, ne nous avoit pas écrit. Il n'avoit fait qu'une réponse au Comte, pleine de politesses, mais où il y avoit des menaces terribles contre nous, & surtout des protestations d'un ressentiment implacable contre moi.

Nous avions écrit à mon Père de nouvelles Lettres remplies de douleur & de soumission, & à *Riccoboni* de tendresse & d'assurances de ma part d'une fidélité éternelle pour mon Epouse. On ne les avoit envoyées, comme aussi celle de *Salviati*, qu'après un certain tems qui pouvoit marquer qu'elles venoient de bien loin ; & toujours par le canal du Comte, qui avoit écrit de nouveau à mon Père, pour l'engager à nous pardonner & à confirmer notre union.

Suppl. Tom. I.

T

Je

† Je ne puis m'empêcher d'avouer, avec cette franchise qui m'est si naturelle, & dont je ne saurois m'écarter, que la nouvelle du courroux de mon Père & de l'éclat qu'il faisoit contre moi, n'avoit suspendu que pour un instant ce charme de ravissement & de joye dont j'étois toujours pénétré. La sensibilité de *Valerie* à cette nouvelle, & ses beaux yeux mouillés de larmes, avoient encore plus contribué à me troubler que mon inquiétude. Cependant nos plaisirs n'avoient été interrompus que pour peu de momens, & nous les avions repris avec toute l'ardeur & l'empressement que j'ai décrit.

Mais que ces plaisirs devinrent encore plus vifs, lorsque nous nous aperçûmes que mon Epouse donnoit des marques de grossesse ! Nous en fîmes part avec des transports de joye au Comte, la première fois qu'il vint nous voir. Il nous en félicita. En effet, le fruit de cette grossesse alloit reserrer nos nœuds, & de façon à espérer qu'on ne pourroit pas tenter de les rompre. Nous n'en parlâmes dans les Lettres que nous écrivions toujours à nos Pères, qu'à celui de *Valerie*, qui nous en témoigna

témoinna de la joye par sa réponse. Le mien inflexible n'en faisoit jamais qu'à celles du Comte, & elles ne manquoient jamais non plus d'être remplies de menaces contre moi. Tous les deux nous croyoient toujours au fond de l'Allemagne.

Lorsque mon Epouse fut dans le dernier mois de sa grossesse, qui avoit été heureuse, le Comte nous amena un Chirurgien, homme prudent & capable de garder un secret, & une Nourrice à laquelle on annonça qu'elle ne quitteroit plus le Château, & qui n'en parut point fâchée. Le Comte eut jusqu'à la précaution de les conduire lui seul dans une chaise. Ce mois enfin prêt à expirer, mon Epouse accoucha, & me donna un Fils; il n'est pas besoin de dire, si ce fruit qui secondoit si bien mes desirs, ne combla pas mes vœux.

J'en écrivis la nouvelle à mon Père & à *Riccoboni*. Celui-ci me marqua dans sa Réponse combien cette nouvelle l'avoit charmé; & mon Père dans celle qu'il écrivit au Comte, ne témoigna que plus d'indignation contre moi. Mais cela ne diminua point la joye que ce nouveau gage de

nôtre tendresse nous avoit donnée, & qu'il nous causoit sans cesse. Les incommodités d'une couche n'avoient pas enlevé le moindre agrément aux charmes de mon Epouse. Aussi belle, aussi brillante que jamais, son teint ternissoit l'éclat des Jasmins & des Roses, fleurs qu'elle aimoit beaucoup, & dont elle se paroît souvent. Nous passions toujours de plaisir en plaisir. La grotte n'étoit pas la seule qui nous en fournis. Il y avoit dans le bois, de tendres gazons émaillés de fleurs, aussi heureux qu'elle.

Deux ans s'éclipserent ainsi après l'accouchement de mon Epouse; qu'on me permette ce terme; je n'en saurois trouver d'assez forts pour exprimer la rapidité avec laquelle ces deux ans s'écoulèrent. Nôtre fils faisoit plus que jamais nos délices. Ses traits commençoient à prendre une forme. On y voyoit une impression de mon air & de ma physionomie. Des graces naissantes commençoient à se montrer dans sa petite taille, dans ses gestes, dans ses caresses, dans son badinage, même dans ses pleurs, puisqu'il avoit les beaux yeux de sa Mère. Son tendre bé-

gayement

gayement nous réjouissoit, nous charmoit, nous pénétoit de plaisir. Ce cher fils ne passoit des bras de sa Mère que pour entrer dans les miens. Nous le tenions quelquefois dans la grotte sur le lit de verdure. Le petit ingrat qu'il étoit, il s'amusoit à arracher les fleurs qui entouroient ce lit délicieux. Mais pouvoit-il s'imaginer qu'il lui dût tant de reconnoissance ?

Nous ne cessions pas d'écrire à mon Père avec soumission & avec tendresse ; & lui ne cessoit point en écrivant au Comte de marquer un ressentiment contre moi qui ne pourroit jamais s'effacer. Mais celui-ci trouvoit dans ses dernières Lettres, comme nous le trouvions aussi lors qu'il nous les lisoit, moins d'aigreur dans les termes, & plus de modération dans les pensées.

Le Comte venant un jour nous trouver, nous montra des papiers de loin avec des marques de joye ; & près de nous, Voici, nous dit-il, en nous donnant une Lettre, les premières marques que la colère de votre Père s'éteint. La Lettre étoit en effet de mon Père. Nous l'ouvrimes. Sa lecture ne nous fatiga pas ;

& pour preuve du fait , voici la copie de la lettre :

*A quoi sert votre opiniâtreté à m'écrire?
Puis-je, & dois-je vous avouer jamais pour
mon Fils ?*

Oh pour le coup ! notre cher Papa, s'écria le Comte, en regardant la lettre, nous vous ferons voir que vous le pouvez, que vous le devez, & que vous le voudrez. Remarquez le point d'Interrogation qui est aux derniers mots, me dit-il, en les lisant : *Puis-je, & dois-je vous avouer jamais pour mon Fils ?* C'est à vous qu'il le demande, reprit-il ; jugez un peu quel conseil vous allez lui donner.

Le Comte nous montra aussi la Lettre qu'il avoit reçue. Il n'y avoit ni marques de colère, ni menaces contre nous. Mon Père le prioit seulement de nous conseiller par ses lettres, de ne pas lui écrire. On peut croire avec quelle ardeur nous redoublâmes dans nos lettres nos supplications, nos prières, nos sentimens de respect & d'amour. Le Comte n'oublioit rien dans les siennes, pour achever d'attendrir le
cœur

œur de mon Père.

Nous recevions toujours des lettres de *Riccoboni*, qui nous charmoit par ses sentimens tendres, & que mes protestations continuelles avoient enfin rassuré. Le Comte nous en apporta une qui étoit de lui, quelque tems après celle que nous avions reçue de mon Père. Nous l'ouvri- mes avec joye: mais que nous nous en sentimes bien plus pénétrés, en lisant ces mots!

Monsieur, je ne fais que sortir de chez Monsieur votre Père, au moment que je vous écris, pour vous donner une nouvelle qui comblera vos vœux, qui a terminé mes inquietudes, & qui vous rendra tous heureux. Monsieur votre Père non-seulement vous pardonne, non-seulement il fait grace à ma fille; mais il désire de vous voir l'un & l'autre, & de vous avoir auprès de lui. Il a étendu jusques sur moi ses bontés, en m'honorant de ses bienfaits; & dès ce jour même, nous quittons le Théâtre mon Epouse & moi. J'ai vu couler ses larmes. Ne tardez pas, Monsieur, à lui marquer le nom de la Ville où vous êtes.

Nous vimes aussi la Lettre que le Com-

te avoit reçue de *Riccoboni*. Il lui donnoit la même nouvelle , & lui recomman-
doit de ne plus leur cacher le nom de
l'endroit où nous étions. Le Comte nous
dit qu'il alloit partir le lendemain pour
Venise , qu'il vouloit voir par lui-même
les dispositions où mon Père étoit , &
qu'il reviendrait dans peu de jours. En
effet quelques jours s'étant écoulés , &
mon Épouse & moi étant montés un ma-
tin sur la colline , nous vîmes paroître de
loin le Comte , suivi d'un Domestique ;
ce qui nous surprit , & nous fit douter
que ce fût lui , jusqu'au moment qu'il
approcha des murs de l'enceinte.

Il entra : nous courûmes au-devant de
lui ; & les marques de joye qu'il portoit
sur son visage , nous annonçoient d'heu-
reuses nouvelles. Je regardai le Domesti-
que qui le suivoit. Je vis un jeune hom-
me bien fait , qui avoit une douceur dans
la physionomie , qui prévenoit en sa fa-
veur. Il n'avoit point de livrée ; ce qui
m'engagea à demander au Comte , qui
étoit ce jeune homme ? Vous le saurez
bientôt , me répondit-il. Montons, mes
chers Enfans , reprit-il , en nous pre-
nant

nant par la main mon Epouse & moi. Je suis si transporté des tendresses paternelles, ajouta-t-il en fouriant, que je nomme Fils, *Enfant*, tous ceux que je rencontre; & je ne trouve guères de fils, qui ne soient plus vieux que leur Père.

Lorsque nous fumes montés au Château, Voici, nous dit-il, en nous donnant une lettre, la conclusion de votre bonheur. Je l'ouvris, en tremblant d'empressement. La voici :

Je vous accorde plus que mon pardon, puisque je vous redonne toute ma tendresse. Hélas ! peut-être ne vous en ai-je jamais privé. Et dans ma colère même; mais l'un Et l'autre ne suffisent pas pour vous faire paroître à Venise avec décence. Vous êtes dégradé de votre Noblesse; vous avez perdu toute voix au Sénat. Je sai que le seul avantage qui manque à votre Epouse, est celui de la naissance. Mais si nous pouvions encore le lui trouver, ne serions-nous pas bienheureux ? C'est ce que Monsieur le Comte aura la bonté de vous expliquer mieux. Vous avez du bonheur

en amis , & vous m'en procurez d'incomparables. En attendant que je vous rappelle , profitez toujours des complaisances de Monsieur le Comte.

Je vous ordonne de prendre le Valet de chambre que je vous envoie , & de ne pas garder , un instant après que vous aurez lu ma lettre , celui que vous avez.

Et voilà , me dit le Comte , lorsque j'eus fini de lire ces derniers mots , ce que c'est que le jeune homme que vous avez vû. Il nous raconta ensuite qu'il avoit trouvé mon Père si disposé en ma faveur , qu'il n'avoit presque pas eu besoin de le prier , pour le faire consentir à nous écrire cette lettre ; qu'un Généalogiste s'étoit présenté à mon Père , & qu'il l'avoit assuré que les *Riccoboni* venoient d'une Famille ancienne & très-illustre ; que ce n'étoit que l'ayeul de *Valerie* qui avoit commencé à monter sur le Théâtre. L'or , continua-t-il , a déjà séduit le cœur de quelques Nobles qui sont pauvres. L'estime qu'on a toujours eu pour Monsieur votre Père , & l'amitié qu'on a pour vous , vous gagneront bien-

tôt les voix des autres. Ne tardez pas d'un instant à obéir aux ordres qu'il vous donne à l'égard de votre Domestique. C'est sur lui qu'il jette la faute de vos égaremens. Pardonnez, Madame, si je me fers de ces termes, continua le Comte en parlant à mon Epouse, c'est un Père qui parle, qui les défavouera plus d'une fois en vous embrassant, lorsqu'il aura connu tout le prix de vos qualités admirables.

Je ne parlerai point de tout le plaisir que nous causèrent la lettre de mon Père & les paroles du Comte. Ce sont de ces sortes de circonstances, qui se font trop sentir d'elles-mêmes. Cependant, je ne pus empêcher que ma joie ne fût troublée, à l'ordre que mon Père me donnoit. J'étois fâché de congédier un Domestique, qui m'étoit si attaché. Mais il falloit obéir, & j'appellai *Giacinto*. Pour lui rendre moins cruel le coup que j'allois lui porter, je lui montrai la lettre de mon Père. Monsieur, me dit-il après l'avoir lue, on a trouvé le secret de me rendre presque insensible au malheur que je redoutois le plus dans la vie. D'ailleurs, je ne desespere pas de la

terminer à votre service. Cependant, il nous quitta les larmes aux yeux, quoique pour un homme de sa sorte, il eût de quoi se consoler dans les marques généreuses que je lui donnai de ma reconnaissance; mais son cœur étoit au-dessus de son état. Dès ce jour on ne tint plus fermées les portes des murs de l'enceinte, & on donna la liberté à la Nourrice de retourner dans sa famille.

Que nos jours devinrent encore plus délicieux! Nous recevions souvent de nos Pères des lettres remplies de tendresse. Ils nous faisoient espérer que nous aurions bientôt le plaisir de nous réunir. Si j'avois perdu un Domestique fidèle, j'en avois acquis un autre actif au service, & qui nous donnoit à espérer par ses empressements, qu'il nous feroit aussi attaché. Le Comte ne se donnoit plus la peine de nous porter nos lettres; *Stefano*, c'étoit le nom de ce Domestique, les alloit chercher à Bologne. Ce n'est pas que le Comte eut retranché des visites qu'il nous faisoit; il venoit même nous voir plus souvent: Mais comme nous n'avions plus rien à redouter, cette précaution

caution auroit été inutile, & il n'y avoit point à craindre que cette demeure fût découverte aux gens à qui il vouloit la cacher. *Stefano* n'étoit point connu dans son hôtel, & il avoit d'ailleurs des ordres trop précis sur ce sujet.

Lorsque le Comte venoit nous voir, nous prenions souvent le plaisir de la chasse; & le bois qui étoit auprès du Château, en offroit une commode, & même abondante. *Valerie* n'étoit que rarement de nos parties. Elle nous appelloit des Barbares; & elle ne venoit jamais avec nous, que pour nous faire échaper quelque proie. Un jour que nous avions formé le projet d'une chasse réjouissante, *Valerie* vouloit absolument nous suivre. Cela auroit dérangé nos desseins; car nous nous proposions ce jour-là, de faire mourir le gibier plutôt par la course, que par les armes; ce qui auroit encore plus ému mon Epouse, & sans doute qu'elle nous auroit demandé grace. Nous l'engageames donc à rester, & *Gioseppino*, c'étoit le nom de notre fils, l'y détermina entièrement par ses tendres caresses. Il ne resta au Château que *Rosetta* & *Gianone*,

Nous

Nous entrâmes dans le bois. Nous perçâmes jusques au fond , & les chiens commencèrent à donner la chasse au gibier. *Stefano* étoit auprès de moi. Il devint pâle tout-à-coup , & me dit qu'il se trouvoit mal. Je lui donnai d'une eau que j'avois sur moi qui le remit un peu , & je lui ordonnai de retourner. Mais quelques instans après *Gianone* arriva , qui , pâle , tremblant , ne pouvoit presque pas nous rien dire , & qui nous montrait seulement de courir au Château. Enfin il nous dit pourtant , que *Stefano* étoit rentré dans le Château , qu'il en avoit fermé les portes en dedans , qu'il étoit monté précipitamment dans les appartemens , & qu'ensuite il avoit entendu de grands cris ; mais que lui étoit sorti par une petite porte de la cuisine , dont *Stefano* ; qui en avoit une clef , ignoroit qu'il en eût une autre.

Nous courions tous dans le moment que *Gianone* nous faisoit ce récit. *Don Paolo* nous dit de marcher sans bruit , que tout dépendoit de cette précaution. Pourquoi les révolutions qui se font en nous dans de pareilles circonstances sont-elles au-dessus de l'expression ? pourquoi

ne

ne puis-je pas bien représenter celle où j'étois alors ? En approchant du Château nous entendimes des cris perçans , & je reconnus la voix de mon Epouse. Quel redoublement d'émotion !

Nous entrons par la porte de la cuisine. *Don Paolo* nous recommande toujours le silence. Nous montons sans bruit. Les cris redoublent. Nous passons dans mon appartement ; & quel spectacle , ô Dieu ! dans la Chambre de mon Epouse ! *Rosetta* étendue à terre sans mouvements. *Stefano* le poignard à la main , qui l'a déjà enfoncé dans la gorge innocente de mon fils , & qui le relève pour le plonger dans celle de mon Epouse. C'est à vous de voir à présent , lui crie-t-il , si vous voulez vous racheter la vie. Il a le dos tourné contre nous ; ce qui lui dérobe nôtre vue ; les cris de *Valerie* & notre précaution l'empêchent de nous entendre. Mon Epouse du côté opposé nous voit , & feint de vouloir lui céder. Il cache le poignard dans son sein , & au même instant , percé de toutes parts de nos coups , il expire en le retirant. Je prens mon fils dans mes bras ; il me reconnoit encore ; il me regarde , & pousse :

pousse le dernier soupir. *Valerie* en voulant le ferrer dans les siens, tombe évanouie. *Don Paolo* le prend, l'emporte, & je donne du secours à mon Epouse. Le Comte relève *Rosetta*, qui revient à elle-même. Mon Epouse reprend les esprits, & demande son fils. On fouille le cadavre du Scélerat qui est à terre; on trouve ces deux Lettres, & *Gianone* l'entraîne hors de la Chambre.

Voici celle qu'on ouvrit la première, que je lus moi-même :

*Vous savez à quel prix je vous ai destiné ma main. Tressez donc votre bonheur en bâtant ma vengeance. Il faudroit, pour qu'elle fût plus juste, qu'elle tombât sur celui qui m'a insulté avec tant d'infamie. Mais la mort de Valerie & de son fils lui en porteront mille dans le cœur. Que je me fais une joie de le voir ici, pâle, languissant, ne souffrir qu'à regret la clarté du jour! Hâtez-vous donc, & venez aussi-tôt chercher dans mes bras votre récompense. Que je vous la rendrai délicieuse! Je vous écris à l'insçu de notre Maître, ou pour mieux dire de mon esclave. Je l'ai engagé à vous donner dans cet or-
naire*

naire les ordres décisifs ; je gouvernerai toujours le cœur de ce Vieillard frénétique. Nous serons les vrais Maîtres dans cette maison. Brulez ma lettre. Comptez les coups que vous porterez ; l'amour vous en réserve autant de plaisir & de volupté.

Le Comte lut ensuite celle-ci.

Ne tardez pas à exécuter mes ordres. Songez que c'est sur l'enfant qu'il faut porter les premiers coups.

Ces deux lettres n'avoient point de signature ; mais il n'étoit pas difficile de comprendre de qui elles partoient. Le Comte interdit, hors de lui-même, & pour ainsi dire, confus de tout ce qu'il nous avoit dit de mon Père, n'osoit rompre le silence. Un frémissement qui s'étoit emparé de mon corps, ne me quittoit pas. Mon Epouse peu sensible au péril qui l'avoit menacée, ne demandoit toujours que son fils. *Rosetta* aux genoux de sa Maitresse la prioit de se calmer.

Enfin, revenus un peu à nous, mon Epouse & moi, autant que nous le pouvions

vions dans une situation si douloureuse, je lui dis qu'il falloit d'abord songer à quitter cet endroit ; que nous serions trop exposés à de nouveaux attentats , & que mon Père, & encore plus l'infame *Clarice*, ne borneroient pas là leur persécution.

Mon Epouse & *Rosetta* nous racontèrent de quelle façon le Scélerat , qui étoit mort sous nos coups , avoit tenté cet assassinat , & n'avoit que trop réussi en partie.

Il étoit entré d'abord dans la chambre de mon Epouse d'un air farouche, qui les avoit fait trembler, & bien différent de celui qu'il avoit ordinairement. Il leur avoit annoncé, que mon Père lui avoit ordonné de tuer mon Epouse, & notre fils ; mais qu'elle pouvoit sauver la vie à celui-ci, & échaper elle-même à la mort ; qu'il l'aimoit ; qu'il falloit donc contenter son amour, & lui montrer aussi où étoient renfermés les bijoux & l'argent que nous avions emportés de Venise. Il avoit ensuite ajouté que les portes du Château étoient fermées, & qu'elles n'espéraient point aucun secours. Elles s'étoient jettées toutes les deux à ses genoux. Mon Epouse l'avoit prié avec
plus

plus d'ardeur de se laisser toucher pour son fils que pour elle-même. Elle lui avoit dit qu'elle n'avoit point la clef de ce qu'il désiroit, mais qu'elle lui remettrait tout ce qu'elle avoit entre les mains. Ce malheureux avoit réitéré ses menaces & ses demandes, & avoit encore plus insisté sur celle que sa passion lui inspiroit, jusques à tenter de la satisfaire par la force. *Rosetta* s'étoit enfin jetté sur lui, mon Epouse l'avoit secondée. Cependant de plusieurs coups de sa main il avoit renversé *Rosetta* à terre; & tirant le poignard qu'il avoit dans son sein, il avoit voulu d'abord porter le premier coup sur la gorge de *Valerie*. Mais son amour s'étant ranimé à la vue de tant de charmes, il avoit laissé tomber ce coup dans celle de mon fils, qui étoit entre les bras de sa Mère, & qui par ses pleurs, par ses cris, par ses petits bras qu'il tendoit, sembloit vouloir la défendre.

Nous quittâmes ce même jour le Château, cette demeure que nous avons trouvé si charmante, & qui n'auroit plus été pour nous qu'un séjour de tristesse & d'horreur. Nous arrivâmes à Bologne, encore irrésolus quelle route nous prendrions.

drions. Je dis au Comte qu'il n'y auroit de fureté pour moi que sous la protection de quelque Souverain. Il approuva mon sentiment. *Salviani*, cet incomparable ami que mon cœur avoit tant offensé par ses soupçons, vint m'occuper dans ce moment. Je lui avois, comme j'ai déjà dit, caché ma demeure. Il me croyoit au fond de l'Allemagne. J'avois encore reçu plusieurs de ses Lettres, & de nouvelles instances de nous transporter à Florence auprès de lui. J'avois poussé mon ingratitude jusques à ne lui pas marquer nôtre réconciliation avec mon Père; funeste réconciliation, plus cruelle que son courroux! Enfin je résolus que nous irions trouver ce fidèle Ami, & qu'il nous mettroit sous la protection de son Souverain, de qui j'étois bien certain qu'il ne pouvoit être qu'estimé.

Le Comte, à qui je fis part de mon intention, l'approuva. Nous écrivîmes à *Riccoboni* la cruelle catastrophe qui étoit arrivée au Château, & nôtre départ pour Florence. Nous nous séparâmes du Comte avec tristesse & avec douleur. Il nous donna un Domestique dont il nous assu-

ra de la fidélité. Nous arrivames le lendemain au soir à Florence ; nous descendimes à l'Hôtel de *Salviati* ; nous montâmes en nous faisant annoncer sous un nom supposé. Mais quel étonnement ! quelle joie ! quels transports ! surtout pour lui qui embrassoit un Ami qu'il croyoit si éloigné ! Un récit de tout ce qui nous étoit arrivé, un pardon de sa part de lui avoir caché nôtre demeure, succédèrent à nos embrassemens. Je ne puis le cacher ; j'examinai souvent ses yeux lorsqu'il les jetta sur *Valerie*, mais je n'y trouvai que cette impression que l'amitié inspire, & cet attendrissement que les belles ames ressentent pour ceux que le malheur accable.

Il nous présenta le lendemain au grand Duc, avec tout l'empressement d'un ami véritable. Ce Prince nous reçut avec bonté, nous écouta avec complaisance, admira la beauté de *Valerie*, & nous parut surpris de son esprit. Nous lui montrâmes les deux lettres qu'on avoit trouvées au malheureux qui avoit poignardé mon fils. Il les lut, & me dit de les lui confier ; ce que je n'hésitai pas un instant de

de faire, comme on peut s'imaginer. Mais le Grand Duc prenant ensuite un air moins serein, nous dit, qu'il vouloit bien nous protéger; que nous n'avions rien à redouter dans ses Etats; cependant qu'il lui sembloit qu'un mariage comme le nôtre méritoit d'être confirmé, & par l'Eglise même. Enfin il ordonna que mon Epouse demeureroit dans un Couvent jusques à une décision de la Cour de Rome. Il fit passer *Valerie* dans les appartemens de la Grande Duchesse; la confia entre les mains de la Marquise *Triulci*, qui au même instant la mena dans un Monastère; & le Duc se retira en me disant de ne pas m'affliger, que les nouvelles seroient peut-être conformes à mes desirs.

Comment décrire ce qui se passa dans mon cœur à une séparation si prompte & si peu attendue? On le connoitra peut-être mieux par les suites. *Salviati* étoit dans un étonnement sans égal. Nous nous regardions avec des yeux fixes, interdits, je dirois presque stupides. Nous sortimes des appartemens: mais au moment que nous voulumes descendre les escaliers,

escaliers, sentant que le cœur me manquoit tout-à-coup, je donnai la main à *Salviati*; ce qui n'empêcha point que je ne tombasse à terre sans connoissance. On me donna du secours, je revins, & tant de soins qu'on prenoit pour ma vie m'importunoient. Enfin on me porta à l'Hôtel de *Salviati*, où, forcé de garder le lit, je fus plusieurs jours en danger de la perdre. Mon ami cherchoit à me consoler, mais je lui répondois que ses soins étoient inutiles, s'il ne me rendoit mon Epouse, comme si c'eût été lui qui l'eût enlevée.

On écrivit à mon Père; je lui écrivis rien ne put le fléchir. Nous sçumes qu'on avoit arrêté *Riccoboni* à Venise, & cela de crainte qu'il ne vint se joindre avec moi pour soutenir la validité du mariage. Il étoit dans une prison où personne ne pouvoit lui parler.

J'allai me jeter aux pieds du Grand Duc; mais il me répondit qu'il n'y avoit que le Pape qui pût décider de cette affaire. Je sçus, mais trop tard, que mon Père s'étant douté que je pourrois aller trouver mon Ami *Salviati*, avoit depuis long-tems

tems prévenu l'esprit du Duc en sa faveur par ses Lettres & par celles même du Sénat.

Il n'étoit interdit qu'à moi de voir *Valerie* ; *Salviati* lui parloit souvent. Je lui écrivois par son canal, elle me répondoit ; & ses Lettres faisoient mon entretien du jour & de la nuit. Non content de les lire cent fois, je leur parlois ; & peu s'en falloit que je ne m'irritasse, parce qu'elles ne me répondoient point.

La décision arriva enfin ; on m'annonça avec toutes les cérémonies requises, que mon Mariage avoit été rompu, cassé, déclaré nul à Rome par le Pape, & à Venise par le Sénat, qui m'avoit remis dans tous mes droits de Noble. Il étoit accordé huit jours à *Valerie*, ou pour choisir un Epoux, qu'on lui avoit déjà trouvé & même présenté, ou pour se faire Religieuse ; & en cas qu'elle prit cet état, une dispense lui étoit accordée pour prendre l'habit & faire tous les vœux dans le même jour.

Ce fut un Prêtre qui me fit lecture de cette cruelle sentence (j'appelle de ce nom un arrêt, qui en me rendant mes droits, m'arrachoit le cœur) & le même qui l'avoit

P'avoit lue à *Valerie*. La douleur qui me faisoit dans cet instant , fut d'une espèce nouvelle & différente de toutes celles que j'avois éprouvées. Je n'éclatai par aucun transport, ni ne versai une seule larme. Elle s'attacha entièrement au cœur. *Salviati* qui se trouva avec moi, me regardoit, & ne savoit que penser. Il m'interrogeoit ; je lui répondois tranquillement. Nous allâmes au Logis. Lorsque nous fûmes dans mon appartement où il m'accompagna, *Salviati*, lui dis-je , vous le voyez ; ma douleur n'est pas un transport qu'on puisse espérer de voir calmé après son premier feu. C'est une douleur profonde qui a pénétré toute mon ame. Rendez-moi donc *Valerie*, pour suivis-je en tirant de ma poche un pistolet , ou ma mort est résolue. Ce qu'on m'empêchera d'exécuter aujourd'hui , je le ferai demain , après demain, ou dans un an, & dans le moment qu'on me croira le plus tranquille. *Salviati* frémit à ces mots ; & après avoir essayé la voie des conseils , sans aucun fruit , il me promit de me faire entrer dans le Couvent où étoit *Valerie*.

L'or, & ce que l'on ne croira peut-être pas , l'aidèrent dans son projet.

Le premier gagna une vieille Religieuse; gardienne impitoyable des clefs des portes du Monastère. L'autre lui foumit le cœur de la jeune Abbessé, qui promit de dormir d'un profond sommeil, quand tout le bruit du monde seroit dans le Couvent. Pour plus de décence on devoit attacher des échelles de cordes aux murs du jardin, pour faire penser que *Valerie* avoit été d'accord avec nous. Tout ne put être concerté que la nuit précédente du jour que *Valerie* devoit faire ses vœux. Mais je ne me suis point apperçu que j'avois oublié de dire, que lorsqu'on avoit présenté l'Epoux à *Valerie*, & qu'on lui avoit donné le choix des deux états, elle n'avoit pas hésité un instant de choisir celui de Religieuse. Elle s'étoit même offensée de ce qu'on avoit pu douter qu'elle en prit un autre.

Cette nuit étant arrivée, on attachas les cordes, & j'entrai seul par la porte du jardin. La vieille Gardienne, en tremblant, me mena à la Cellule de *Valerie*, & me donna un passe-par-tout pour en ouvrir la porte. Je l'ouvris, & si doucement, que j'entrai sans que *Valerie*, qui étoit à genoux & en prières, s'en apper-

aperçût. Elle tenoit, en suppliante, les bras tendus au Ciel. Ses beaux yeux versôient des larmes, mais de ces larmes que la ferveur inspire. A un spectacle si attendrissant, je me sentis faisi d'une certaine émotion que je n'avois jamais éprouvée; émotion qui ne se répandit que dans mon ame, & qui ne mit aucun trouble dans mes sens. Cependant j'avance; je me fais entendre, je m'approche de *Valerie*, qui, surprise de me voir, tressaillit, se lève, se recule, & me regarde avec des yeux, qui, sans s'armer ni de sévérité ni d'empire, se font respecter. Etonné, confus, de me sentir si peu de hardiesse au moment que je m'en étois tant proposé, je n'ose presque lever la vue sur elle. Eh quoi? lui dis-je, chère Epouse... Arrêtez, Monsieur, m'interrompt-elle, je ne le fais plus; & puisqu'on a rompu nos liens, je ne l'ai jamais été. Rappellez-vous, que ce n'avoit été que votre fureur, qui avoit formé notre union. Ce n'est donc, ajouta-t-elle en soupirant, que de crime en crime que nous avons passé plusieurs années. Dieu enfin a appesanti sa main sur nous. Nous avons

vû notre fils massacré à nos yeux ; juste punition d'un amour illégitime. Que venez-vous donc faire ici , Monsieur ? Que prétendez-vous ? ~~Vous voudriez-vous~~ me ravir au véritable Epoux à qui je vai demain me consacrer ? Mais il fauroit bien me défendre ; & tremblez si vous en avez eu l'idée. Que si vous avez désiré de me faire vos derniers adieux , pourquoi rendez-vous criminel un sentiment innocent ? J'aurois été charmée de vous voir dans l'endroit où il nous l'auroit été permis à tous les deux ; mais le trouble accompagne toujours vos actions , & vous voici dans un séjour où il vous est défendu de pénétrer. Ce n'est cependant, lui dis-je , qu'une de vos compagnes. . . Je ne m'informe pas , interrompit-elle , qui vous a prêté la main pour y venir. Vous êtes toujours le premier coupable , & encore plus d'en avoir rendu d'autres. Mais puisque je vous vois , & que je ne vous verrai plus , recevez donc mes adieux , poursuivit-elle , en me tendant la main , que j'osai à peine baiser. Oui , je l'avoue ; & Dieu est trop bon pour condamner ce sentiment ; ce qui me charme encore en me consacrant à lui , c'est
le

le calme que je rétablis dans votre famille ; c'est le bonheur que je vous procure à vous-même. Vous jouirez de la grandeur pour laquelle vous êtes né. Bientôt uni à l'Épouse que vos Parens vous destineront , vous m'oublierez. Moi vous oublier ? m'écriai-je. Oui , je le veux , reprit-elle , je vous l'ordonne ; comme je vai vous oublier aussi , en me donnant à l'Époux que mon cœur a choisi. Ah ! pourquoi n'ai-je fait bien plutôt ce choix ? Que je vous aurois épargné de malheurs ! que je me ferois épargné de honte ! Mais retirez-vous , *Barbarigo* , adieu. Pensez-vous , *Valerie* , à ce que je vous laisse , lui dis-je , m'arrachant d'auprès de vous ? Non , je ne veux penser à rien , & je veux que vous partiez , reprit-elle. Prenez garde de ne point irriter le Dieu que vous avez déjà tant offensé. Ma vocation est son ouvrage , respectez-la , & partez. Elle prononça ces mots d'un ton si ferme , je vis briller dans toute sa personne une majesté si au-dessus du naturel , que je n'osai lui résister. Je la priai de me donner encore un seul regard. Elle me l'accorda. Elle vit mes yeux remplis de larmes ;

c'est ce que je voulois qu'elle remarquât & je sortis.

La Gardienne m'attendoit. Quoi ! me dit-elle, elle ne vous suit pas ? Non, ma pieuse Mère, lui répondis-je. Ah ! que vous êtes un imbécille ! reprit-elle ; Et vous une horrible *Megère*, lui repliquai-je. En nous complimentant ainsi, je sortis du Couvent. *Salviati* m'attendoit. Je lui dis en peu de mots le ravissement où j'étois de la vertu & de la piété de *Valerie*. Il m'embrassoit de joie, en voyant que je n'étois pas tombé dans de nouveaux égaremens. En retournant au Logis, il me dit qu'il avoit eu soin de *Rosetta*, & qu'il l'avoit placée auprès d'une Dame de ses parentes.

Le jour parut bientôt, & l'heure étant arrivée que *Valerie* devoit prendre l'habit & faire ses vœux ; nous allâmes à l'Eglise du Couvent, *Salviati* & moi, où nous trouvâmes une grande foule de monde. On avoit déjà commencé la cérémonie. *Valerie* étoit entourée de Religieuses, je la vis parfaitement. Remplie toujours de graces, toujours belle, toujours éclatante, elle faisoit l'étonnement de tout ce monde qui la regardoit avec admiration.

Mais

Mais lorsque je vis les ciseaux couper ces beaux cheveux bouclés , ces cheveux d'un noir qui n'avoit rien de rude , ces cheveux qui donnoient tant d'agrément à son teint & à ses charmes ; pénétré jusqu'au fond du cœur de tant de barbarie , je ne pus y résister. Nous sortimes *Salviati* & moi , & entrâmes dans une Chaise de Poste qui nous attendoit tous les deux à la porte de l'Eglise.

F I N.



PIECE

(464)

P I E C E

contenue dans ce premier Volume
du Supplément.

Histoire des Amours de Valerie, &
du Noble Venitien Barbarigo.

553168

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



